

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ENTRE LA VOIX :  
EXERCICES ET FIGURES DE STYLE  
*SUIVI DE*  
LIVRE DES FAITS ET DITS  
DE MARCEL THIBODEAU

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
JEAN-PHILIPPE CHABOT

AOÛT 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Sont priés d'être remerciés  
les suivants, sans ordre précis  
sinon celui d'instinct, et pour des raisons  
dites de suite : Marcel Thibodeau,  
d'être venu me sauver de moi-même; Julien Lavoie,  
d'être passé de travers dans mon existence;  
Monsieur et Madame Tristan Coutu, d'avoir souvent taquiné  
le saumon ou du moins son lac et ma misogynie  
et pour l'ouverture d'une porte d'amitié; René Lapierre,  
d'avoir refusé de diriger ce mémoire et  
de m'avoir ainsi instruit; Denise Brassard,  
de m'avoir transmis des outils nécessaires  
à l'expression de ma pensée et pour la création  
d'un espace de liberté générant le mouvement  
de l'écriture; Paul Bélanger, de me donner  
des chances, de me laisser traîner autour; Mère et Père,  
de me sortir de mes malheurs financiers;  
Louise Laprise, Léon Daigledon; Yoan  
Lavoie et Ian Oliveri, Virginie Blanchette-  
Doucet, pour l'accompagnement; Philippe Richard,  
pour la douce folie; Luc Lacourcière, d'avoir viré une brosse  
en 1942 – et Félix-Antoine Savard, d'avoir bu  
trop de vin de messe au même moment; Yves Thériault,  
d'être un génie inconstant; Germaine Guèvremont,  
de ne pas être Gabrielle Roy; le réel, d'être  
aussi ridicule; le reel, d'être aussi bon, la danse

de prendre au coeur, le cœur  
de prendre dans le corps, l'histoire  
de suivre son cours, Véronique Drouin  
de me relire parfois et de me vivre  
quotidiennement comme Kevin Parent vit son *égotrip*.

Catherine Lavarenne, âme sœur insaisissable, merci.

Merci également à mes indémodables camarades de classe : Anne-Marie, Marie-Josée, Léonie, Mélanie, Lann. Vous avez été, durant notre parcours et dans ma voyance, des êtres intelligents et passionnés.

Je reconnais avoir reçu le soutien financier du Département d'études littéraires de l'UQAM, du programme de recrutement FARE, du Syndicat des professeurs de l'UQAM, du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et du Fonds de recherche société et culture du Québec durant mes études de deuxième cycle. Je tiens à remercier tous les intervenants qui travaillent à rendre ces programmes accessibles aux étudiantes et aux étudiants. Je ne saurais trop vous inviter à offrir la même aide à d'autres qui sont prêts à s'investir avec rigueur dans des études supérieures.



## DÉDICACE

À la jeunesse canadienne-française.

—~~BLANCHE LAMONTAGNE BEAUREGARD~~

—MOI-MÊME

## TABLE DES MATIÈRES

|                        |    |
|------------------------|----|
| LISTE DES FIGURES..... | v  |
| RÉSUMÉ.....            | vi |

### ENTRE LA VOIX : EXERCICES ET FIGURES DE STYLE

#### *Essai*

#### INTRODUCTION

|  |   |
|--|---|
| Genèse et méthodologie de l'exercice de style (naître n'est pas simple)..... | 1 |
|--|---|

#### COMPOSANT LE CORPS DU TEXTE

|  |    |
|--|----|
| 1. Anaphores (sur ce qui forme le début de la phrase)..... | 9  |
| 2. Anacoluthes (sur les ruptures dans l'histoire).....     | 29 |
| 3. Paradoxes (sur l'enseignement de la littérature) .....  | 58 |

#### CONCLUSION

|            |    |
|------------|----|
| Pont ..... | 78 |
|------------|----|

#### ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

|                            |    |
|----------------------------|----|
| Désordres intérieurs ..... | 79 |
|----------------------------|----|

### LIVRE DES FAITS ET DITS DE MARCEL THIBODEAU

#### *Roman*

|                  |     |
|------------------|-----|
| PAGE TITRE ..... | 95  |
| PLAGIAT.....     | 269 |

## LISTE DES FIGURES

### Figure A

Dessin d'Edmond J. Massicotte illustrant la nouvelle intitulée  
« Jacques Maillé » du Frère Marie-Victorin ..... 48

### Figure B

*Collapse of the Quebec bridge*  
par A.A. Chesterfield [photographie]..... 78

## RÉSUMÉ

*Entre la voix : exercices et figures de style* présente une réflexion construite au fil de l'écriture, attentive à ce qu'elle déploie et à ce qu'elle doit, et donc nécessairement inscrite dans le mouvement, sur la ligne de partage de ce qui n'est ni soi ni l'autre. Au cœur de ses considérations sont les questions de l'identité et de la propriété, interdépendantes dès qu'il y a création littéraire : d'où parle-t-on lorsqu'on écrit? À qui appartiennent les mots qui forment le texte? Ces interrogations élémentaires ouvrent sur la nécessité pour tout écrivain de se recomposer une filiation, de réfléchir à ce dont il est le passeur afin d'inscrire sa démarche dans l'histoire, c'est-à-dire pour produire son sens et sa durée.

Le corps du texte marque trois tentatives présentées en autant de chapitres. La première recompose une filiation personnelle et explore les dynamiques de transmission qui agissent au moment de l'introduction à la lecture et à l'expression de la pensée. La deuxième retrace une filiation littéraire du point de vue de l'histoire québécoise et situe une rupture dans la première moitié du  $xx^e$  siècle, alors que les terroiristes érigent la littérature en programme. La troisième examine, en regard de la transmission, les enjeux de l'enseignement de la littérature au collégial et postule qu'il est impératif de repenser les objectifs et l'essence de ces cours dont la seule ambition pour l'instant est d'instruire les élèves au sujet des figures de style.

*Le Livre des faits et dits de Marcel Thibodeau*, pour sa part, est un roman construit à partir de textes présumés indépendants et organisés en un tout. L'auteur-éditeur, qui signe la préface, propose ce qu'il affirme être la traduction d'une variété de témoignages récupérés lors de recherches archéologiques et archivistiques. Une métanarration s'engage alors dans les notes infrapaginales tandis que se construit le récit hagiographique de Marcel Thibodeau, personnage fait prophète malgré lui et victime de son sort.

Les textes – des contes, des histoires, des morceaux de poèmes, des recettes de cuisine, des coupures de journaux – composent une fresque qui retrace chronologiquement, mais non exhaustivement ni sans absolue continuité, les événements marquants de la vie du personnage principal. Séparés en trois parties, les épisodes racontent successivement les années précédant la naissance du prophète, celles où il accomplit des miracles, jusqu'à celles qui verront sa déchéance, puis sa mort.

La trame narrative se situe au milieu du  $xx^e$  siècle, dans quelques régions du Québec – notamment au Bas-Saint-Laurent, en Gaspésie et en Abitibi. Assemblage d'idées glanées au hasard de contes oraux, de chansons folkloriques et d'anecdotes

légendaires, le *Livre des faits et dits de Marcel Thibodeau* cartographie arbitrairement des fragments de l'histoire du Québec.

MOTS-CLEFS : CRÉATION LITTÉRAIRE, LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE, TERROIR, FOLKLORE, FILIATION, TRANSMISSION, ENSEIGNEMENT, COMMUNAUTÉ, PLAGIAT, MARCEL THIBODEAU.

*Vivez en paix en la docte et saine  
compagnie des vieux textes et des  
chansons où je vois que vous fréquentez.  
Leur commerce vous affermira dans le  
traditionnel, dans le vivant, dans le neuf;  
il vous préservera des éphémères  
flatulences de certains discoureurs.  
Faites vôtre ce mot de Cartier : O l'aide  
de Dieu Oultre!*

—FÉLIX-ANTOINE SAVARD

*Tu devrais bien savoir que, dans toutes  
ces grandes parlottes, appelle-les  
comme tu voudras, il y a surtout des  
gens qui parlent, parce qu'ils ont à dire  
quelque chose, sans avoir quelque chose  
à dire.*

—ÉMILE CODERRE

## INTRODUCTION

### GENÈSE ET MÉTHODOLOGIE DE L'EXERCICE DE STYLE (naître n'est pas simple)

*Nous avons peur de l'autorité; nous vivons dans un climat magique, où il s'agit, sous peine de mort, au moins, de n'enfreindre aucun tabou, de respecter toutes les formules, tous les conformismes.*

*La peur diffuse dans laquelle nous vivons stérilise toutes nos démarches. Si nous écrivons, il faut que toutes nos propositions soient justifiables devant de potentiels inquisiteurs; si nous agissons, il faut que tous nos actes soient mesurés à l'étalon traditionnel, i.e. qu'ils soient des répétitions.*

—JEAN-PAUL DESBIENS

*L'éclairage revient à l'arbre de bâtisse. Des deux extrémités de la salle, décors quelconques, des élévations harmoniques se joignent. La muraille en face du veilleur est une succession psychologique de coupes de frises, de bandes atmosphériques et d'accidences géologiques. — Rêve intense et rapide de groupes sentimentaux avec des êtres de tous les caractères parmi toutes les apparences.*

—ARTHUR RIMBAUD

On m'a tellement reproché de me protéger, de faire le drôle en imitant les autres, on m'a tellement dévoilé que c'est un aveu qui s'avoue, que ce n'est pas exceptionnel

que ça passe dans les trous, devant ma parole. Et du résultat du reste ça ne change pas grand-chose. Va savoir de quoi je me protège, de qui, d'où.

On m'a dit.

Tu te protèges de toi du sensible, du moi sensible.

J'ai joué au drôle, j'ai répondu : de toi ou de moi, de qui donc c'est que je suis insensé?

On m'a répondu sec. Tu ne te livres pas, ce que tu dis n'est pas vrai, c'est sans valeur. Si tu ne te livres pas, tu ne feras pas de livre. Si tu ne fais pas de livre, eh bien. Les vrais poètes, les écrivains véritables disent les choses dans l'angle du vrai et les vraies choses font des livres où l'on trouve la vérité.

Pour être vrai ce n'était pas faux.

Mais à force, j'en suis venu à penser. On m'a tellement reproché de ne pas être moi que j'ai eu l'impression qu'on me reprochait d'être moi. On m'a dit tu fais des rôles en plus de faire le drôle, c'est pas beau de mimer Rameau (le neveu, pas l'autre).

C'est mêlant, je le sais. Je suis ressorti de ça tout chaviré avec des marques dans les mains. Quant à l'avancement, je n'étais pas plus avancé. Parce qu'au fond on ne me disait pas de ne pas imiter, on me disait d'en imiter d'autres (les autres, les bons autres). Aujourd'hui – de nos jours – on n'imité pas les anciens. Aujourd'hui de nos jours on imite les modernes. De nos jours les anciens sont morts – voilà un truisme.

On me les a toutes sorties :

*Mets-y du tien.*

*Mets-toi à l'écoute.*

*Sois toi.*



*Trouve ta voix<sup>1</sup>.*

*Laisse ta sensibilité ressurgir.*

*Enlève le superflu.*

*Va à l'essentiel.*

Chaque fois qu'on me l'a répété, qu'on me les a répétées, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que l'invité se mangeait la queue.

Y mettre du mien, c'est comme rien. On l'ignore, ce qui dans moi est à moi, ce qui déçoit. Faut-il absolument être soi pour écrire? Je me le suis demandé. Ça s'est déjà vu de faire plus malhonnête.

C'est que ça pose des problèmes plus grands. L'origine (l'identité, la suite de quoi – parce qu'on naît de cause à effet), la définition du sensible. Il faut être sensible, oui, mais sensible, semble-t-il, d'une manière précise. Il faut prendre du sérieux d'abord parce qu'on ne sait pas lire le fragile au-delà du drôle. Ensuite, on doit se placer dans l'attendu, c'est-à-dire prouver des choses sans trop en mettre.

L'attendu, c'est être sérieux pour que ça compte. L'attendu c'est être attentif au moi vrai le seul qu'on veut lire de soi.

Ce qu'il faut entendre : « sois toi-même, un moi c'est tout ». Et j'ai cru que la littérature rendait libre alors qu'elle est terriblement contraignante lorsqu'elle s'érige en programme.

Le programme, l'autorité, la voie unique, l'autre en tant que force.

Je m'emporte.

---

<sup>1</sup> Cela n'est pas sans rappeler la traduction française du célèbre film *Raise your voice*, qui met en vedette Hilary Duff.

Où va-t-il, l'autre celui que je chasse de moi, si ce n'est plus l'autre parce qu'il n'est plus dans l'autre, mais bien dans moi? C'est difficile pour moi de développer l'obsession celle<sup>2</sup> d'être moi à tout prix; je ne voudrais pas commettre de meurtre. J'ai pensé que je pouvais lui faire de la place, à l'autre, entre ma voix, dans les craques. J'ai pensé que je pouvais bien m'obstiner à écrire en fragments, à prétendre que c'est un symptôme du multiple qu'on chérit, que ce n'était en rien accueillant si, du début à la fin, je parlais dans ma même voix de lecteur de nouvelles.

Mes voix, je les voudrais conviviales comme un restaurant à la mode.

Mais je n'y peux rien, ce sont elles qui m'ont choisi<sup>3</sup>.

Je me suis demandé comment devenir l'être-authentique de mon adolescence que j'ai voulu quitter toujours depuis que je m'y suis enfoncé parce que ça finit inmanquablement en dépression<sup>4</sup>. Je me suis demandé comment ne pas jouer faux quand j'essaie de dire les vraies choses de parler des vraies affaires de parler avec mon moi quand l'autre est toujours après ressurgir. Je me suis demandé s'il suffisait d'écrire dans l'on-verra pour voir. Et j'ai vu que ça ne m'avancait pas, qu'on pouvait être huit millions à écrire nos comme-je-suis ça ne changerait rien. Alors j'ai pensé je vais mettre mon moi en forme et les autres verront ce que j'ai vu.

J'ai cru aussi qu'ils me diraient que c'est un exercice de style. J'ai su que je répondrais : c'est en plein ça. Pour être en forme il faut faire des exercices, j'ajouterais. J'ai pensé que je leur ferais le chant de l'aussi ben.

On est aussi ben parce qu'il faut qu'on trouve autre chose, parce ça stagne. On est aussi ben faire nos athlètes et faire nos exercices. On est aussi ben s'exercer le style depuis le début, aussi ben revoir nos techniques de base comme dans les émissions de

---

<sup>2</sup> Ne vous dérangez pas, ce n'est pas une erreur, c'est mon style.

<sup>3</sup> Vous pouvez entendre la chanson « C'est ma vie » d'Adamo et faire les liens qu'il faut.

<sup>4</sup> Voyez, j'y arrive, au sensible.

cuisine, on est aussi ben reparti au début et voir si ça nous mène ailleurs que devant un mur, aussi ben dire l'histoire est comme le labyrinthe radoté d'un grand-père qu'on a.

On me dirait ta voix, ce n'est pas lisse. C'est entrecroisé, fais de l'ordre.  
On me le dirait et je le ferais.

*Aplanis, adoucis. Il faut couper ce qui dépasse. Ta voix c'est : une pelouse verte de santé, le chevrottement égal de l'aube, une haie de cèdres après le sécateur, un bloc de bois sablé au deux-cent-vingt, le repos d'une bonne chaise. Prends le temps de sentir, d'asseoir le regard qui te lit.*

Ça s'est mis à ressurgir plus clair.

« La France a toujours cru que l'égalité consistait à trancher ce qui dépasse<sup>5</sup>. »

*On n'est pas en France. Cache ta langue comme la langue celle d'un enfant à qui l'on dit « rentre ta langue sinon je la coupe » et qui la rentre et qui de fait n'est plus un enfant.*

« Le blé, riche présent de la blonde Cérès/ Trop touffu bien souvent épuise les guérets<sup>6</sup>. »

*Voilà, c'est mieux. N'en fais pas trop.*

Je m'exerçais, littéralement, la retenue. Je puisais à la source de ce qui a un bon retiens-ben. Or, pendant ces exercices que je m'étais prescrits, il y avait toujours l'autre qui venait parler dans ma phrase. Je l'ai voulu chasser, je me suis battu. J'ai

---

<sup>5</sup> Jean Cocteau, *Discours de réception de Jean Cocteau à l'Académie française*, Paris, 20 octobre 1955, [en ligne] <<http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-jean-cocteau>>, consulté le 13 octobre 2015.

<sup>6</sup> Jean de La Fontaine, « Rien de trop », *Les fables de La Fontaine*, Paris, iLivri, 2013 [1678], p. 536.

voulu ne pas changer de moi, ne pas m'écarter, je vous le jure. Mais ça n'arrêtait pas de parler à travers moi, comme on parle toujours tout le temps quand on sait tout. On finit par dire regarde-le comment il sait!

Imaginez ce qui sait, comment ça parle en vous.

Imaginez comme c'est tannant, comme vous ne savez rien à côté de tout ça qui sait.

Au final, rien n'y a fait et ça a continué. Quelle précaution faudrait-il que je prenne pour être bien certain d'être moi-même? Ne pas lire, ne rien prendre avec moi?

Être soi, ça devenait aliénant.

Est-ce que je ne pouvais pas en rester là, être autre? N'avions-nous pas sous-estimé la portée de l'autre « Je est un autre »? L'avions-nous seulement entendu<sup>7</sup>?

Comment serais-je moi sans être aussi d'où je viens?

Et les histoires? Et à travers l'histoire?

On est tant de choses.

« Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs<sup>8</sup>. »

Je prends les mots des autres comme si c'étaient les miens. Et ils parlent à travers moi comme si c'était leur droit. Ça fait plus de trois-cents ans qu'on dit que tout est dit, qu'on continue malgré ça à dire, c'est bien normal que ça passe dans les trous, dans

---

<sup>7</sup> N'avons-nous pas de mot pour dire « overhear »? Je propose « entrentendre ». Vous me direz ce que vous en pensez.

<sup>8</sup> Arthur Rimbaud, « Lettre du poète Arthur Rimbaud à Paul Demeny », *Des lettres. Le site de correspondances et des lettres*, 15 mai 1871, [en ligne] <<http://www.deslettres.fr/lettre-darthur-rimbaud-a-paul-demeny-dite-lettre-du-voyant-je-est-un-autre/>>, consulté le 13 octobre 2015.

les craques du pavé – la pelouse, ça pousse partout – lisse qu'on voudrait faire par orgueil.

*Oui, mais quand tu cites, tu changes le sens de ce que tu cites.*

Alors c'est que je cite des œuvres que je ne reprends pas.

*Tu les reprends, mais pas dans le bon sens.*

Supposons que je prends une œuvre, mais que je n'en reprends pas le sens, qu'est-ce que je reprends?

*Les mots. Faut pas dans le même ordre. C'est une combinaison qui ne te peut pas appartenir.*

« Est-ce à dire qu'on ne pourra plus désormais utiliser les mots sans payer<sup>9</sup>? » Je veux dire, ce sont les mêmes mots que je veux dire, mais je ne veux pas les dire dans le même sens. Et le vrai, l'honnête, comment dire d'où je pense, ce qui n'est pas de moi pour devenir à la suite de ça, moi?

*Ça crée du problème. L'auteur pourrait s'obstiner.*

Je ne convoque pas l'auteur de la citation. Il peut bien rester chez lui, dans son pantalon mou s'il le veut, j'invoque ses mots. Je nomme l'origine du mouvement de la pensée. Je baptise à tout vent, rien de plus.

Le problème, c'est une tension entre les sens. Les mots, le sens qu'ils ont les livres ne le comprennent pas, c'est moi. C'est comme si le livre n'avait que les réponses qu'il a, c'est comme si, tandis qu'il se complète en moi, je m'inscrivais en lui. C'est ça qu'on me reproche, c'est malcommode.

---

<sup>9</sup> Jean-Luc Hennig, *Apologie du plagiat*, Paris, Gallimard, 1997, p. 23.



Ces exercices où je perds le contrôle, où le fil se perd en moi, allaient devenir des mémentes fondatrices au sein desquelles quelque chose se parlerait résolument entre la voix. Quelque part, derrière, veilleraient sans relâche les réprimandes qu'on m'avait faites, les objections qu'on m'avait formulées. Elles trouveraient écho dans des voix multipliant les dialogues rompus, les fausses pistes et les jeux de cachette dont la forme concrète repose dans peu de mots : ce serait un lieu inconditionnellement partagé. Il n'y aurait que l'autre à suivre, celle ou celui qui, dans l'anachronisme de sa beauté déchirante, laisse des traces du moi, miroirs infinis d'une présence à soi fragilisée dans la main de l'autre.

## COMPOSANT LE CORPS DU TEXTE

### 1. ANAPHORES

(sur ce qui forme le début de la phrase)

*Au commencement, la parole  
la parole avec Dieu  
Dieu, la parole.*

—JEAN, 1 :1  
traduit par Florence Delay  
et Alain Marchadour

*Sans ce souffle qui nous crée et nous  
écrit, nos vies seraient dénuées de sens,  
de lien, d'espace, de temps.*

—SUZANNE JACOB

À l'origine, c'est un livre qu'il y a. C'est ça ou c'est tout autre chose, mais vraiment, tout autre.

Je vous dis une chose, une chose à laquelle je crois d'un « croire » qui n'est pas étranger à la foi. À l'origine, au lieu de mon origine, c'est le livre qu'il y a, ou alors son opposé, c'est-à-dire l'absence du livre. Le néant ou la plénitude, les deux se valent. Pour autant, les deux sont immobiles, autarciques.

C'est du mouvement que tout naît.

Du mouvement de l'un vers l'autre, de l'entre.

À l'origine, c'est le désir du livre, c'est-à-dire la volonté de combler l'absence de ce qui, de fait, existe forcément quelque part – en moi, notamment, mais à l'extérieur de moi en ce que j'aimerais qu'il entre en moi, qu'il soit mien et moi. Là où cette idée

devient problématique, c'est quand je voudrais situer exactement où naît pour moi l'idée du livre.

Je cherche. Le livre, je cherche à redire cela dans mon dire qu'on voit<sup>10</sup>. Il faut, pour définir mon rapport au livre, à l'écriture, à la littérature et au monde, savoir ce qui me compose. Pour cela, me recomposer, me redire. Me répéter comme on répète un spectacle qui ne serait nul autre que celui de mon moi. Rabâcher l'apparemment anodin, « ça, que je voyais, qui ne comptait pas, comme un secret ou quelque chose qu'on garde<sup>11</sup> ».

À l'origine, la première, il y a ce que disent les autres.

Ce qu'on pense qu'ils disent, ce qu'on s'imagine : rien de nouveau.

Il se fait encore des écrivains, de nos jours, qui prétendent avoir lu Rimbaud à cinq ans (cf. Lucien Francoeur), d'autres qui disent la nécessité d'avoir lu une vingtaine de romans marquants avant ses dix-sept ans pour devenir écrivain (cf. Ken Follett), et d'autres qui érigent leur mythe de différentes façons, en disant, par exemple, qu'ils ont lu Joyce entre deux biberons<sup>12</sup>, traversé Proust alors qu'ils sont amnésiques et se sont lassés de Miron avant de savoir situer le Québec sur la carte. Voilà les limites, les complexes entendus, parlés d'un long trait par la bouche de l'autre que l'on s'invente, de l'autre celui qu'on place entre soi et le devenir-écrivain. Si de tout cela quelque chose est nécessaire à ce que j'écrive un jour, je n'écirai jamais j'en ai la certitude.

À bien y penser, ce serait peut-être là l'utilité d'écrire : la possibilité de créer son mythe, de s'inventer, de désinventer les certitudes, de représenter quelque chose de

---

<sup>10</sup> C'est d'ailleurs la mission que se lance le protagoniste de *Numéro six* : « Cela dans ton dire qu'on voit, redis-le. » Hervé Bouchard, *Numéro six*, Montréal, Quartanier, 2014, p. 22.

<sup>11</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 10.

<sup>12</sup> Deux biberons de Jameson, j'y croirais peut-être.



soi qui permette de se vivre autrement ou de s'habiter. « Mentir pour fuir/ Son reflet dans le miroir./ Mentir pour ne pas décevoir<sup>13</sup>. » S'écrire un *vrai* passé<sup>14</sup> d'écrivain. S'écrire écrivain. Écrire son chemin vers l'écriture. Si j'en avais les mots, je dirais que je confonds fréquemment la *Divine comédie* et la *Comédie humaine* puisque je les ai lues toutes les deux à onze ans. Ce seraient mon acte de fondation, mes lettres patentes. Mais je dois à l'écriture de traduire davantage de vérité. Écrire est déjà un mensonge; s'il fallait que j'en rajoute.

La *vraie* confession arrive. Je vous prie d'être patient.

(Laissez-moi d'abord terminer.)

Car écrire, c'est toujours se confier. Le mode de l'écrivain est celui de l'indicible. S'il ne touche pas l'impossible il touche la confession. Dans le meilleur des cas, il fait les deux. C'est ce vers quoi tend Hervé Bouchard dans sa poursuite<sup>15</sup> de Novarina : « Ce dont on ne peut parler, c'est cela qu'il faut dire<sup>16</sup>. » C'est ce vers quoi va le langage.

Alors quoi dire? « Après quoi. Après quoi<sup>17</sup>. » Après, il n'y a même pas un point d'interrogation, car plus de parole, plus de mouvement. C'est le « quoi » qui importe. Quel est le point qui détermine un après irrémédiable? Quel « quoi » fait que le dire devient indicible? Qu'est-ce donc qui est là, qu'on ne commence pas à dire et qu'on semble toujours terminer de dire, qui nous précède? Il faut trouver le point qui force la boucle. Après quoi il faut recommencer, il faut se redire. Redire<sup>18</sup> « le moi du bas

---

<sup>13</sup> Marie-Mai, « Mentir », *Dangereuse attraction* [disque compact audio], Musicor, 2006.

<sup>14</sup> Lequel serait évidemment faux.

<sup>15</sup> C'est une poursuite pure et simple, l'épuisement des conduites possibles.

<sup>16</sup> Hervé Bouchard cite Valère Novarina dans Stéphane Inkel et Hervé Bouchard, *Le paradoxe de l'écrivain : entretien avec Hervé Bouchard*, Taillon, Peuplade, 2008, p. 87.

<sup>17</sup> Bouchard, *Numéro six*, *op. cit.*, p. 156.

<sup>18</sup> Ce n'est jamais la première fois qu'on se dit.

où je ne veux pas aller, le moi bas que je ne veux pas voir, le moi bas que je ne veux pas montrer<sup>19</sup>. » Redire la honte d'où je nais.

L'écrivain naît toujours d'une honte, de l'humiliation.

Il est un accident de parcours.

Je dis : on m'a donné une enfance heureuse. On est allés en camping en famille, on m'a inscrit au soccer, on m'a acheté toutes les bébelles inimaginables. À Noël, on a jeté : du papier, des choux en plastique frisé, des sacs à vidanges remplis d'emballages de jouets, des jouets par erreur et jamais de sandwiches de réveillon parce que c'est aussi notre déjeuner le lendemain de la veille. J'ai habité une maison sans histoire, dans le calme du côté d'une ligne d'hydro et avec le bzzz quand le temps est humide, des arbres et un pit de sable proches. Les après-midi, je jouais avec Josée, la voisine de l'âge à mon frère qui n'avait pas d'amis de son âge parce qu'elle a, encore à ce jour, une voix rauque et des airs de garçon. J'ai fait des *campes* avec elle, avec Charles et même avec Vincent, mais avec lui on a fini par essayer de fumer des feuilles de bouleau. On commençait à être vieux pour jouer à construire. Ça s'en venait bizarre.

Interroger la filiation, l'origine, exige forcément d'interroger l'histoire, qu'il s'agisse de l'histoire en général ou de son histoire personnelle. Parfois : pas de réponse. Il faut poser d'autres questions, en écouter l'écho, « dessiner des corps ouverts pour voir dedans et des corps verticaux avec des grosses têtes et des foules en pied comme des surfaces mouvantes aux cent mille détails. Des dessins impossibles à terminer. Des dessins de choses cachées à l'intérieur de moi<sup>20</sup>. » L'important, le dire transformé caché que le médium decode, se révèle au fil du mouvement que suppose l'art. Dans l'écriture comme à la lecture.

---

<sup>19</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 87.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 147.

Autant j'essaie de me rappeler le livre, celui que je place à l'origine de moi, autant j'échoue. *La boîte à outils*, les livres de mon grand-père sur la Seconde Guerre mondiale (lui qui n'y est allé que par les livres!), les *Histoires drôles* (des livres de blagues). Je crois me rappeler avoir lu quelques *Chair de poule*, mais ne les ai-je pas vus à la télé? Rien de moins sûr. Je me rappelle bien plus clairement des images du Canal famille que de celles produites par la riche prose de R.L. Stine. En outre, il n'y avait pas de *vrai* livre chez moi.

Comment écrire l'enfance heureuse, l'enfance naïve, le temps perdu, le « gaspillage inutile d'énergie<sup>21</sup> »? Comment haïr la banlieue bien comme il faut? De quelle honte puis-je tirer mon origine? Peut-il naître de moi un écrivain si j'ai construit des *campes* avec Josée, avec Charles et avec Vincent? Comment ne pas être humilié quand je ne peux rappeler ma honte? Comment écrire quand je ne me rappelle pas d'avoir lu.

Les histoires de Walt Disney, les livres de Jurrassic Park qu'on collectionnait chez Irving, les contes format géant qu'on collectionnait aussi chez Irving après que la série précédente ait été écoulee.

J'ai dit : pas de *vrai* livre.

Une maison sans histoire.

Que peut-il bien naître du néant? Vous comprenez, maintenant, pourquoi je vous mets Jean en exergue? Elle vient d'où, l'origine, la révélation *ex nihilo*? Et quel désir. Il viendrait d'où. Viendrait-il.

Devant le livre, l'origine s'affole.

La question elle aussi part courir ses racines.

La ponctuation va quérir son origine.

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 117.

Il faut tout recommencer.

Ou suivre encore la parole, donner une dernière chance, un dernier recours, se remettre à l'écoute des histoires qui remontent et qu'on entend. L'écho : « nous ne pouvons vivre, ni comme individu, ni comme groupe, sans les fictions qui nous fondent<sup>22</sup>. » Alors on tient peut-être quelque chose.

*Le manifeste du Parti communiste* est le premier vrai livre que j'ai lu par moi-même. Il se fait difficilement moins littéraire, moins *poétique*, j'en conviens. Je m'en rappelle quand même, c'était en première secondaire, j'avais peut-être vu une table de promotion du Parti communiste un soir de concert punk<sup>23</sup> (le souvenir n'est pas encore tout à fait clair). Je suis allé chez Renaud-Bray<sup>24</sup>, et j'ai acheté ça de chez Livre de poche. Je l'ai lu d'un trait sans comprendre grand-chose, sauf peut-être qu'il fallait abolir l'héritage<sup>25</sup>. Pourquoi? Ça m'échappait, mais ça m'arrangeait rigoureusement puisque j'essayais alors de m'affranchir de l'autorité de mon père.

---

<sup>22</sup> Suzanne Jacob, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, p. 19.

<sup>23</sup> L'adolescence au Lac-Saint-Charles dans les années 2000 est assez bien décrite dans *Les marges détachables* de Ralph Elawani (paru chez Poètes de brousse). Il faut dire qu'il a grandi à trois ou quatre rues de chez moi, que nous avons joué au soccer ensemble et que son père a été notre entraîneur pendant plusieurs années. Nous avons joué, parfois, de la musique ensemble dans nos groupes respectifs. Lui, il avait du talent, moi, pas. À cette époque, à Québec, la scène punk était en pleine ébullition. On nous remettait à la sortie de chaque concert le prospectus de la prochaine soirée – imprimé en noir et blanc sur un quart de page 8 ½ par 11 –, qui avait lieu, souvent, dans la même semaine. En ce sens, soit mon adolescence n'est composée que d'une longue semaine, soit ma mémoire fait défaut.

<sup>24</sup> Ce libraire, qui en était peut-être un à l'époque, n'avait pas encore la réputation qu'on lui fait aujourd'hui. Et, de toute manière, même s'il l'avait eue, l'aurais-je su? Mes convictions encore jeunes m'auraient sans doute interdit d'aller chez le fils du père (qui n'était alors pas dans le portrait), chez celui-là même qui incarne la rupture filiale qui me taraude. Cf. Noémi Mercier, « Blaise Renaud, le libraire rebelle », *L'Actualité*, 2014, [en ligne] <<http://www.lactualite.com/culture/le-libraire-rebelle/>>, consulté le 13 octobre 2015.

<sup>25</sup> Ce passage n'est pas même souligné dans mon livre, mais je me rappelle encore visuellement où le retrouver : « Pour les pays les plus développés néanmoins, les mesures suivantes peuvent être assez généralement applicables : 1. Expropriation de la propriété foncière et utilisation de la rente foncière pour les dépenses de l'État. 2. Impôt fortement progressif. 3. Abolition de l'héritage. » Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Livre de poche, 1973 [1848], p. 80.

Au vu de cela que je me remémore, je dois préciser qu'il n'y a pas, à l'origine, un livre en particulier, mais le livre ou les livres en général, l'en-commun des livres, l'entre que produit « l'effet de bibliothèque ». Il serait plutôt étrange d'affirmer que la plaquette des Marx et Engels m'a enfanté, d'autant plus que ce serait les mettre, ces deux-là, dans une relation qu'ils n'ont censément pas eue.

Or, s'ils ne sont pas mes pères biologiques, il ont tout de même rétabli en moi le fil normal des choses : il m'ont placé, moi de fils, comme suivant leur passage. J'étais nu et ils m'ont équipé<sup>26</sup>, m'ont muni d'une préhistoire. Ils m'ont aidé à entendre ce « lieu où nous sommes le monde, où nous le créons, où le monde se crée en nous et par nous<sup>27</sup>. » Affirmant leur présence par ce livre que je tenais, ils m'ont forcé à reconnaître que leur existence était antérieure à la mienne. Lisant leurs mots, les comprenant à peine – comme je ne comprenais d'ailleurs pas mon propre père à l'époque –, je me plaçais dans une position telle qu'ils me révélaient un monde autrement possible. Ils signifiaient – sans pourtant ne viser que ce but – ce qui, désormais, serait inlassablement répété au début de chacune de mes phrases, au moment de leur formation, c'est-à-dire dans le siège de la parole où naissent avant les phrases les mots, puis les syllabes.

Ce que je comprenais de ce qui m'était dit – car à lire on entend, on se fait dire –, je le porterais en moi comme on trimbale toujours sans y penser une partie de son père. On est toujours un « petit bout de cul à [son] père<sup>28</sup> », nous rappelle Michel Fugain.

*Continue. « Va dire cela qu'on va voir, qu'on a vu et qu'on ne voyait plus<sup>29</sup>. »*

---

<sup>26</sup> Numéro six, alors qu'il reçoit de son père son premier équipement de hockey, dit : « J'étais nu et tu m'as équipé. » Bouchard, *op. cit.*, p. 14.

<sup>27</sup> Jacob, *op. cit.*, p. 50.

<sup>28</sup> Michel Fugain, « Vis ta vie », *Fugain et le Big Bazar numéro 4* [microsillon], Able, 1976.

<sup>29</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 22.

Je me souviens de mon père. Un soir, on tournait de la rue du Domaine Laurentien vers la rue Bois de Coulange, quasiment devant chez Vincent, dans la Dodge Caravan, dans le noir, la radio *jouait* « Vis ta vie », mon père chantait les mots. Il a toujours aimé chanter, mon père, il ne s'est jamais contenté de fredonner.

Je ne sais plus où l'on allait.

Ce n'est pas important.

Il y a deux sortes de pères<sup>30</sup>. Il y a celui qui amène son fils pêcher une fin de semaine de trois jours. Et il y a celui qui garroche de l'utopie en pleine face de son fils symbolique.

La pêche parce qu'il ne faut pas faire de bruit, ne faut pas effrayer les poissons. « Ça a des oreilles, un poisson? » « Comment tu penses que ça entend, sinon? » La pêche parce que c'est ce que fait un homme, parce qu'il faut passer par là, passer ça parce que c'est ce qu'on sait faire et qu'il « faut pas que ça s'évente ». La pêche et le chalet, le chalet loué dans le bois des mouches, l'odeur du coffre à pêche sur le miroir du lac, la chaloupe louée aussi qui prend l'eau. La pêche où je vais amener mon fils ma fille, la demi-cruche d'eau de javel pour vider, le silence de nos corps quand je ne saurai plus quoi avouer.

L'utopie parce que ça fait rêver et que les enfants rêvent, parce qu'un homme est toujours un enfant devant son père, toujours renvoyé à la race-enfance. (Un homme est vulnérable dans le regard qui le fait grandir<sup>31</sup>. C'est comme ça.)

---

<sup>30</sup> Oui, vous avez raison, il y a *n* pères possibles : ceux qui battent, ceux qui tuent, ceux qui violent, mais aussi ceux qui aiment, ceux qui chérissent, ceux qui sont présents. Les miens sont ni les uns, ni les autres. Je vous l'ai dit : la mienne, une maison sans histoire.

<sup>31</sup> Numéro six, alors qu'il chute devant son entraîneur dans une tentative de pivot, raconte : « Il faisait non de la tête comme un qui cherche un outil pour achever un animal fini. » Il me semble que c'est là le regard qui fait grandir, la vulnérabilité devant ce qui déforme. Bouchard, *op. cit.*, p. 31.

Je ne sais plus quand on a cessé d'aller à la pêche. Je crois que c'est quand j'ai refusé d'assommer une truite. « Gagner, c'est cogner<sup>32</sup> », je me rappelais peut-être<sup>33</sup>. C'est ce qui fait de toi un homme, un homme de la « Ligue nationale des hommes<sup>34</sup> ».

C'est en tout cas ce que je m'imagine. Ça et plusieurs événements qui n'ont pas eu lieu et qui composent la fresque de mon humiliation devant le « Grand chef montreur des choses<sup>35</sup> ». Ce doit être le mythe nécessaire pour refigurer ma révolte adolescente.

Mon père est un baby boomer qui écoutait du yé-yé. Assidu, travaillant trop, il était dans les chiffres la nuit comme le jour. Mon père, je suis allé le chercher autrement. Chez (et par) Marx et Engels, d'abord – aussi étrange que cela puisse paraître. Ensuite par Naomi Klein, Noam Chomsky<sup>36</sup>, d'autres que je prétendais comprendre ou avoir lus et que j'utilisais dans la soupe de mon dire à peu près aussi mal que j'utilise actuellement *Numéro six*, c'est-à-dire en en déformant le propos, c'est-à-dire en faisant semblant.

*Le manifeste* et ces autres textes politiques à la mode me fournissaient les armes d'un combat oratoire contre mon père, à table, immanquablement, tous les soirs. J'apprendrais à m'obstiner, à m'ostiner et à m'astiner. À argumenter, à rhétoriquer, à démagogire. « Comment peux-tu penser comprendre alors que tu ne lis que le *Journal de Québec*? Moi, j'ai lu. Tu les prends où, tes informations? Moi, je l'ai su d'un

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 113

<sup>33</sup> Vous remarquez le ton de l'enfance qu'on prend toujours pour parler de sa honte, pour se protéger ou appeler la compassion, voire la pitié? Le regard piteux quand j'écris, la désarticulation des pronoms, de la syntaxe? Il est peut-être là, l'irréversible.

<sup>34</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 78.

<sup>35</sup> C'est l'un des surnoms que prend le père dans *Numéro six*.

<sup>36</sup> Ce sont des livres qu'on proposait à La page noire, librairie-bibliothèque anarchiste située sur la rue Dorchester, à Québec. Dans Chomsky, je me rappelle avoir appris le mot « hégémonie ». C'est déjà ça.

livre<sup>37</sup>. » Quelle qu'était la validité de mon propos, il me semble que les arguments de mon père n'étaient pas plus renseignés. Nous avons tenu de même, comme ça, sans fléchir encore aujourd'hui, dans le lien incongru d'une parole discordante qui nous rapproche.

Vous voulez un aveu? Je l'ai pleuré mon père. « J'ai souhaité l'impressionner et je l'ai fait<sup>38</sup>. » Puis j'ai voulu sa mort, je l'ai imaginée, je l'ai utilisée et je l'ai pleuré ensuite. Juste assez et en masse pour le tuer : à quatorze ans dans une chanson; à dix-huit ans, pour la treizième fois, dans un poème; à dix-neuf ans, pour la centième fois, dans une pièce de théâtre. Je n'ai jamais cessé de le tuer. Et plus il meurt, plus je l'aime. Si bien qu'aujourd'hui qu'il est humain dans mon regard, qu'il grandit par l'exigence que ma maturité a placé entre nous, il est réellement mon père.

Il s'oppose. Je m'oppose à lui. Il est l'antagoniste nécessaire à ma quête. Sans lui, je n'écrirais pas. Je n'aurais pas de raison de le faire. Même chose, si j'avais grandi dans une maison pleine de livres, les chances sont que je n'aurais jamais eu ce désir, ressenti ce manque, ce vide qui seul permet au mouvement de s'initier.

Imaginez le vide de l'ignorance infinie, le vide qui me compose.

Imaginez la pression infinie du dehors de la connaissance.

La rencontre des deux, imaginez que le barrage

cède. L'implosion<sup>39</sup> l'un

se déverse dans l'autre ça n'a plus de fin

---

<sup>37</sup> Voyez comment le moi se construit sur des mensonges qui n'ont pas le choix, avec le temps, de devenir intenables.

<sup>38</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 15.

<sup>39</sup> « Dans *Un certain plume*, Henri Michaux décrit les mouvements de l'être intérieur qui aurait laissé l'extérieur le pressuriser trop longtemps et qui ne connaîtrait plus que l'issue de l'implosion pour avoir accès à son propre territoire intérieur. » Jacob, *op. cit.*, p. 71.



c'est une affaire terrible. Il n'y a qu'un sens possible, qu'une direction; on ne remplit pas du plein avec du vide.

Il faut une tension.

Et dans mon cas il faut un interdit à transgresser.

Le refus des chiffres m'a permis d'épouser les lettres. Tuer le père par la littérature, c'était déjà chercher un nouveau père – des nouveaux pères. C'était m'émanciper de la parole paternelle, celle qui fonde, c'était résister à l'origine, c'était mourir aussi, générer la possibilité d'une nouvelle origine.

Et celle-là se trouvait dans le livre.

À l'origine, donc, c'est le désir du livre. Non pas l'autogenèse, mais la genèse en tant que l'autre me mettrait au monde par l'entremise du livre.

Il y a deux sortes de pères, nous dit Marcel Barbeau.

Le père physique, c'est lui qui supporte financièrement une famille, qui souvent peut apporter aussi peut-être un bien-être spirituel. Mais le père spirituel, c'est lui qui nous met au monde spirituellement. Mettre au monde quelqu'un physiquement et spirituellement, c'est deux choses complètement différentes<sup>40</sup>.

Le mot « spirituel » me fait friser les ongles, sans compter que Borduas (que Barbeau considère comme son père spirituel) ne m'apparaît pas spontanément comme un être ancré dans la spiritualité, mais la distinction qu'établit le peintre entre les deux sortes de pères a quelque chose d'intéressant. Elle nomme deux mises au monde.

Je ne peux attribuer entièrement ma seconde origine, cette naissance qu'il conviendrait d'appeler « intellectuelle », à l'appel du livre. Car cet appel lui-même n'est pas autonome et requiert un premier élan, une force quelconque, pour

---

<sup>40</sup> Manon Barbeau, *Les enfants du Refus global* [documentaire], Montréal, ONF, 1998, à partir de 19 min 30 s.

m'engager dans son mouvement. Dans mon cas, l'obscurité est devenue intenable; je devais, pour me survivre, voir plus clairement ce qu'il m'était interdit de voir. En ne faisant pas de moi un citoyen, en me prenant pour un enfant, en posant sur moi le regard qu'on pose sur un enfant et que je n'acceptais pas, on me refusait une part du monde trop importante pour que je ne bronche pas. C'était mon père, c'était la société en général, c'était tout ce qui faisait de moi quelqu'un qu'on n'écoute pas. L'obstruction de mon regard, je la voyais. Par cela, j'ai vu que la littérature pouvait me révéler cette part du monde qui ne m'était, jusque-là, pas accessible, pas visible. Pour être entendu, je me suis mis à l'écoute. Je me suis mis à lire.

Il vient un moment où l'identité se fige, où la vulnérabilité dans laquelle nous plonge le regard de l'autre est insoutenable. Certains se suicident, d'autres tuent une part d'eux.

Sur mon visage, « l'expression d'un garçon sachant qu'il ne survivra pas au dire qui le défait<sup>41</sup> ». C'était à ce moment de l'histoire, j'étais devant un choix.

Le livre se présente comme un levier puissant. Son approche, au début, est artificielle. La littérature, les histoires sont bien naturelles et, certains diront, innées. Mais s'asseoir de longues heures et déchiffrer un texte demande – exige – un effort certain, surtout lorsqu'on n'a jamais fréquenté de *vrai* livre. La lecture est un premier mensonge nécessaire. Il me semble impossible de ne pas mentir au sujet des premiers livres qu'on a lus. Plus ou moins vite, la lecture devient une vérité. Puis, la recherche d'une vérité.

Ce passé de formation, porté par l'image forte d'Ernesto Che Guevara sur l'amplificateur de Tom Morello, puis par la même image du même homme sur mon amplificateur, et, enfin, par l'image différente du même homme dispersée dans une bibliographie de médecin aux problèmes respiratoires, et au travers de ses *Diarios de*

---

<sup>41</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 79.

*motocicleta*<sup>42</sup> l'image du moi altérée par le moi, finirait par être révolu, ou résolu, par l'affaïssement de mon moi révolutionnaire.

« ¡Hasta la victoria siempre! » qu'il avait dit sur les (ses?) t-shirt.

Peut-être, mais pas avec moi. Je n'en avais plus la force. Ce n'était pas un affront, il n'était aucun besoin d'affronter, car je pouvais simplement poursuivre mon cheminement, ne pas opérer la révolution, ne pas être soumis au commandement du livre ou du « père ». Était-ce pour autant évacuer ce passé? Non. Cela aussi, cette expérience, ces lectures, composeraient, quoi que je fasse, le bassin dans lequel puise ma pensée, le vaisseau originel de mon histoire, à la fois le souffle et la parole.

Le livre ne contraint pas, il ouvre des possibles, il sème des pistes.

Plus il multiplie les pères, plus il rattache, plus il libère.

La filiation littéraire renverse le déterminisme de la filiation biologique. Elle se constitue de manière ascendante et volontaire, en toute autonomie malgré qu'elle soit souvent irréfléchie ou inconsciente. Ce nouveau régime filial – nouveau en ce qu'il apparaît comme une seconde venue au monde – permet notamment de rabattre la hiérarchie, favorisant ainsi l'apparition de relations anarchiques et spontanées, lesquelles seules sont à même de poser véritablement les bases d'une communauté. C'est ce que je cherchais dans la « marge », dans la culture punk<sup>43</sup> de mon adolescence, dans ce qu'on n'évoque que dans les notes de bas de page : une

---

<sup>42</sup> Acheté dans une édition de contrebande, celui-là, à l'occasion d'un voyage, copié (comme tout l'est au Pérou) et mal relié, il a fini par se démantibuler dans mon sac à dos. N'étant pas hispanophone, je n'ai évidemment pas tout compris du livre qui m'apparaissait toutefois à ce moment-là comme un bel objet.

<sup>43</sup> Si la solidarité (solidarité de marge, il va sans dire) est commune à tous les mouvements punk, il faut distinguer les racines du mouvement punk des années 1970 (qu'on a rapidement placé dans la rubrique « nihiliste » de nos savoirs) du punk rock des années 2000. Dans le second, la solidarité se fonde – pour une majorité de groupes – autour d'un idéal humaniste qu'on pourrait dire « de gauche ». Un projet collectif ou communautaire doublé d'une vision à long terme est donc plus susceptible de naître chez ceux-là.

multiplicité de pères, ou plutôt de pairs, c'est-à-dire de révélateurs, d'humains qui disposent (c'est le mot) d'autres expériences que les miennes et qui, par le lien qui nous unit – soit-il littéraire ou musical –, sont à même de les mettre en partage.

S'agit-il d'un réseau? Je ne pense pas. Plus on avance dans ces expériences, plus elles acquièrent une forme linéaire qui réinscrit les œuvres partagées dans l'histoire qui les a construites – plutôt que dans l'histoire qui vous les a partagées – et établit des *précédents*. Rien n'oblige, cela dit, à tenir un compte exhaustif de ce qui précède ou à subir l'autorité d'une œuvre. Le *précédent* n'est pas un supérieur ou une autorité morale. S'y soumettre en ferait une religion ou une loi.

La différence entre la littérature et la religion ou la loi? L'honnêteté. La littérature avoue d'emblée sa faille, l'impossibilité de fournir une réponse totale et définitive<sup>44</sup>. Les deux autres prétendent au contraire détenir cette réponse qui, par définition, n'existe pas. Elles exigent la fin du vide, le remplissent. Pour atteindre cette fermeture définitive<sup>45</sup>, il faut un court-circuit intellectuel : la foi.

Je vous ai dit que j'avais foi en ce que, à mon origine, soit le livre. Je rencontre ici un mur. Il ne s'agit pas d'une foi, pas d'un remplissage de terrain vague, mais d'une forte intuition. Tout compte fait, je m'endoctrine moi-même dans les dédales du dire. C'est une erreur de bonne foi, de celles que font les « apprentis du dire juste<sup>46</sup> ».

Pour qu'un regard naisse, il faut une faille, un doute. Il faut la possibilité de plusieurs histoires. Le regard se nourrit de l'absence de réponse finie.

---

<sup>44</sup> « Les religions? Est-ce que ce ne sont pas des histoires qui avalent des milliers de petites histoires pour qu'il n'en reste qu'une seule? » Jacob, *op. cit.*, p. 77.

<sup>45</sup> Vous pouvez entendre la chanson du même nom de Daniel Bélanger et faire les liens qu'il faut.

<sup>46</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 30.

Si l'on est pour se mentir, aussi bien le faire comme il faut, en toute connaissance de cause. La littérature est un mensonge en ce qu'elle propose la recherche de l'impossible. Elle est profondément destinée à déboucher sur ce qui la disqualifie.

Si l'on est là et qu'on sait, qu'on va devant dire en toute connaissance de cause, alors on peut « se jeter dans le jeu et y trouver la joie de disparaître à soi-même<sup>47</sup> ». Après tout, « c'est ça l'attrait des choses que nous faisons<sup>48</sup> ». On en sort dénaturé, c'est malcommode. On oublie parfois de se ressembler. On en sort triste ou mort, car « hors du jeu il n'y a pas de vie<sup>49</sup> ». On se recompose autrement, quand on est avec des amis on reçoit des appels, le livre, ça crie, c'est épouvantable. On n'est plus soi-même en public.

Imaginez, c'est l'origine infinie qui crie, qui s'affole encore pour que vous reveniez lui faire face. Vous cédez comme ce barrage dont on parlait plus tôt, vous payez la note et vous sortez du restaurant pour régler vos comptes, pour en finir pour de bon.

Pour de bon, vraiment?

Au coin d'une page, vous rencontrez votre père.

Le vrai père littéraire est celui devant lequel je baisse mes gardes et me lance, à corps perdu, dans ce doute, dans cette question qui est plus grande que moi et qui, du seul fait de sa grandeur, est à même de me contenir. Je ne cesse pas de me méfier pour croire tout ce qu'on me dit, mais pour m'émouvoir ou pour éprouver la beauté. M'oblige-t-il ensuite à devenir un peu comme lui, ce « père fondateur », à être son « petit bout de cul »? Je ne pense pas. Il laisse des traces, tout au plus. C'est l'œuvre qui s'impose, qui ressurgit à mon insu dans ce que j'écris, non parce que je suis dans l'obligation de rendre hommage, mais pour ce que le besoin est là, parce que je suis

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>48</sup> *Idem.*

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 47.

en train de la redire, de l'entendre, qu'au début de ma phrase il y a ça (ça qui ne comptait pas quand c'était sur une tablette et qui, dans mes mains, prend toute son importance; ça qui n'a pas de valeur sans moi) : l'autre, l'œuvre.

L'écho, encore.

L'organisation perpétuelle de sa propre histoire constituée de tous ces petits faits et événements du monde sans cesse mémorisés, récapitulés, conjugués, revus et corrigés, ressassés et intégrés, que chacun crée et grâce à laquelle il entre dans le temps, servira de matrice à tout le travail narratif ultérieur<sup>50</sup>.

Le vrai père littéraire est celui qui, par l'entremise de son œuvre, pose un regard sur moi, sur le monde qui m'habite et qui convoque mon origine, m'appelle à naître. Le vrai père littéraire est celui qui me nomme ou me donne le pouvoir de nommer des nouveaux territoires du réel. Celui dont « on sort désorienté. [Devant lequel] on dit : je ne sais plus comment je m'appelle<sup>51</sup>. »

La nomination dans les relations de Cartier, la beauté de l'image.

Le père : le livre qui s'empêche d'être lu, qui me fait lire une page, en écrire dix, qui se décuple par le filtre de mon corps.

On n'est parfois qu'un traversoir.

L'idéal serait qu'on le soit tout le temps.

À ce point dans l'emportement du dire, il conviendrait de préciser que le père littéraire, comme on en est à le décrire, n'est pas l'humain derrière le discours, mais ce qui d'humain se retrouve dans le dire, dans le livre qui devient le vrai père. En effet, si l'on n'est que traversoir, inutile de penser qu'on est plus que pas grand-chose

---

<sup>50</sup> Jacob, *op. cit.*, p. 54.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 59.

dans le dire qui se déploie. Ou alors est-on tout (et l'on se retrouve avec le problème initial, le néant ou la plénitude). Ce que l'on est, une chose est sûre, on l'est par-devers le livre. C'est le livre, le bassin d'expériences dont il propose la transmission, peu importe qui l'a généré, qui constitue l'entre, qui le fait exister, qui fait exister l'auteur et le lecteur. Le vrai père, c'est, indéniablement, le livre<sup>52</sup>.

L'auteur est mort et c'est le livre qui l'a tué.

La formule est belle. Or, ce n'est pas si simple; ce n'est pas l'auteur en entier qui meurt, seulement la dimension autoritaire de l'*auctor*. Demeure la dimension de l'*auctor* qui instigue l'action.

L'auteur incite au mouvement en proposant un père possible, un livre. Il n'accomplit pas d'autres tâches que celle-là, il n'est pas un pape (cf. André Breton), il ne saurait être un bon père (cf. Romain Gary) et il est bien mal venu de se présenter comme modèle puisqu'il résiste aux moules (même à celles de chez Léon de Bruxelles).

On se fourvoie si l'on pense que l'auteur, au début de son texte, doit faire une simple dédicace. Au début, c'est un remerciement infini qu'il doit formuler. D'ailleurs, comment être honnête, exhaustivement honnête lorsqu'on formule une bibliographie? L'auteur peut bien faire la liste des livres qu'il a cités, mais qu'en est-il de ceux qu'il a lus, qui l'habitent et qui, malgré qu'ils ne soient pas convoqués dans l'œuvre qu'il présente, ont contribué à former son regard? Et comment citer des expériences, des moments formateurs de sa vie? Faut-il inlassablement se revivre, se redire pour être honnête, formuler à chaque occasion une « Liste des noms d'endroits, de personnages, d'équipes, d'événements, etc., dans l'ordre de leur apparition<sup>53</sup> », une

---

<sup>52</sup> Voilà qui expliquerait peut-être le masculin singulier, le genre des mots. Ça ou autre chose, notamment que je cherche à combler la place du père (entre autres) par le livre. Les oreilles à Yaguello doivent être après friser.

<sup>53</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 159-171.

liste des étapes par lesquelles on a été formé? Quelle partie de soi la littérature exige-t-elle qu'on avoue? Car on y revient toujours, à l'aveu.

Le livre est un lieu de traces, un lieu que traverse la pensée et où la pensée est laissée de manière à ce que d'autres, s'ils ne sont pas destinés à être amenés plus loin, soient à tout le moins transformés – transportés – en une sorte de point de ralliement. Les livres sont des réservoirs d'histoires, de fondements que nous prenons et jetons librement, des expériences qui informent la vie et ses possibles.

Chaque livre qu'on lit est une expérience qu'on vit. Notre mémoire ne cesse jamais « d'accueillir et de mémoriser, d'échanger [des] informations, d'essayer des connexions, de brancher des bouts de phrases sur des bouts d'expériences, de sensations, d'émotions, dans tous les sens, et toujours dans la recherche d'un sens qui marche, qui opère, qui fonctionne<sup>54</sup> ».

Chacune des expériences vécues permet le fondement de mon dire. Ce que je dis, ce que je suis. Je parle d'où je suis, de qui (à partir de qui) je suis. Je parle, entouré grâce aux livres, dans la bibliothèque du dire. Chaque fois que j'ouvre un livre, je me rappelle que j'aurais pu ne pas voir non pas le jour mais le monde.

J'origine d'où le monde se révèle à moi en partie(s). J'origine d'où le moi éclate dans la rencontre du monde par le livre. C'est là que la beauté se révèle. Alors il n'y a plus rien à faire. On ne se revient plus jamais.

Il s'agit d'un point de non-retour; la situation est irréversible. Mon regard était obstrué et je jouais à construire des *campes*. Puis, « j'ai perdu la touche

---

<sup>54</sup> Jacob, *op. cit.*, p. 53.



d'aveuglement qui rendait mon jeu léger<sup>55</sup>. » Depuis, « je passe mon temps à penser<sup>56</sup>. »

Il s'agit d'une nouvelle naissance qui se fait non sous le signe du péché originel, mais dans l'ineffaçable souillure<sup>57</sup>.

Au début, c'est inquiétant. On se dit : à mon âge, il y en a d'autres qui ont tellement lu. Et il y a tellement à lire. Est-ce que je peux encore naître bien? À un certain âge, ça devient compliqué. On se dit : Elawani il connaissait tout à un âge d'avant le monde. On se dit : Francoeur il lisait Rimbaud à cinq ans. On se dit un tas d'affaires.

Tout compte fait, on n'est jamais trop vieux pour construire. Pour se construire. Tandis que je ne me voyais plus bâtir des *campes* avec Vincent, il était peut-être temps de construire le refuge de mon être. Il était peut-être temps de commencer à lire.

On ne se recompose vraiment qu'en ce lieu où la distinction entre le vrai et le faux ne se fait plus, où l'italique cesse d'exister comme le titre d'un roman, comme la faille par laquelle tout s'avoue, pour se fondre à l'histoire elle-même, qui seule compte car, agglutinée et de vrai et de faux, elle fonde l'existence comme une fiction composée de tant d'autres.

Ce que je commence de dire ne peut jamais finir d'être dit. Ce que je dis n'a pas de fin. Je finis par dire des choses qui commencent infiniment, des choses qui ne finissent jamais de commencer. La fin de ce que j'ai à dire n'existe jamais que dans le commencement. Il n'y a jamais rien de nouveau, jamais de point. Et pourtant. Je parle l'autre éperdument parle à travers moi. Je parle des échos de ce que je pourrais être.

---

<sup>55</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 115.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>57</sup> Vous pouvez entendre le titre du roman du même nom d'Arsène Goyette et faire les liens qu'il faut.

Tout se répète en un inlassable cycle.

J'ouvre un autre livre, je me dis que j'aurais pu ne pas voir le monde.

Qu'aurait-ce été? Qu'aurait-ce été.

## 2. ANACOLUTHES (sur les ruptures dans l'histoire)

*Je voulais que mon enfant eût la  
blessure de son pays.*

—FELIX-ANTOINE SAVARD  
par la bouche de Menaud

*Trop de malheurs viennent de ce qu'un  
fossé profond sépare intellectuels et  
manuels.*

—FELIX-ANTOINE SAVARD  
par sa propre bouche

C'est à dessein que je vous place les sections dans le désordre de ma pensée. Ce qui arrive à l'envers trouve parfois un tout autre endroit. Si je vous présente l'histoire, des histoires, je le ferai de la même manière, avec des courbes qui vont dans tous les sens, incontenables comme des choses qu'on doit s'entendre dire.

Je dis. Nous avançons aujourd'hui – ce mouvement est inaliénable; nous allons bien quelque part, si ce n'est nulle part – comme si la mémoire collective ne disposait que d'un nombre limité de sièges, attribuables au gré des tendances qui ont cours par une élite toute restreinte, toute politique, des places toujours révocables, jamais assurées, qui seules permettraient d'assister au spectacle du passage de l'histoire. Souvent, nous nous empressons d'évacuer de la salle les invités qui n'ont pas directement lieu d'être présents, de les mettre au ban, littéralement, s'ils n'ont pas pu valider auprès de l'intelligentsia de la dernière heure leur ticket de parking. Parfois, nous ressortons au hasard des boules à mites : une vieille idole pour s'émouvoir, un chanteur démodé, sans histoire, et auquel on superpose une couche de faits accomplis (a chanté ce hit, a produit tant de disques, en a vendu autant, a émoustillé hommes et femmes dans sa jeunesse : reçoit donc ce prix-hommage). Rarement de profondeur critique, car celle-là exige trop, est trop difficile à percer, à recevoir même – l'analyse véritable est

mesquine, politiquement insoutenable. Comme ça se constitue la mémoire, comme ça l'histoire que nous comprenons, transmettons et à partir de laquelle nous vivons.

Le procédé n'a rien d'illogique : il y a, je l'ai dit, un nombre limité de places et il faut bien en libérer quelques unes pour célébrer nos héros du jour, car nous allons quelque part, je vous l'ai dit aussi : vers l'avant ou nulle part, les deux se valent puisque s'il est un avant, il est indéfini. Je l'énonce crument, simplement, j'en conviens. C'est que le présentisme dans lequel nous vivons est passé du côté des conceptions courantes : il constitue un lieu commun qu'on n'a plus besoin de nommer. Qu'on appelle ce régime d'historicité l'apologie de l'immédiat, le présent autarcique, la nasse du présent, le chronocentrisme, YOLO ou quelque autre *que sera sera*, le danger n'est pas d'en ignorer le nom exact. Le péril, car c'est plus qu'un danger, est de ne pas en connaître l'existence. Dire *carpe diem*<sup>58</sup>, le penser, voilà le problème.

On peut faire la critique du désengagement social, on peut attaquer le mode d'hyperconsommation de la masse, de la plèbe, de ces gens qui ne sont pas comme soi, mais on ne peut arriver à rien si l'on ne conçoit pas que ces problèmes trouvent leur origine dans un rapport à la temporalité. C'est que

on n'improvise pas l'avenir! On ne le gagne pas d'un seul coup comme ces victoires éblouissantes et gratuites qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des faibles. Les gains qu'on a le droit d'espérer supposent des forces préparées de longue main, des résistances, des réserves entassées, une économie judicieuse de toutes les chances du présent<sup>59</sup>.

Dire *carpe diem*, le penser – mieux, le vivre! –, c'est avouer son incapacité à comprendre l'importance du rapport au temps et à l'histoire. Vivre dans le moment

---

<sup>58</sup> Je parle bien sûr ici de la conception courante de l'expression, qui réfère à bien peu de choses, qui évacue jusqu'à son origine horacienne. Ce que je constate, dans l'emploi qu'on en fait aujourd'hui, c'est qu'il s'agit tout au plus d'un cliché sans philosophie, d'une manière de se soustraire à ses obligations. L'histoire autant que la culture s'en trouvent altérées, voire vidées.

<sup>59</sup> Félix-Antoine Savard, *L'abatis*, Montréal, Fides, 1969 [1942], p. 41.

présent, cette invite cent fois répétée par les plus zens animateurs de quartier, c'est ne pas vivre avec le passé, c'est avancer seul et sans anaphores, c'est n'avoir pas d'origine; c'est re-générer inlassablement sa propre origine dans le plus répétitif, le plus impitoyable des sourires candides. Pour *carper* le *diem* bien comme il faut, je dois faire fi des réflexions qui me précèdent et, de ce fait, nier l'autre, l'antérieur. *Carpe diem*, c'est se prendre pour Dieu sans en être conscient. Voilà le nœud du problème.

Ce n'est là qu'une manifestation – encore contemporaine, bien que sa revitalisation remonte sans doute aux années soixante et soixante-dix – d'un problème plus large, d'une scission du lien entre les générations. Comment et quand cela s'est-il produit? Je cherche des pistes dans les histoires que je sais encore me raconter.

J'ai voulu situer la rupture de la filiation à la naissance des baby boomers. Logique, puisqu'ils ont été le bassin du hippisme en pleine Révolution tranquille. Gros bon sens, puisqu'ils ont tout reçu (les banlieues, les parcs pour enfants, l'adolescence, les jobs au gouvernement, l'État-providence) et ne lèguent rien qu'un monde en déroute (les banlieues, les changements climatiques, la clientélisation des institutions publiques, le zombisme financier, la réingénierie de l'État). Vous vous dites, après la lecture du premier chapitre, que ce serait là une tentative bien simpliste, bien arrangeante de ma part, que je pourrais du même coup en blâmer mon père. Vous avez raison de le penser, car il m'apparaît que ce n'est pas si clair. S'il y a en effet une rupture, elle s'initie bien avant que mon pauvre père ne soit en âge de rompre avec sa première blonde.

Je vous raconte. Cela doit bien faire deux ans que je lis presque exclusivement des romans et des histoires de terre<sup>60</sup>, vous savez, ces livres poussiéreux qu'on trouve à rabais chez les libraires d'occasion, les pages encore fermées. Avant, je ne leur avais

---

<sup>60</sup> Je dis des histoires de terre de la même manière que je dis un carré de sable. Il s'agit de terre terreuse, qui salit les doigts comme de la gazette.

jamais touché, par dédain, par ce qu'on m'en avait dit. Et j'avais réussi à me faufiler, comme on dit, au travers de mes études sans lire *Maria Chapdelaine*, ce roman français qu'on s'obstine à mon avis un peu trop à garder au programme en tant que modèle du roman québécois. Maintenant, c'est immanquable, quand je rentre chez le libraire, il m'imagine ressortir les mains pleines, dix, quinze, parfois plus : « Regarde, je t'ai gardé ça. Va voir dans la pièce arrière, j'ai des vieilles québécoiseries pour toi. » C'est de la pure démesure, ce ne sont même plus des trophées, ce sont des bibelots que je n'aurai jamais le temps de lire. Je n'y peux rien. « Cette poussière des vieux livres garde pour moi une puissance d'attraction incroyable<sup>61</sup>. » Enfin, je le sais mieux désormais : si l'on a l'impression que les cent ans de littérature du terroir se répètent, c'est que c'est tout ce qu'ils font. Année après année, les histoires se valent et confortent comme un vieux radote, et c'est exactement ça qui est magnifique.

Au début, je me disais en ouvrant ces beaux livres-là<sup>62</sup>, me v'là mis devant l'humus de la tradition, devant « un matériau dans lequel on peut puiser pour créer des œuvres enracinées collectivement dans un processus historique et identitaire<sup>63</sup> »<sup>64</sup>! À bien y penser, car je pensais au fil de mes lectures, je ne faisais pas que lire, c'est vrai et c'est aussi faux. C'est-à-dire qu'il y a bien là, dans ces textes-là, dans mes mains, là devant moi et en moi, en pleine deisis comme déjà intériorisés des éléments extrêmement importants de la tradition, des parcelles constitutives de notre culture, de

---

<sup>61</sup> Claude-Henri Grignon, « Préface », *Un homme et son péché*, Ottawa, Stanké, 1969 [1942], paragr. 17.

<sup>62</sup> Le souci matériel avec lequel on préparait les anciennes éditions n'est en rien égalé par une majorité de collections d'aujourd'hui. Trop souvent, désormais, on appelle les soumissions au moins cher sur du papier de mauvaise qualité, on catapulte sur la couverture une grosse photo luisante et on relie le tout avec de la simili-colle Pritt en espérant que ça tienne. Après on s'indigne que les gens achètent du numérique, qu'ils ne comprennent pas le plaisir de lire.

<sup>63</sup> Christine Bricault, Anne-Marie Desdouits et Dominique Sarny citent Marius Barbeau dans « Rétrospective de la discipline. La conception du folklore de trois pionniers : Marius Barbeau, Luc Lacourcière et Carmen Roy », *Ethnologies*, vol. 26 n° 2, 2004, p. 25.

<sup>64</sup> Je me le disais exactement comme ça et d'un seul trait.

notre identité, mais surtout de notre ingéniosité, de nos savoir-faire et de notre savoir-lire. Là où ça cloche, où ça sonne faux, c'est quand je voudrais dire que ces histoires-là fondent un projet linéaire, ouvert, et permettant à de nouvelles générations de se construire.

C'est que, devant une majorité de textes du terroir, d'histoires dites « du pays », nous sommes confrontés à un autre régime d'historicité, circulaire celui-là, qui ne laisse pas entrevoir la possibilité d'une ouverture. C'est une historicité, quoi qu'on en dise, qui agit en boucle fermée, qui est repliée sur elle-même. L'origine autant que la fin en sont fixes. L'origine, pour la plupart, la source de morale – car il s'agit bien souvent de romans à thèse : le Nouveau Testament tel qu'il est interprété par le clergé canadien-français. La fin : la survivance canadienne-française (à ne pas confondre avec la survie, qui serait le résultat de la survivance). Le but visé semble en effet s'incarner dans un mode d'action duquel découle cette circularité plutôt que dans l'atteinte d'un résultat qui permettrait de marquer une étape; le mode d'action du bon soldat qui exécute, qui avance selon des schémas et des principes moraux qu'il reproduit<sup>65</sup> sans en questionner les fondements. L'agriculture de subsistance, pilier central du roman de la terre, est l'exemple parfait de ce cycle interminable : cultiver pour manger, pour avoir suffisamment d'énergie pour travailler la terre. Au-delà de cette fin, il n'y aurait rien, car toute possibilité de transcender cette condition représente une menace : la modernité, la ville, l'assimilation par l'autre Canadien-anglais, l'influence états-unienne, le savoir universitaire<sup>66</sup>.

On radote, on redit des peurs puisées à même un bassin d'inconnu. L'inconnu, ce qui se trouve au-delà du lopin de terre, au-delà du défriché. Là se trouve la bravoure des coureurs des bois (bravoure qui leur est réservée – car il faut des héros), mais aussi

---

<sup>65</sup> Nous avons subi suffisamment d'histoire pour savoir que personne ne gagne à ce que la guerre se termine.

<sup>66</sup> L'opposition entre la main à charrue et la main à plume ressurgira plus souvent qu'à son tour, les clercs lettrés prenant le parti des braves paysans.

l'interdit pour le commun des mortels (médiocrité qui leur est réservée – car il faut des gens normaux pour que le héros se démarque). Là, la limite à la fois de l'expérience et de l'expérimentable.

À la lumière de ce que je découvre en même temps que vous (ou après vous, sans doute), je n'ai d'autre choix que de réinterpréter les modalités de la rupture filiale que j'imaginai. Je voyais la chose comme étant bien linéaire, comme une « transmission pure », une « filiation immaculée ». Je voyais, dans le spectacle qui défilait dans ma tête, une lumière blanche, une lueur de jeux de mains : une vieille, celle d'un enfant. Une sorte de réinterprétation intérieure de *La création d'Adam*. Voilà ce que j'imaginai s'être rompu<sup>67</sup>.

Il n'en est rien.

Disons-le, il y a bien quelque chose qui se passait de père en fils – et parfois de mère en fille – dans la littérature du terroir. Mais cette chose n'était nulle autre que la continuité du même, soit la répétition et non la réinterprétation ou la poursuite. Il n'a jamais existé de projet, au sein de la littérature du terroir, qui se soit bâti sur des fondations, puis érigé, comme l'ont été les cathédrales, par exemple, de génération en génération. Ce souvenir que je me suis créé, cette idéalisation nostalgique du passé que je me faisais avant de lire les textes de terre<sup>68</sup>, n'est en fait que ça, une idéalisation nostalgique. Ce qui s'est passé, ce qui se passait là dans mes mains, c'est l'obstination d'un projet agraire impossible<sup>69</sup>, le recommencement d'une naissance jamais achevée, la survivance à une mort qui, lorsqu'on y pense bien, n'arrive jamais.

---

<sup>67</sup> Il faut dire que la peinture elle-même présente des signes de vieillissement qui pourraient finir par faire apparaître une fissure à l'endroit précis où devraient se rejoindre les deux mains. Mon idée tenait.

<sup>68</sup> Je dis des textes de terre comme je dirais des châteaux de sable, des édifices qui s'écroulent au vent aussi bien que sous l'eau ou dans mes mains – à la plage, ne me demandez pas de construire un château de sable, je suis un pitoyable architecte de bord de mer.

<sup>69</sup> Voyez par exemple « Ne vends pas la terre » du frère Marie-Victorin.



C'en devenait un refrain qui se répète trop longtemps, à la fin d'une chanson populaire dont on n'arrive pas à se débarrasser.

Ça finit par vous rappeler une autre chanson.

« Ça ne pourra pas toujours ne pas arriver./ Nous arriverons là où nous sommes déjà<sup>70</sup>. »

Une chanson, oui.

Ce malaise qui vient à trouer la littérature québécoise, Viatte le nomme plutôt habilement : « Vers 1890, on pourrait croire que la littérature canadienne va mourir. Le conformisme devient immobilisme. Toute nouveauté quelconque est censurée<sup>71</sup>. »

Il y aura, après 1890, quelques petits détours amusants, les Rodolphe Girard, les Albert Laberge. Rien de cela ne suffira toutefois à faire déroger le roman de la terre qui fonce, droit devant, dans le mur. Ce n'est pas la littérature québécoise qui s'en allait mourir, mais le roman du terroir, un peu plus d'un demi-siècle plus tard. La raison de cet épuisement est résumée dans le commentaire de Viatte : assez tôt dans l'histoire littéraire québécoise, la force avec laquelle les ancêtres ont affirmé les modalités de leur projet (s'il en est un) a complètement obstrué les possibles, engendrant l'immobilisme, puis s'affaissant comme Menaud dans un trou<sup>72</sup>.

Couvrez de votre main les yeux d'un enfant, il regardera dans une autre direction. *Tabula rasa*, au début, souvent. Nouvelle naissance, etc.

<sup>70</sup> Yves Lambert, « Retour à nulle part », *12 hommes rapaillés chantent Gaston Miron. Volume II* [disque compact audio], Gaston Miron, texte; Gilles Bélanger, musique, Spectra, 2010.

<sup>71</sup> Auguste Viatte, *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1954, p. 123.

<sup>72</sup> « Il ramassa ce qui lui restait de forces pour grimper le surplomb de neige au bord de la coupe... mais, épuisé, vaincu des pieds à la tête, il s'affaissa dans un trou, tandis que tous les démons de la tempête hurlaient au-dessus dans les renversis. » Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992 [1937], p. 146.

De ce qui vient avant 1890, on ne se rappelle pas grand-chose. Le souvenir de l'École patriotique de Québec s'estompe derrière quelques œuvres plus marquantes de ses animateurs, certains poèmes de Crémazie (et encore), quelques très beaux textes de Fréchette (ça, plus certainement), de Gaspé (sporadiquement). C'est qu'il n'y avait à proprement parler rien pour faire émerger de l'École patriotique un discours métalittéraire capable de transcender sa propre histoire, au contraire de l'École littéraire de Montréal, qui trouverait plus tard chez les acteurs du *Nigog* un catalyseur important de son activité littéraire, une raison de s'*astiner*, un antagoniste, puis une raison, aussi et malheureusement, de resserrer son joug et de refuser, bien davantage qu'elle l'avait fait auparavant (lorsqu'elle tentait de comprendre Nelligan, par exemple), les possibles d'une société en ébullition.

Où se trouvait la brèche qui permettrait d'ouvrir demain? Au temps de Nelligan, Louis Dantin lance, dans le ramassement légendéux qu'il fait de l'œuvre du jeune poète viré fou : « Notre Canada est assez pauvre en gloires littéraires pour que nous recueillions précieusement les moindres miettes de génie tombées de notre table<sup>73</sup>. » Drôle de métaphore, il me semble, qui laisse supposer que nous mangions nos génies. Somme toute, Dantin s'accorde avec Viatte<sup>74</sup> pour dire que le champ est libre, qu'il y a un vide important à combler. Là réside peut-être la faille, l'ouverture : à force de dire que la littérature canadienne-française n'existe pas, on fait de la place pour qu'elle émerge. Il faut dire que devant la vacuité décriée par plusieurs, il n'y avait véritablement aucun motif pour discréditer l'œuvre de Nelligan à une époque où l'on s'affairait à la mythifier.

---

<sup>73</sup> Louis Dantin, *Nelligan et son œuvre*, édition électronique, Bibliothèque électronique du Québec, s.d. [1903], p. 8.

<sup>74</sup> Voilà le genre d'anachronisme qui nous rappelle qu'une certaine tolérance est nécessaire à ce que l'histoire qu'on ramanche comme on peut à partir de petits bouts de réels puisse prendre son envol. C'est qu'autrement on resterait au ras des pâquerettes, ce serait ennuyeux.

Pour cette littérature canadienne-française en mal d'existence, arrive donc un prophète, un poète voyant<sup>75</sup>, que Dantin présentera avec assez d'enthousiasme pour en faire un symbole, puis un martyr sacrifié sur l'autel d'une identité naissante (depuis environ trois siècles). Nelligan avait lu Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Lamartine, Musset. Il n'y avait personne avant lui parce que, franchement, la poésie régionaliste, même Crémazie n'y avait jamais cru<sup>76</sup>. Les exotiques s'empareraient de la chose. Le bon psychiatre de Nelligan, Guy Delahaye, attraperait au bond l'héritage de son patient et s'enfoncerait plus avant dans la modernité française tout en se donnant des airs orientaux. Avec lui sont les Dugas, Morin et Chopin, ceux qu'on semble aujourd'hui oublier de lire. Dans la succession normale des choses, dans les anthologies bien pressées qu'on vend aux écoliers, apparaît l'autre héros, le très nommé Hector de Saint-Denys Garneau. Il apparaît comme ça, sans influence ou origine, nouveau comme un bébé neuf sur le parquet de la crèche. C'est notre révolutionnaire moderne, notre petit Rimbaud jésuite de lumière claire. Or, pour qu'il conserve cette aura, pour qu'il apparaisse dans nos louanges contemporaines comme ayant été en rupture avec ce qui le précède, il aura fallu passer sous silence l'autre touche-à-tout de Loranger (ses *Atmosphères*, dans ce cas) qu'on aime à oublier faute de savoir le placer comme il faut, parce qu'autant est-il régionaliste, il est exotique et il est moderne mais ancien. C'en est un qui fait le pont, comme on dit.

Bref, c'était en 1937, on mettait fin à la littérature canadienne-française, naissait la littérature québécoise à grands coups de « je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise<sup>77</sup> ». Pour que la poésie québécoise moderne surgisse<sup>78</sup>, il avait fallu trouver

---

<sup>75</sup> « Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.// Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. » Rimbaud, *op. cit.*

<sup>76</sup> Du moins, il la faisait avec aussi peu de conviction qu'un mélèze malaisé.

<sup>77</sup> Hector de Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, Boréal, Coll. « Boréal compact. », 1993 [1937], p. 9.

<sup>78</sup> On aimerait à croire que c'est un surgissement.

une sorte de mort originelle, un problème central – la folie chez Nelligan, l'autre maudit chez les exotiques, l'angoisse existentielle chez de Saint-Denys Garneau. Il avait fallu, aussi, taire la mémoire de ceux qui faisaient sembler qu'en publiant une œuvre de plus, on ne faisait pas un pas de géant.

En disant cela, on règle peut-être le cas de la poésie, mais on ne sait toujours rien des romans en plus de s'être éloigné de la terre. Sacrée attraction des villes!

C'est un court-circuit de la pensée, une cassure dans la voix. Vous savez, quand on parle d'abord d'une chose et que c'en est une autre qui, au final, se retrouve dite.

Laissez-moi interroger les « textes fondateurs », ce sera peut-être plus clair, plus rectiligne. Donnez-moi au moins cette chance-là. Laissez-moi encore parler entre guillemets, dans l'entre qui appelle le passé.

Je reprends cette expression qui s'est placée au fil du temps comme le moteur de la littérature canadienne-française : « une race qui ne sait pas mourir. »

Remettons-la dans le pourtour dont elle est l'entre.

Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister... nous maintenir... Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un témoignage<sup>79</sup>.

Voyez l'aveu. Persister, se maintenir. Non pas établir quelque chose de durable au sein duquel il serait possible de cesser de survivre seulement. Au cœur de la culture canadienne-française se trouve ce risque nécessaire, l'impérieux désir de pouvoir offrir une réponse à « l'alarme du péril francophone<sup>80</sup> », le fastidieux geste de passer à

---

<sup>79</sup> Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, France, Bibebook, 2014 [1916], p. 256.

<sup>80</sup> Bricault *et al.*, *op. cit.*, p. 38.

travers la difficulté, l'hostilité du climat<sup>81</sup>, du territoire<sup>82</sup>. « Le chœur enseigne qu'un peuple fidèle à la terre est invincible<sup>83</sup>. » Mais il faut encore survivre à l'autre, à la conquête – n'est-il pas là une volonté de se ravir à la mort? La littérature canadienne-française a besoin de craindre sa mort, mais aussi de la repousser – non de la surpasser; elle a besoin, pour naître sans cesse, d'un antagoniste qu'elle puisse faire sinon plus grand que nature, du moins aussi grand que nature – soit sa nature même, son caractère éphémère, balbutiant, sa fragilité. C'est une situation intenable, un écart antithétique adjoignant la force du survivant à la faiblesse du mourant. Voilà ce qu'il faut pour que la littérature pense son existence, un témoignage écartelé. Celui de la résistance.

Allez voir la ferveur romantique de Félix-Antoine Savard lorsqu'il raconte la colonisation de l'Abitibi dans *L'abatis*. Tout recommencer à neuf, à même la terre vierge, et construire dans le pur jeu de l'horizon, malgré les terres infertiles, malgré le sauvage territoire, avec la force de celui qui pour naître doit survivre. Il y a de quoi fantasmer son origine. Allez voir avec lui en canot le long des rivières, chercher le vide éternel à remplir chez les colons, l'espace sur lequel ériger à nouveau ce cycle qui achève de se répéter ailleurs au Québec, hors des projets de colonisation impossibles que l'Église n'avait de cesse de remettre sur la table avant même que des prospecteurs en évoquent la possibilité, avant même que la Crise économique ne se pointe le nez. Écoutez-le se justifier :

Il reste, quand même, qu'une œuvre qui marche dans la ligne traditionnelle, qui assure la durée d'un peuple et la jouissance de sa liberté, qui l'excite aux plus grandes vertus : au don de soi-même, à

---

<sup>81</sup> C'est une tendance observable dans les corpus canadiens en général. Le sentiment de survie inspiré par l'ancien Nouveau Monde et son climat ne semble épargner personne.

<sup>82</sup> Cela ne perdure-t-il pas d'ailleurs dans nos discussions quotidiennes, dans notre capacité sans cesse verbalisée de passer à travers le rude hiver, à travers la journée dont le gars du dépanneur dit qu'elle est « frette en criss »?

<sup>83</sup> Savard, *L'abatis*, op. cit., p. 55.

l'exercice rigoureux de ses énergies, à l'exploitation de tout son sol, qu'une œuvre, dis-je, aussi vivante que la colonisation est de celles qu'on ne devrait cesser de proposer à la jeunesse<sup>84</sup>.

N'est-il pas là un paradoxe évident? Celui d'un clergé qui, dans l'apologie de l'ancien, n'a jamais suffisamment de nouveau à ramener dans le passé, jamais assez de fil à retordre?

Or, la littérature du terroir a fini par diriger sa résistance à l'endroit du changement plutôt qu'envers sa mort, niant du même coup toute possibilité de progrès. Quand elle a cessé de seulement reprendre les contes, les récits et les légendes anciennes pour feindre de se constituer de façon « autonome », pour manifester son existence propre – existence qui, drôlement, semble parfois coïncider avec une identification à la France des origines –, elle n'a trouvé que la voix du père à répéter *ad nauseam*, la voix du père en tant qu'elle était alors médiatisée par le clergé canadien-français, c'est-à-dire l'imposition de la loi du Père. C'est là l'autre paradoxe d'un dogme qui voudrait soumettre le fils au père alors qu'il trouve sa propre origine sous le signe de l'imposture d'un fils qui s'est pris pour le père.

On serait bien mal venu de chicaner l'enfant qui fait l'erreur de dire : « Jésus parle en paradoxes. »

Je vous entends crier. Comment, on a soumis le fils au père? C'est bien normal! Oui, enfin peut-être. Mais on a fini par penser que, pour survivre, rien ne devait changer. « Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons : elles sont toujours les mêmes<sup>85</sup>. » Voilà ce qui rassure la pauvre Maria, ce qui seul peut lui assurer qu'elle vit encore.

*Chapdelaine*, toujours. Mais ensuite *Menaud*.

---

<sup>84</sup> Savard, *op. cit.*, p. 31.

<sup>85</sup> Hémon, *op. cit.*, p. 256.

Je regarde *Menaud, maître-draveur*, je me dis qu'« une race qui ne sait pas mourir<sup>86</sup> », c'est bien. C'est une belle tournure, qui méritait amplement qu'on la reprenne. Mais pour que cette race-là survive, fallait-il absolument que le fils meure? C'est un jugement ingrat que je porte. Je vous l'ai dit : l'analyse est mesquine.

Rappelons-nous l'événement déclencheur : la mort du fils. Rappelons-le-nous plus fort : la mort du fils pendant la drave, métier qui lui a été passé par son père Menaud.

Le fait que Joson se retrouve au fond d'une rivière est-il le symbole d'une filiation manquée, d'une transmission de la mauvaise chose ou la simple erreur d'un curé de campagne qui a foutu son roman à thèse? Relisons ce que nous dit le narrateur : « dans le passé, presque tout s'était fait au prix du sang<sup>87</sup>. » Faut-il en déduire que le sang doit encore couler, qu'il est impératif que les jeunes hommes meurent<sup>88</sup>? Est-ce là « le prix humain de l'héritage<sup>89</sup> »? Est-ce là ce que la « génération d'aujourd'hui [a] oublié<sup>90</sup> »? Ou alors sont-ce les anciens qui, eux, ont oublié de mourir avant les jeunes?

Je ne réponds pas : j'interroge.

Certains éléments restent assez clairs, cela dit : on ne sait que faire d'un Menaud qui déparle, « qui [fait] peur aux enfants<sup>91</sup> », qui n'est même pas « passable ». On ne sait comment concilier l'idéal de Marie, cette « vie enclavée, pareille à celle de ces

---

<sup>86</sup> De toute évidence, cette expression est reprise à de multiples occasions qu'il ne m'apparaît pas nécessaire d'énumérer ici.

<sup>87</sup> Savard, *Menaud maître-draveur*, *op. cit.*, p. 145.

<sup>88</sup> Je dis les jeunes hommes puisque les jeunes femmes font à manger pendant ce temps-là. Il faudrait peut-être les aviser, tandis qu'on y est, qu'il y a une bouche de moins à nourrir.

<sup>89</sup> Savard, *op. cit.*, p. 146.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 152.

égoïstes qui n'avaient rien voulu entendre au delà de leurs clôtures » et la sauvegarde de « tout le patrimoine menacé »<sup>92</sup>. En outre, devant l'incertitude, l'ombre de Menaud, sa voix de folie en écho, refusera la tranquillité à sa fille. Celle-là se verra imposer la peur de l'autre, la résistance à ces étrangers qui sont venus<sup>93</sup>, qui ont tout pris, et voudra engager son mari dans la poursuite d'un combat qui ne lui est rien de moins qu'abstrait : « Vivre icitte tranquille... vivre icitte tranquille, ce serait plaisant, murmura-t-elle... oui! Mais... il faut penser à tout le pays, aussi... Alors si tu as de l'amitié pour moi, tu continueras comme Joson, comme mon père<sup>94</sup>. » Ce pays, sait-elle ce qu'il est? Existe-t-il, par ailleurs, ou est-il fabulé? Pas de compromis, pas de demi-mesure. C'est la continuité du même qui ressort gagnante de la filiation (qu'on ne sait toujours pas s'expliquer ou comprendre), et cela au prix du rêve de l'enfant.

Je suis d'accord avec Josime : « C'est pas une folie comme une autre! Ça me dit, à moi, que c'est un avertissement<sup>95</sup>. » Mais un avertissement de quoi.

Pour des romans à thèse, ils ne sont pas si limpides, nos terroiristes. Voilà l'anacoluthie, ce qui au début de la phrase ne coordonne plus avec la fin, ce qui résiste à se compléter dans le sens voulu de l'extérieur. C'est le danger de se prendre pour un livre.

Je reviens à l'expression de départ. « Une race qui ne sait pas mourir. » Est-ce forcément positif de ne pas savoir mourir? Si l'on fait preuve de bonne foi – et c'est mon cas, je vous en ai déjà assuré – on doit replacer le livre dans l'œuvre de Savard, comprendre que *Maria Chapdelaine* aura été pour lui et plusieurs autres une sorte de révélation menant, entre autres, des chercheurs de la trempe de Luc Lacourcière (dans

---

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>93</sup> *Idem.*

<sup>94</sup> *Idem.*

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 155.



la lignée des travaux de Barbeau, de Boas et, en France, de Van Gennep, de Varagnac et de Rivière) à vouloir assurer une mémoire durable à la culture canadienne-française, notamment en créant les Archives de folklore de l'Université Laval en 1942. Au vu de cela, c'est certain, on consent au francophile avéré qu'était Félix-Antoine Savard, lui qui a d'ailleurs mené plusieurs enquêtes de terrain en tant que folkloriste, s'assurant ainsi qu'on n'apprenne pas, du jour au lendemain, à mourir, une utilisation plutôt positive de l'expression. Or, le dire avec autant de précautions, se perdre en cours de phrase, c'est déjà révéler que l'essence de l'expression a pu se perdre dans le passage de *Chapdelaine* à *Menaud*. Et même, de *Chapdelaine* à *Chapdelaine*. On ne s'accorde pas toujours avec ses pères, que voulez-vous. Je rappelle donc la question. Est-ce si bon, si sage, si brave, de ne pas savoir mourir?

Pour que la transmission ait véritablement lieu, il faut que le père ou le maître meure avant le fils ou le disciple. Il s'agit d'une règle élémentaire, la condition essentielle à l'agir autonome, lequel ne s'avère que lorsqu'il est libéré de l'ombre antérieure, que lorsqu'on l'entend au-delà des constituants de sa préhistoire.

Reculons.

Dans *Un homme et son péché*, au-delà du pamphlet judéo-chrétien d'une trentaine de pages inséré en plein milieu du roman, la filiation a-t-elle lieu? D'entrée de jeu, on est face à un Séraphin qui n'aura pas d'enfant par avarice, qui ne sacrifierait pas sa fortune (son projet personnel) pour la marmaille et qui, nécessairement, se retrouverait, advenant que le livre se poursuive, au tournant de sa vie avec un problème d'héritage. On croit comprendre qu'en dressant le portrait de l'avarice, Grignon dénonce du même coup les conséquences irrémédiables que le vice entraîne.

Fouillons. Cherchons un exemple de rapport au père.

« Bertine comparait inconsciemment son père, fort, beau et grand avec Séraphin, douxereux, hésitant, chafouin. Et comme elle l'admira! Il partit comme une tempête!

Il avait déjà disparu derrière la colline que le regard ardent de sa fille le suivait toujours<sup>96</sup>. » Rien de nouveau, rien de plus qu'une sorte de complexe d'Œdipe, une situation semblable à celle de Marie qui ne sait trouver chez le Luçon que des caractéristiques le liant à son père<sup>97</sup>. Semblable aussi à celle qu'on lit dans *Angéline de Montbrun*. En fait, dans une majorité de cas de figures, le père est si important que la pauvre fille, objet extrêmement magnétique, ne peut en détourner le regard. Qu'advienne un fils-amant, il devrait tuer le père (et encore, cela suffirait-il?).

Or en plus de faire l'apologie de la loi paternelle, les romans du terroir n'ont cessé de représenter un héritage problématique – c'est une tendance qui s'est précisée au XX<sup>e</sup> siècle. Quand on ne se demande pas à qui léguer (la fille, sauf dans de rares cas comme celui d'Angéline de Montbrun<sup>98</sup>, n'étant pas une héritière envisageable), on se demande quoi léguer. Prenez encore *Le Survenant*, *30 arpents*, les *Récits et légendes* de Blanche Lamontagne-Beauregard.

Le problème, chez Grignon déborde largement le roman. On n'en revient jamais tout à fait d'une idylle française, et pas n'importe laquelle. On flirte avec les « Mauriac, Giraudoux, Proust, Montherlant, pour ne nommer que ceux-là<sup>99</sup> ». Tolstoï et Flaubert, aussi. Mais en réalité, on ne dépasse pas vraiment Balzac, car Grignon est, de son propre aveu, « un retardataire<sup>100</sup> ». Ne vous trompez pas, il « vous prie de croire que

---

<sup>96</sup> Claude-Henri Grignon, *op. cit.*, p. 83.

<sup>97</sup> Comparez, par exemple, la manière dont Savard décrit les deux hommes dans le Chapitre VII de *Menaud maître-draveur*. Le Luçon, dans le projet paternel, devient une sorte de miroir de Menaud.

<sup>98</sup> Dans *Angéline de Montbrun*, l'amour particulier entre le père et sa fille laisse supposer que celle-ci ait pu remplir les fonctions de sa défunte mère. La mort subite du père génère sans doute suffisamment de flou pour que la fille puisse poursuivre, sans l'aide d'un mari, le projet paternel. En réalité, l'héritage semble trouver moins de problèmes à se passer d'un mari à sa femme que d'un père à sa fille. À cet effet, voyez, dans les publications de l'Ordre du Mérite du défricheur et dans celles de l'Ordre du Mérite agricole, que plusieurs veuves, au début du XX<sup>e</sup> siècle, obtiennent des distinctions importantes pour leur activité agricole.

<sup>99</sup> Grignon, « Préface », *op. cit.*, paragr. 4.

<sup>100</sup> *Ibid.*, paragr. 6.

de tels grands esprits ne manquent pas chez nous, ce qui [le] laisse parfois perplexe<sup>101</sup> ». Il ne saura toutefois en nommer un seul. N'est-il donc redevable de rien envers les écrivains de sa nation? Il arrivera bel et bien à parler de son « beau pays », mais jamais à évoquer plus que l'habileté de Louis Hémon, qui est une figure « plus près de chez nous<sup>102</sup> ». Il ne s'inscrit pas seulement dans la filiation des grands auteurs français, mais en contre avec les nouveaux, les petits, les modernes. Nul besoin d'aller chercher trop loin : Stello comme Valdombre auront proposé d'intéressants florilèges de critiques acerbes à l'endroit de jeunes écrivaines qui tentaient, malgré l'écart intellectuel qui se creusait, d'amener la littérature à prendre de la profondeur plutôt que du simple vide. Grignon n'était pas très loin derrière un Jean Bruchési, par exemple, qui reprochait à l'auteure de *La chair décevante*<sup>103</sup> de tenter « [d']épater le bourgeois, niche de petite fille qui se moque de toute discipline<sup>104</sup> ».

À la défense de ces bonshommes, il faut dire qu'ils discréditaient peut-être le livre parce qu'il est écrit par une femme, non parce qu'il n'a pas de qualités littéraires. Roger Chamberland remarque par ailleurs qu'« on peut noter et évaluer l'ostracisme du pouvoir masculin en signalant qu'aucune œuvre écrite par des femmes durant les

---

<sup>101</sup> *Idem.*

<sup>102</sup> *Ibid.*, paragr. 14.

<sup>103</sup> Ce premier roman de Jovette Bernier, qui interroge la filiation d'une manière toute particulière, est paru pour la première fois dans la collection « Romans de la jeune génération », initiative d'Albert Lévesque qui permettrait aussi à Éva Sénécal de se faire entendre. Cette collection, espère Lévesque, permettra « de modifier l'orientation de nos œuvres romanesques [car] jusqu'ici nos écrivains semblaient limiter leur inspiration aux sources historiques et régionalistes, sinon apologétiques, voire romans à thèses nationales ou religieuses. [...] La psychologie de nos individus ou celle de nos classes ne mérite-t-elle pas d'être étudiée? » Roger Chamberland cite Albert Lévesque dans « Présentation », préface à Jovette Bernier, *La chair décevante*, Montréal, Fides, 2014 [1931], p. 8.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 11.

années 1900 à 1940 ne s'est rendue jusqu'à nous [avant 1980] par le jeu des rééditions<sup>105</sup>. »

À la défense de Grignon, il avoue lui-même être d'une ancienne garde : « Pour moi, dit-il, seul le passé existe. J'appartiens à un autre siècle. Je ne vis que du passé pour mieux préparer l'avenir. [...] Et lorsque vous pouvez vous fondre à ce passé et dans ce passé, tout un monde s'ouvre devant vous<sup>106</sup>. »

Ce point de tension révèle un nouveau régime de rupture. Il y a un double refus duquel résulte l'isolement : d'une part, les anciens ne veulent rien céder, rejettent toute modernité alors que celle-ci émerge, quoi qu'on fasse. Le fait de vivre du passé n'est pas problématique en soi, c'est le fait de vouloir faire du passé le présent qui l'est. D'autre part, les jeunes, ou les modernes, si l'on veut nommer les antagonistes des plus vieilles querelles, pour accéder à la modernité et n'ayant pas de terrain pour le compromis, doivent rompre avec la génération précédente afin de proposer autre chose.

Cette idée se trouve notamment illustrée dans « Jacques Maillé », une petite histoire qu'on retrouve dans les *Récits laurentiens* du frère Marie-Victorin, ouvrage dédié « à la vaillante jeunesse du pays de l'érable ». On y raconte l'histoire d'un père vivant à la campagne qui, par charité, apporte du bois aux pauvres habitants de Montréal afin qu'ils se chauffent l'hiver. Il entre chez une habitante transie avec son bébé dans les bras et y trouve son fils, lequel avait quitté la campagne auparavant pour aller vivre à la ville. Au départ de son fils, « le vieux colon, pionnier de la Rivière-à-Gagnon et qui comptait laisser à son fils les arpents, fruits du labeur des meilleures années de sa vie, était entré dans une colère terrible<sup>107</sup>. » Depuis qu'Arthur Maillé s'était enfui sans

---

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>106</sup> Grignon, *op. cit.*, paragr. 17.

<sup>107</sup> Frère Marie-Victorin, « Jacques Maillé », *Récits laurentiens*, Montréal, Frères des écoles chrétiennes, 1942, p. 147, 149.

regarder en arrière, les deux hommes n'avaient plus de lien, ne s'étaient pas revus<sup>108</sup>. Or, contre toute attente, le père invitera néanmoins son fils à revenir au domicile familial, où l'on prendra soin de sa jeune famille.

Ce geste d'hospitalité tout chrétien est-il gratuit? Que demande-t-on au fils, qui est parti « travailler à la ville où l'on gagne gros et où [...] c'est plus gai que dans le fond des bois<sup>109</sup> »? On lui demande précisément de renouer avec la tradition. Ce n'est pas rien. Lui qui, pour s'émanciper, n'avait vu comme seule option que celle de rompre avec le cadre familial, se retrouve soumis à ce même cadre et, bien pire, humilié dans sa tentative. Remis à son père, l'auteur de la faute initiale est vite pointé du doigt : « [Le père] se détournerait-il avec dégoût du renégat de la terre, ou bien son cœur de père et sa foi de chrétien lui arracheraient-ils le pardon<sup>110</sup>? » Pire, il avait bien mérité sa leçon, cet Arthur :

La ruine de son pauvre ménage par l'incendie, cette typhoïde qui, en épuisant ses dernières ressources l'avait mis à deux doigts de la mort, tous ces maux accumulés châtiaient – il le comprenait – l'insulte jetée à la face paternelle. À ce retour inattendu des choses, devant ce père qui s'humiliait et venait à lui [...], il porta la main à ses yeux<sup>111</sup>.

Sapristi, je vous l'accorde, on ne peut s'humilier davantage qu'en accueillant un fils qui, effronté comme pas un, a tenté de vivre par lui-même sans être complètement déconnecté de son époque. Et le fils de tomber à genoux : « Pardon, père, pardon<sup>112</sup>! »

Disons-le, saudite misère : le père aurait pu donner le bois au fils et lui faire le « chant de l'envoyé<sup>113</sup> », en d'autres mots, inviter son fils à surpasser l'épreuve. Au lieu de

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>112</sup> *Idem.*

ça, il assène le coup final de la filiation, semblable à la force par laquelle le clergé canadien-français a opéré trop longtemps, jusqu'à s'exclure carrément de la vie d'une majorité de Québécois. Ça fonctionne dans le livre, ça livre une belle morale. Mais dans la réalité, comment le lien entre un père et son fils pourrait-il seulement en sortir, pas indemne, existant?

L'image termine d'enfoncer le clou. Le grand-père et le petit-fils, la main rapaille le maillon faible.



<sup>113</sup> Bouchard, *op. cit.*, p. 7.

<sup>114</sup> Edmond J. Massicotte, « Pardon, père, pardon » [dessin], Frère Marie-Victorin, *op. cit.*, p. 162.

Imaginez ce livre-là dans la bibliothèque de mon grand-père. Imaginez ce livre dans la bibliothèque du dire là d'Arthur mon grand-père. Imaginez-lui ça dire dans le dos d'un chapelet à mon père. Dans la face de mon père dire qu'il va là le premier de chaque année demander la bénédiction de mon grand-père son père la main sur le front. Allez regarder encore qu'il ait ça dans le dire, le lourd dos que ça lui ferait. Voyez-moi habillé d'une robe de baptême brailler la tête mouillée. Voyez-moi porter une cravate de confirmation trop longue nouée au cou quand même dans le rang de la photo qu'il faut pas arrêter de sourire pour qu'on la prenne. Voyez-moi essayer de me décoller le Christ collé dans le palais une première fois le débardeur tout désamanché dans le dire qu'on me fait de sermon en sermon jusqu'à ce que la mort nous sépare. Imaginez que le dire s'arrête dans l'on ne sait plus pourquoi on faisait ça. Qu'aurait-ce été? Qu'est-ce que j'aurais fait avec ça, moi, une Église dans le dire? Qu'est-ce que j'aurais fait avec ça, une Église dans le dire sans le dire qui va dedans?

J'ai posé la question et on m'a dit d'aller me faire voir.

On m'a dit d'aller me faire voir et je l'ai fait.

Le refrain qui se répète trop longtemps, on l'entend encore. Ça fait des chansons qui rentrent dans la tête. Au final, pour les conjurer, les chansons, on les écoute.

Excusez l'écart.

Enfin, « Jacques Maillé ». On voit bien que, à partir du moment où l'on sort d'une morale judéo-chrétienne, la faute de cette rupture filiale présumée est partagée. Je postule par ailleurs qu'il ne s'agit pas d'une rupture de la linéarité, mais du temps cyclique, soit le dénouement d'une boucle – l'histoire cessant, à partir d'un certain moment, de se répéter pour se produire. Ce lien rompu comme l'hostie est un lien de parole entre un fils et son père, lien qui semble perdre en vitalité à partir du moment

où le fils<sup>115</sup> va travailler à la ville au lieu de travailler sur la terre avec son père, d'en éprouver la présence, puis la perte. Ce lieu de parole – le lien est aussi un lieu – qui s'est perdu, que représente-t-il? D'une part, les valeurs, c'est évident. D'autre part, et c'est peut-être le plus important, la faculté de raconter. Le spectre d'expériences possibles pour un cultivateur de l'époque, qui n'avait pas nécessairement les moyens de s'offrir une voiture alors qu'elle devenait tout de même de plus en plus accessible, était relativement limité : isolé et cantonné<sup>116</sup> dans la vie du village – lorsqu'il y en a un –, contraint à passer l'essentiel de sa journée à faire de « l'agriculture de subsistance », il ne pouvait pas fréquenter à loisir les milieux insolites qui l'auraient amené à décupler ses connaissances du monde.

Les histoires qu'on se racontait n'étaient pas seulement garantes de transmettre des enseignements, ni de divertir, mais elles permettaient au paysan commun d'accroître le réservoir d'expériences de son appareil narratif. L'histoire permet aux gens, tout le temps qu'elle dure, de s'insérer dans un réseau d'histoires multiples, plus larges que leur réalité locale, d'élargir, en d'autres mots, leur conscience du réel.

Cette dimension, le roman du terroir du XX<sup>e</sup> siècle semble l'avoir en partie oubliée (certains l'ayant simplement mis aux poubelles). Elle importait pourtant aux conteurs du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, les Benjamin Sulte, Pamphile Le May, Honoré Beaugrand, Paul Stevens, Faucher de Saint-Maurice et Louis Fréchette. Si leurs œuvres maintiennent un filtre nationaliste et un caractère patriotique, il faut souligner que leur matériau principal était, lui, puisé à même les traditions populaires locales, soient les histoires et les contes oraux. Bien sûr, cette trame de fond « sert de canevas à [des] récits marqués par un style littéraire propre aux œuvres du terroir qui valorisent, entre

---

<sup>115</sup> Il semblerait que la même chose se produise pour la jeune fille, mais avec un certain décalage puisqu'elle n'aura pas accès à un emploi lui permettant d'atteindre une autonomie financière aussi rapidement que le garçon.

<sup>116</sup> On pourrait penser qu'il s'agit d'une manifestation concrète de la « garrison mentality » qu'on retrouve dans la littérature de la survivance.



autres, la vie rurale et le travail de la terre<sup>117</sup>. » Or, c'est ce seul aspect qui sera récupéré par la génération suivante d'écrivains du terroir, puis retrempé dans les valeurs cléricales, comme s'y évertuait déjà d'ailleurs de Saint-Maurice.

Plutôt que sur la perte du lien (avec le père, avec les histoires), on mettra progressivement l'accent sur la faute commise par le fils et sur sa fréquentation d'un « danger » autrefois interdit. Le fils qui arrive en ville se retrouve libéré de l'emprise du père, seul parmi la masse du « vice » que le clergé, autre sorte de père, n'arrive plus à tenir à distance. Sans repère véritable, puisqu'il est condamné à avancer dans un tout ou rien, le fils serait condamné à subir sa nouvelle « servitude aux machines ».

J'appelle des mots de Savard, encore :

Aujourd'hui, il y a beaucoup de machines. Autrefois, les bras travaillaient dur. Il fallait prévoir, économiser. C'était l'occupation du désir. On se contentait de peu. Mais ce peu avait du prix parce qu'on le tirait presque entièrement de soi-même<sup>118</sup>.

L'idéalisation du dur labeur d'autrefois paraît naïve, mais quelque chose s'est bien perdu là. Émancipé de la condition qui le forçait à inventer et à fabriquer sa survie, faisant intervenir un nouvel intermédiaire dans le comblement de ses besoins – le travail rémunéré –, la transmission est devenue obsolète. C'est peut-être plus clair maintenant, l'anacoluthie, ce qui parle entre les lignes, la forme entre la voix.

Il ne faut pas idéaliser le lien en question. Pas plus qu'il faut penser que les histoires cessent d'exister dès qu'on met le pied en ville. Des folkloristes, dont Édouard-Zotique Massicotte, recueilleront des contes, des histoires et des chansons à Montréal pendant quelques décennies, mais le sentiment des ethnologues et folkloristes selon

---

<sup>117</sup> Martine Roberge, « De la collecte à la mise en valeur », *Cap-aux-Diamants la revue d'histoire du Québec*, h.s. « Paroles, gestes et mémoires : du folklore au patrimoine vivant », 2002, p. 19.

<sup>118</sup> Savard, *L'abatis*, op. cit., p. 109.

lequel la transmission des traditions orales devait s'estomper avec l'urbanisation s'avère. Simplement, la rupture est plus progressive qu'on aimerait le penser. Si elle s'accroît bel et bien après la guerre, avec la naissance des baby boomers, c'est parce que l'exode rural et l'industrialisation ont trouvé dans la guerre les conditions de leur déploiement et de leur accélération, concrétisant ce qui s'était déjà, en effet, entamé.

En 1945, au tournant de la guerre, là où l'on situe parfois<sup>119</sup> la fin du roman du terroir et le début du roman de la ville, paraissent *Bonheur d'occasion* et *Le Survenant*, deux romans écrits par des femmes et qui représentent deux tendances diamétralement opposées. Dans la conception populaire, et dans l'enseignement en général, quelque chose s'achève en 1945, qui obstrue les possibilités du roman du terroir. Le roman atteint là sa modernité. Peut-être est-ce qu'on aime les dates carrées, celles qui coïncident avec les grands moments historiques.

Évidemment, l'histoire littéraire est appelée à varier dans le regard. Chacune et chacun qui n'est pas un scientifique ou un historien pose des bases, des repères, qui lui permettent de se figurer dans son théâtre intérieur le déroulement et la configuration de son origine. On peut vivre avec des mauvaises histoires, mais pas sans histoire. Alors aussi bien prendre ce qu'on peut. Vous pourriez dire, comme Grignon, que *30 arpents* (1938) est le dernier grand roman de la terre; vous en oublieriez quelques-uns au passage, de la même manière que j'en mets d'autres de côté en situant là, en 1945, la fin du terroir. Vous pourriez vous dire que les romans de la terre, franchement, vous n'en avez rien à faire. Vous jetteriez plus de cent ans d'histoire littéraire aux poubelles et vous seriez résolument inculte, mais ces œuvres

---

<sup>119</sup> Pour situer ainsi la fin du roman du terroir, il faut au moins oublier *Marie-Didace*, roman qui, à bien des égards, est beaucoup plus achevé que celui l'ayant précédé. Or, cela ne semble pas être un problème majeur au vu de la préférence marquée du milieu institutionnel pour *Le Survenant*. Il faut aussi mettre sur la glace les balbutiements d'*Au pied de la pente douce*. Voilà qui ne m'apparaît pas être une si grande faute non plus.

trouveraient bien suffisamment de camarades au grand gala de l'oubli transcendantal pour s'amancher tout un party.

On a bien souvent tendance à faire le ménage, à évincer de la salle ceux et celles qui marquent des petites avancées (les médiocres) permettant ensuite aux héros d'en faire des grandes. On reconnaît parfois une sorte de résurgence du réalisme français dans *Bonheur d'occasion*, mais plus rarement la dimension psychologique du roman qui l'inscrit entre autres dans la lignée des œuvres de Laure Conan, d'Éva Sénécal et de Jovette Bernier. Quand on supprime ces manières d'escalier, nos héros paraissent plus grands. Plus grands que nature, on dirait qu'ils sont nés du pire.

Après, quoi? Où le fil(s) s'est-il rompu? La question est mal posée. Ce n'est pas un fil en particulier, pas un lien transhistorique, mais une multiplicité de petits fils qui se sont rompus, qui ont dû laisser en plan la tradition, les savoir-faire au profit de la modernité.

Logiquement, après, c'est l'après-guerre.

Je vous l'accorde, c'était en quelque sorte notre point de départ, la naissance des boomers. Posons à nouveau la question, nous y répondrons peut-être cette fois. Que se passe-t-il donc vraiment au Québec, après 1945? Les gens sont heureux, les couples conçoivent des enfants, la situation économique est favorable. C'est merveilleux.

De la guerre, on a bel et bien tiré une leçon, on ne peut le nier, mais il m'apparaît difficile de dessiner les contours d'un corpus défini qui pourrait constituer une « littérature québécoise d'après-guerre ». Les écrivains, et les gens en général, quoi qu'on en dise, n'ont pas vécu le même traumatisme que l'Europe et la littérature, bien qu'elle ait continué à reprendre des traits de sa cousine française, ne s'est pas développée en symétrie parfaite avec elle.

Certains essais écrits après 1945 révèlent une opposition complexe entre l'héritage de la guerre et un enthousiasme vis-à-vis de la libération du cléricisme omnipotent. Environ 65 000 Canadiens morts au front : des peccadilles par rapport à la France, à la Russie, à la Pologne. Les villes n'ont pas été détruites au Québec. Au contraire, c'est en partie pendant la guerre qu'elles se sont développées, peuplées. C'est pendant la guerre, aussi, que le Québec a fait le plus d'avancées significatives sur le plan social. Il s'est sorti d'une crise, il a donné le droit de vote aux femmes (enfin), des milliers de femmes ont pu occuper un premier emploi (temporairement, dans bien des cas, mais un précédent était créé) et on aura imprimé davantage de livres en cinq ans qu'on n'en avait jamais vu auparavant.

Comment aménager deux sentiments aussi divergents?

Après *La peur* de Jean-Charles Harvey, qui tentait de balayer le clergé, vous regardez *Refus global*, notre emblème de la rupture filiale, et vous n'avez pas le choix de vous dire que le manifeste explicite un malaise persistant sans toutefois l'achever. On refuse, dans ce texte dont on aime à dire qu'il fonde la modernité, à peu près tout ce que le régime duplessiste reconduit du passé. C'est à cela que le bon ministre Sauvé sévira. Or, bien qu'il soit un véritable cri du cœur, ce texte n'a rien d'abouti ou de définitif. Car au-delà d'une tendance anarchisante présentée dans une formule *tabula rasa*, on y épouse l'héritage contestataire de plusieurs générations de poètes et d'artistes pour relancer, au final, une nouvelle filiation, celle du « magique butin magiquement conquis<sup>120</sup> », des Sade, des Isidore Ducasse. Ces « objets du trésor se révèlent inviolables par notre société. Ils demeurent, disent les signataires du manifeste, l'incorruptible réserve sensible de demain<sup>121</sup> ». Ils renchérissent enfin :

---

<sup>120</sup> Paul-Émile Borduas et al., « Refus global », *Refus global et autres écrits*, Montréal, Typo, p. 72.

<sup>121</sup> *Idem*.

Un magnifique devoir nous incombe aussi : conserver le précieux trésor, qui nous échoit. Lui aussi dans la lignée de l'histoire.

Objets tangibles, ils requièrent une relation constamment renouvelée, confrontée, remise en question. Relation impalpable, exigeante qui demande les forces vives de l'action.

Ce trésor est la réserve poétique, le renouvellement émotif où puiseront les siècles à venir. Il ne peut être transmis que TRANSFORMÉ, sans quoi c'est le gauchissement<sup>122</sup>.

C'est peut-être là l'une des propositions les plus linéaires que le Québec ait connu jusque-là. Bien sûr, Borduas et sa bande se libèrent d'emblée de tout ce qui est québécois, comme le feront malheureusement après lui trop d'écrivains d'ici, mais la proposition est intéressante : lire, comprendre, transformer, remettre. De là et comme ça, chérir et modeler un trésor transhistorique. « Conserver. » Vous avez vu le mot? Or, pourquoi ne rien transformer de la résistance canadienne-française<sup>123</sup>? Pourquoi ne pas se souvenir que, avant ce qu'on retient du roman du terroir (c'est-à-dire principalement la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle), on chérissait la réserve poétique de cette manière précise et avec une méthodologie toute innée, toute intuitive?

Les histoires, les racontars, les mensonges et les tours. Toute la parlance qui a animé les conteurs qu'on maintient sans grande misère dans l'oubli agissait justement dans la transmission transformante appelée par *Refus global*. Le folklore, grand bassin de savoirs qui ne finit jamais de naître, était le juste réservoir des récits qui grandissent dans la parole, qui sont inlassablement enrichis par de nouvelles expériences et qui, à force d'exister, d'être transmis, rassemblent une communauté d'existences, de versions précédentes, de brouillons de possibles. Voilà ce qui, dans la littérature québécoise, aurait pu relier le paysan à l'intellectuel, le survenant au businessman, ce

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>123</sup> Je vous l'accorde, il devait être difficile, à cette époque, de rejeter le cléricalisme sans évincer du même coup sa propre origine. Le clergé s'était placé depuis un certain bout de temps au fondement même de l'identité canadienne-française.

qui est gratuit et qui, pour autant que ce n'est jamais fixé, fonde un projet ouvert. Le folklore porte en lui la marque nécessaire à l'existence de la littérature québécoise; il est ce danger d'extinction qui nous est si cher. On a tenté de le sauvegarder en 1942, mais ce faisant, on figeait ce qui, pour vivre, doit être performé, réactivé, modifié. En le sauvegardant, on immortalisait sa mort, on le vidait de son sens. Savard, reconnaissant déjà que la fixité des livres tue le lien, ne pourrait que le confirmer : « D'elles [les chansons], j'estime que j'apprends beaucoup. Les charmantes, elles me ramènent dans le passé, me relient à la tradition; elles vivifient là, sous mes yeux, l'histoire que tant de livres, hélas! ont tuée<sup>124</sup>. »

De toute manière, avant cela, et c'est bien le plus triste, toute une sarabande d'auteurs québécois en était venue à jeter le folklore par la fenêtre pour faire de la *vraie* littérature. Or, jeter le folklore, c'était jeter le savoir du peuple. C'était créer l'écart entre la main à plume et la main à charrue. Et les modernes, persuadés que le folklore correspondait au terroir des Grignon, Hémon et Savard, sont partis sans histoire chercher par ailleurs des moyens d'exister. Borduas et ses amis ne font pas exception, oubliant qu'on « devint Canadien français comme en France on était devenu Français, sans les clercs, par tradition orale, en langue commune et franche<sup>125</sup>. »

On ne retrouvera plus beaucoup de références aux pratiques des traditions orales, sauf chez Loranger, chez Ferron ou chez Thériault, parfois. Or, dans la réalité, les histoires ne finissent jamais de finir et l'on tergiverse encore. C'est peut-être ce que réactivent les romans du néoterroir<sup>126</sup>. Quoi qu'il en soit, la tendance est relativement récente et il serait difficile d'en tirer de grandes conclusions.

---

<sup>124</sup> Savard, *op. cit.*, p. 73.

<sup>125</sup> Jacques Ferron, « La soumission des clercs », Olivier Kemeid, Pierre Lefebvre et Robert Richard (éds.), *Anthologie Liberté, 1959-2009 : l'écrivain dans la cité : 50 ans d'essai*, Montréal, Quartanier, 2011 [1963], p. 93.

<sup>126</sup> Lorsqu'une génération d'écrivains se met à émettre des hypothèses sur sa propre pratique littéraire, c'est signe qu'elle accuse réception des œuvres qui prennent forme et qu'elle considère leur

On parle souvent dans le trou, dans le manque d'une fresque complète. Avec ce qu'on sait se répéter. Avec rien qui ne soit coulé dans le béton, une conception de l'histoire qu'on pourrait revoir selon l'humeur, selon qu'on veuille remettre au goût du jour Marie-Claire Daveluy ou Edmond Grignon. Ces bribes, ces morceaux désarticulés, incomplets, imparfaits, ces voiles de compréhension, ces sièges qu'on attribue à ce qui crée du sens sont autant de sièges de la parole que de lieux dont on parle. Il faut se les répéter, mais surtout les écrire pour pouvoir non seulement se les rappeler, mais les rappeler dans la constitution d'une histoire commune, dans le chantier au sein duquel se répare la filiation : le livre quand ce n'est jamais soi qui finit de dire notre phrase.



Hors du roman contemporain enfermé dans le spectacle de lui-même, courent par les rues des chantres prêts à raconter des histoires au premier venu. Ils sont une population décimée dont on ne parle jamais, pas même ici tandis que j'en parle. Il y a cet homme à Saint-André, qui revient toujours, comme une chanson, qui raconte tellement qu'on doit lui dire : « Réjean, t'as douze histoires de commencées, finis-en donc une. »

Avec lui on en ferait du chemin, dites donc.

---

importance. Le fait qu'on ait vu émerger une réflexion sur le néoterroir, chez les Raymond Bock, Samuel Archibald et Alexie Morin, pour ne nommer que ceux-là, indique que de jeunes écrivains éprouvent le désir d'inscrire la littérature d'aujourd'hui dans un rapport à l'histoire. À ce sujet, voir entre autres le numéro 295 de la revue *Liberté* intitulé « Les régions à nos portes ».

### 3. PARADOXES (sur l'enseignement de la littérature)

*Il [l'écrivain] est responsable de tout : des guerres perdues ou gagnées, des révoltes et des répressions; il est complice des oppresseurs s'il n'est pas l'allié naturel des opprimés. Mais non point seulement parce qu'il est écrivain : parce qu'il est homme.*

—JEAN-PAUL SARTRE

*L'art ne consiste pas à mettre de l'avant des alternatives, mais à résister, par la forme et rien d'autre, contre le cours du monde qui continue de menacer les hommes comme un pistolet appuyé contre leur poitrine.*

—THEODOR W. ADORNO

*[Le nouveau est] ce qui, pour l'essentiel, nous réapprend à lire c'est-à-dire qui force la lecture à prendre conscience d'elle-même : qui lui enjoint de se vivre comme question (problème pas préréglé), artifice (genèse d'un monde), comme désir d'une résistance au déjà-vu, déjà-pensé, déjà-écrit, déjà-figé en stéréotypes, icônes ou idoles et comme affrontement à ce qui déchire et opacifie le texte de l'époque.*

—CHRISTIAN PRIGENT

Je leur ai fait lire Ferron. Ferron pas Marcelle, Ferron pas Madeleine, Ferron Jacques. Celui qui confond tout le monde. Et pas n'importe quel Ferron Jacques, *La soumission des clercs*, ce texte dans lequel il se répète l'histoire dans tous les sens comme un vieux qui radote sur sa chaise de coin. La fronde aux dents, il finit par dire : « Ils [les clercs] ont tenté de nous perdre, et bien! si jamais nous nous sentions



perdus, comme ils sont très vulnérables, nous ne pourrions pas résister au sale plaisir de leur rendre la pareille, qu'ils le sachent bien<sup>127</sup>! »

Normalement, on arrive à la fin un peu après lui, la main sur le front, et on le maudit en riant jaune de nous avoir fait faire un grand tour pour rien. Ce n'est pas que le tour pour rien n'a pas été informatif, au contraire! comment suivre l'information? Peut-on à ce point se faire remplir?

J'ai demandé aux élèves s'ils avaient compris le texte – je le fais parce qu'à mes yeux, ce n'est pas une honte de ne pas comprendre. Je leur ai demandé ce qu'ils avaient compris (plus compliquée, celle-là). Mais surtout, je leur ai demandé si Ferron est sérieux dans son texte.

« Oui, extrêmement sérieux. Je veux dire, il parle d'histoire. Et, en plus, on nous demande de le lire en classe. »

Comment en étions-nous arrivés là?

Δ

J'ai parlé de littérature comme si j'étais l'écrivain que je ne suis pas. J'ai parlé de littérature comme si j'avais un diplôme d'historien bricolé dans du papier construction. Il me reste à parler de littérature comme si j'étais l'enseignant que j'aimerais devenir.

Δ

L'enseignant, s'il ne laisse pas un vide, mieux : s'il ne le crée pas, empêche tout mouvement de se générer et manque à son devoir de stimuler l'intellect de l'élève. Le

---

<sup>127</sup> Ferron, *op. cit.*, p. 98.

travail n'est pas simple. Il consiste à réinsérer une exigence dans le réel des jeunes personnes assises là devant.

Il faut être sournois, subtil comme le livre, vif comme un lémur. Impossible de se contenter de leur dire : il faut atteindre un point où la littérature n'est ni un besoin, ni une obligation, mais une exigence. Or, on peut tout de même le penser.

Δ

Alors, je leur ai demandé, Ferron Jacques, est-ce qu'il se répète? Ne s'attarde-t-il pas un peu trop à jaser de ce qui s'est passé avant 1900 alors qu'il prétend que rien ne s'est produit avant le XX<sup>e</sup> siècle?

Ils y pensent. C'est un silence qu'il ne faut pas remplir.

Δ

On commet une erreur lorsqu'on limite ce qu'on veut enseigner ou transmettre à ce qui nous apparaît directement compréhensible par l'élève, instantanément producteur de « savoir ». Pourquoi le fait-on? Pour protéger, sans doute. Pour rendre des comptes. On sous-estime à tout coup l'apprenant; on lui refuse le mystère qu'il pourrait désirer, ne le nommant même pas, en niant l'existence. On lui obstrue le regard.

Qu'espère-t-on enseigner lorsqu'on se limite à n'enseigner que le compréhensible, le déjà-appris, le déjà-compris et le prévisible? Qu'espère-t-on qu'ils apprennent s'il ne leur reste, à la fin d'un cours, aucune question à se poser, aucune phrase à se revirer dans le crâne? L'enseignant doit-il absolument combler tous les vides, répondre à toutes les questions? Comment le ferait-il, de toute manière, détient-il la vérité absolue d'une œuvre, celle qui, nous le savons tous, n'existe pas?

Ce n'est pas l'élève qu'on protège, on l'assaille. C'est soi, la peur qu'on a d'être exposé, qu'on met à l'abri. Se présenter comme une fin, c'est se prendre pour Dieu sans en être conscient – on y revient toujours; c'est extrêmement dangereux.

L'élève doit savoir son enseignant faillible. Lorsque l'orgueil se place dans l'entre, c'est foutu. Le pauvre enseignant qui ne sait pas répondre à une question est mis devant sa vulnérabilité. On ne supporte pas de grandir dans le regard de celui ou celle qui apprend – on ne conçoit le mouvement que dans un sens.



« On ne comptait pas les jours. On les subissait, à l'exemple de la terre qui reçoit l'ondée, puis se rendort<sup>128</sup>. » Qu'est-ce qu'une belle phrase dans l'ensemble d'un roman plus ou moins mal écrit? Tout prend un autre sens lorsque je lis chaque phrase pour ce qu'elle est, lorsque j'en reçois le sens. Car lire est toujours multiple. Le texte est à la fois lecture du monde d'un auteur et lecture du sens de l'écriture. De même, quand j'accède à cette dimension, ma position de lecteur s'adjoint à celle de l'auteur pour décupler le sens.

Pareillement, quand j'écris, le monde se représente devant moi. Je suis à la fois intention et détournement. Je lis le monde, l'écris et le lis différemment selon ce qui se dévoile. Dans les deux cas, je suis amené à opposer différents systèmes de valeurs, de signification; c'est en somme ce qui crée le sens.

À supposer qu'on soit trente dans une classe, comment surgirait-il une lecture unique? Enseigner dénature-t-il à ce point la littérature?




---

<sup>128</sup> Grignon, *op. cit.*, p. 43.

À ce point-ci, je connais des enseignants qui *donneraient la réponse*. Pour ma part, j'aime que le silence dure assez pour se faire écho.

Ce n'est pas un malaise, c'est l'exigence qui grandit.



Trouvez quelque chose que vous ne comprenez pas et amenez-le en classe. Examinez l'objet, jouez au détective. Si, avec une classe de trente élèves et une œuvre complexe, vous n'arrivez pas à formuler un cours intéressant, changez d'emploi, car ce n'est qu'un emploi pour vous. Je ne vous dis pas de « résoudre » l'œuvre. Je vous dis de l'apprécier en groupe, d'en discuter. Ce n'est que ça (et tout ça), l'étude de la littérature au cégep. Si vous ne bouchez pas vos étudiants avec la réponse unique, si vous n'essayez pas de les boucher et si vous essayez de ne pas les boucher, vous pourriez être surpris de ce qu'ils se sentiront capables de dire. Cela s'appelle la confiance.

Amenez, par exemple, un livre sans histoire. Faites-leur éprouver l'absence d'histoire. Diront-ils qu'ils comprennent la nécessité d'une histoire pour comprendre? Ou diront-ils, au contraire, qu'ils ont ressenti quelque chose malgré l'absence évidente de progression narrative? Assurément, ils diront d'abord qu'ils n'ont rien compris. C'est votre travail de leur faire voir le contraire, car ils vous mentent sans même le savoir. Vous travaillez au même moment l'estime de soi, la capacité citoyenne (voyez grand) de prendre la parole (avec sérieux et sans personnage, sans se protéger) en public (trente vraies personnes, c'est autrement plus compromettant que six-cent-quarante-deux comptes virtuels).

C'est une question de voix. Ce n'est pas la mienne, celle qui jaillit dans le rapport entre l'étranger et moi. Si c'est la mienne seule, il y a un problème. Quand on lit, entend-on la voix que l'auteur s'entend avoir ou celle qu'on entend qu'il a? Inutile de tout purifier, d'éliminer ce qui n'est pas comme on l'entend dans une logique de

camp de concentration. Au contraire, est littéraire ce qui résiste à la voix unique, c'est-à-dire à l'autoritaire. Il faut laisser, et non faire, parler l'autre.



On pense qu'il faut transmettre de la matière aux élèves, les remplir comme on remplit une bonne poche de jute. Il n'en est rien. Il faut les vider et le faire si bien qu'on aura fini par créer une ouverture, un espace transitoire, percé par les deux bouts, où circuleront des questions, des indices de chemin pour trouver (ou retrouver) la compréhension. Si la question est là qui se retourne dans son siège, qui n'a de cesse de ne pas trouver sa position, c'est bon signe : elle ne dort pas, elle n'est pas arrêtée. Le mouvement, voilà ce qu'il faut générer. Avoir le mouvement, c'est apprendre à traverser le monde.



L'enseignement suit une courbe dangereuse s'il se propose d'épouser l'assainissement des mœurs qu'a entrepris l'ensemble de la société<sup>129</sup>. À tous les niveaux et dans toutes les sphères, on semble vouloir éliminer les résistances, polir, désinfecter (les garderies, dix fois par jour), rendre tout plus facile, apaisant. Ce faisant, l'enseignement s'est donné le nouveau défi d'être « agréable ». Croyez-moi, je suis un « fan de la faune le fonne<sup>130</sup> », mais à l'école? Vraiment? Il n'est pas obligatoire, détrompez-vous, de s'habiller en brun, d'adopter un air sévère, de présenter des Powerpoint qui durent trois heures. Au contraire. Mais il n'est pas nécessaire, non plus, de faire de la littérature un jeu vidéo ou une activité où l'on rit à gorge déployée en parlant du héros du jour.

---

<sup>129</sup> Cf. *L'ère du vide* et *Le bonheur paradoxal* de Gilles Lipovetsky.

<sup>130</sup> L'expression est d'Emmanuel Cocke.

Les *Twilight*, les *Hunger games*, faites-leur confiance, ils feront leur bout de chemin sans vous et ils se feront comprendre. Ce n'est pas une raison pour discréditer ces œuvres, mais vous pouvez compter sur le fait qu'il y a bien assez de critiques improvisés qui se chargent d'accompagner vos élèves au travers de ces problèmes-là. « Oui, mais je veux éveiller le plaisir de la lecture chez mes élèves. » Et vous ne trouvez pas de plaisir à lire Gabrielle Roy, Yves Thériault, Nicole Brossard, Hervé Bouchard<sup>131</sup>? Ressaisissez-vous, nom de Dieu. Retrouvez votre verticalité, vous vous affaissez comme l'étudiant au milieu de votre classe qui se demande ce qu'il fait là. Il ne s'agit pas d'être hautain, il s'agit de respecter votre discipline. Voilà ce que c'est, la verticalité dans le milieu du dos, la posture. Si vous ne croyez pas à la littérature, comment espérez-vous que vos élèves écoutent ce que vous leur dites?

L'enseignant a la responsabilité d'éveiller une autre sorte de plaisir, intellectuel celui-là, qui amène l'élève à valoriser la rigueur avec laquelle il s'investit dans l'accroissement de ses connaissances. Ce n'est pas un plaisir immédiat, plutôt un plaisir lent et progressif qui peut naître d'une grande souffrance, celle de ne pas comprendre, de ne pas arriver à percer un mystère qui s'érige. Mais quelle jouissance quand, lorsque vous ne vous y attendez pas, une barrière ou un mur tombe et vous laisse voir ce que vous ne voyiez pas et qui, par son absence, vous causait bien des malheurs. Quelle noyade quand le barrage cède.

Δ

L'ancêtre que je n'ai pas me dit dans le dos : « Dans mon temps, on n'avait pas besoin de tout stériliser comme ça. La saleté, ça met du cœur dans le corps. »

Δ

---

<sup>131</sup> Je laisse tomber des noms au hasard, vous comprenez.

La littérature est itérative. Si bien qu'elle reviendra vous voir à tout moment, dans l'inopiné, dans l'inattendu, pour éclairer une image, pour vous faire voir une nouvelle partie de ce qu'elle recèle, alors que vous faites la vaisselle et que vos gants jaunes, dans l'eau brunâtre que vous devriez sans doute renouveler pour terminer de laver les verres que vous auriez dû laver en premier, semblent vous révéler quelque chose. C'est le livre qui vous parle encore, le livre que vous avez lu il y a quelques mois ou plusieurs années. Il revient toujours pour s'expliquer, pour se redire ou pour se révéler davantage, il n'a jamais fini de se dire alors qu'on le croit fini, achevé, compris, enregistré.

Au début, lire est le mensonge d'un plaisir immédiat. Si vous enseignez au cégep, c'est une réalité avec laquelle vous devez composer. Quoi que vous fassiez, vos élèves en auront des traces toute leur vie. Le détail que vous pensez avoir laissé de côté vient toujours vous rechercher.

Δ

Et Ferron Jacques, dans tout ça? Je vous le demande à vous.

Quand je suis arrivé dans le cours, ce soir-là, je me disais, ils vont me détester, c'est incompréhensible, c'est bien trop tordu. Marie-Josée, ma collègue, me taquinait. Marie-Josée, c'est une ancienne qui a perdu sa place sur la liste d'ancienneté parce qu'elle a déménagé.

Et Ferron Jacques, dans tout ça? je le leur ai demandé à eux.

« Au moins, c'est plus clair que *Refus global*. Mais c'est qui, Madeleine de Verchères? »

Visiblement, on progressait.

Δ

C'est que, cet été, on m'a demandé d'enseigner la littérature québécoise « contemporaine ». Et on a le contemporain un peu large; on irait de *Refus global* jusqu'à nos jours. C'était un cours intensif, à tous les soirs, pendant quatre semaines.

À la troisième semaine, j'ai amené Josée Yvon – elle et quelques-uns de ses livres (et cette autre Josée qui a une voix rauque et des airs de garçon, je l'amène toujours) –, j'ai amené Denis Vanier, j'ai amené Louis Geoffroy.

« C'est de la poésie, ça? »

La question est venue sur le tard. Personne n'avait osé la prononcer.

« Je ne sais pas, qu'est-ce que vous en pensez? »

Ils n'avaient lu que des sonnets, et c'était il y a plus d'un an et demi, c'était il y a deux éternités. J'avais oublié la prescription populaire : pas de poésie avant le cégep. Et encore, pas n'importe laquelle, au cégep.

Je les comprenais de ne pas comprendre : on n'a pas voulu leur faire lire de poésie. Qu'est-ce qu'ils vont aller comprendre quand Yvon dit : « Fuck Maeterlinck »? Que l'allitération n'a pas qu'une seule valeur sonore? Qu'est-ce que ça veut dire, au juste? À quoi ça leur sert, de savoir ça? Vous avez vu l'allitération, l'autre? Ça veut dire que c'est une connaissance qui s'en va à la poubelle.



À la pause, je suis allé voir Marie-Josée. La porte d'à côté, elle donnait le même cours. Ils étaient dans Guillaume Vigneault. Comment ça ils n'ont jamais lu de poésie – au moins – moderne? Ils sont pas censés avoir vu la littérature française contemporaine avant d'arriver chez nous? Elle m'a expliqué que la poésie n'est pas au programme du cours de 102. Elle m'a expliqué qu'il valait mieux réviser les



figures de style puisque c'est ce que les élèves devraient énumérer pour les béotiens du ministère de la Culture à l'Épreuve uniforme de français.

Alors que j'allais, moi, fier, enseigner soixante ans d'histoire littéraire en soixante heures de cours, on venait de me révéler qu'il me faudrait désormais expliquer en quarante-cinq minutes comment la poésie était passée de Joachim du Bellay à Josée Yvon.



Je ne dis pas, au contraire d'Elawani, qu'il faut absolument introduire tous les élèves à la contre-culture; ce n'était pour moi qu'un objet parmi d'autres – et on doit bien choisir, car si l'on peut en faire voir de toutes les couleurs, on ne peut toutefois pas tout faire voir –, un rassemblement d'objets qui m'avait semblé riche et intéressant pour des élèves déjà marginalisés, auxquels ce n'était pas la première fois qu'on disait : vous n'êtes pas comme les autres, vous ne comprenez pas assez, vous devez DOUBLER (je vous ai dit que c'était un cours de reprise?). En réalité, le problème, ce n'était pas l'objet. C'était un bouchon d'informations. J'aurais pu faire lire Geneviève Amyot et je me serais retrouvé avec le même problème. Il aurait fallu leur donner les outils, à ces jeunes gens, pour qu'ils comprennent les textes qu'on mettait devant eux. Autrement, imaginez-vous le surplus de signes qui se bousculent.

Quels outils?

Certainement pas juste l'étude bête et absurde des figures de style. Certainement des expériences de lecture pertinentes, variées, ouvertes. À partir de ça, il n'est pas trop tard, on devrait pouvoir construire quelque chose d'autre que des *campes*, quelque chose comme un édifice.



Pourquoi leur refuser la possibilité de la poésie? Je me le demande encore. Ignore-t-on à ce point ce que c'est, la poésie? Car ce n'est pas un problème qui naît au cégep. On cache la poésie aux enfants mieux qu'on leur cache les produits ménagers.

Les enfants ne comprendraient pas, voyons donc.

Quel mal si l'enfant ne comprend pas tout? Est-ce si négatif de se buter à quelque chose de plus grand que soi? David ne triomphe-t-il pas de Goliath? Et s'il ne s'agissait même pas de gagner?

Moi-même je ne comprends pas tout.

Et moi, je veux dire...

Curieux hasard, « comme c'est curieux, comme c'est étrange<sup>132</sup> », c'est ce que je ne comprends pas qui m'intéresse le plus. Jour et nuit, je suis fasciné par l'incompréhensible. Et de toutes les sortes : l'incompréhensiblement beau, comme le laid, comme l'atrocité, comme la Shoah. Que comprenez-vous à la Seconde Guerre mondiale? Pouvez-vous expliquer qu'on torture, démembre, tue, brûle, quelques millions d'êtres humains, qu'on fasse des lampes avec la peau de certains d'entre eux? L'expliquerez-vous à vos enfants? Pourtant, vous devriez.

Pourquoi ne serait-ce pas la même chose pour un enfant, pourquoi n'aurait-il pas une envie – aussi précoce la qualifierait-on – de comprendre ce qui ne s'offre pas d'emblée à être compris ou pris entier, circonscrit? Vous voyez l'anaphore qui est en train de naître, encore, le pourquoi multiforme – comme une peur, pas de l'inconnu, de ne pas connaître. N'est-ce pas là une question enfantine? C'est le néant qui demande à être comblé, c'est le mouvement qui s'active. Il nous appartiendrait de maintenir en vie une partie de ce vide pour que le mouvement ne s'arrête pas.

---

<sup>132</sup> Vous pouvez entendre « La cantatrice chauve » d'Eugène Ionesco et faire les liens qu'il faut.

Pourquoi le pourquoi de l'enfant ne serait-il pas autorisé à questionner la poésie? La littérature est bien plus naturelle qu'on le pense. Elle parle en images comme l'enfant.

« Papa. Pourquoi le monsieur Miron il a noir tant que l'amour il dure<sup>133</sup>? »

Imaginez la conversation qui pourrait naître.

Δ

Au bout de six heures de cours, à lire, à annoter, à chiffonner, à tâter, à table ronder, à postuler des pistes, ils l'ont compris, le texte d'Yvon. Il fallait juste leur donner une chance, penser qu'ils pourraient le comprendre.

Ils mettent des pièces ensemble, ils échangent. Ce n'est pas facile, ça ne doit pas l'être, mais ils comprennent bien plus qu'on ne pourrait le penser. Ils ne saisissent pas tout, c'est certain. Moi non plus, je vous le répète. J'ai toujours une longueur d'avance, par contre, car j'ai choisi des textes que j'ai lus avant eux, que j'ai traversés et qui m'ont traversé avant de leur arriver de travers, qui vivent en moi depuis plus longtemps qu'en eux et qui auront eu le temps chez moi de ressurgir, de se laisser comprendre par trouées. Il est là, le secret de la transmission : être passé avant. S'être vu passé avant. Ce n'est peut-être pas le seul, mais c'en est un que je connais, en tout cas.

Δ

Ferron Jacques, quand on a eu réglé le cas Madeleine de Verchères, ça a déboulé. Curieusement, ils comprenaient assez bien la menterie qui pouvait se cacher derrière l'histoire d'une jeune fille de quatorze ans qui tient un fort pendant huit jours contre les attaques d'Iroquois dont on dit qu'ils sont sans pitié. Ils ont vu les exploits de Katniss Everdeen, mais il ne faudrait pas les prendre pour des valises : les arcs, au

---

<sup>133</sup> Dans ce cas, vous lui auriez fait lire « Seul et seule » de Miron.

temps de Madeleine de Verchères, n'étaient pas aussi puissants qu'ils le sont dans *Hunger games*.

« Il se répète toujours. Ça tourne en rond. »

« Ça tourne en rond comme le temps cyclique. »

« Le temps cyclique des vieux qui radotent. »

« Des vieux qui radotent assis sur leur chaise de coin. »

« Sur leur chaise de coin ils se répètent toujours. »

Tout d'un coup, ensemble, ils parlaient en anadiploses. Je vous le dis, ça, quand ça débloque, c'est une affaire ben terrible. On se sent petit.

« Pourquoi il fait ça? »

On en arrivait à une question cruciale. La forme, le fond. Les deux autres nébuleuses de l'enseignement collégial. La forme, le ton. On ne penserait même pas à ça ici.

Δ

Le « pourquoi » de l'élève de cégep n'est pas si différent de celui d'un adulte ou d'un enfant. Peut-être l'élève est-il alors dans l'entre-deux, ce qui expliquerait bien des choses. Quoi qu'il en soit, ce « pourquoi » a toujours sa raison d'être; il est le moteur du mouvement. Le rôle de l'enseignant n'est pas de le rabattre, mais de le relancer. Vous voulez une image élémentaire? Pensez à Pong.

Qui a dit que l'enseignement ne pouvait pas être comparé à un jeu vidéo?

Δ

Nous avons certains éléments, que je leur ai dit, nous avons Madeleine et nous avons la circularité, l'impression qu'un vieux nous radote une histoire. Et on a un texte qui parle de l'histoire. On a dit que Madeleine, ce n'était pas loin d'être une légende. Alors pourquoi il ferait ça? Pourquoi cette structure du texte?

Il faut être subtil, je vous l'ai dit, comme un lémur. On peut tout leur donner, mais en mélangeant tout.

« Il parle de l'histoire comme on conte des histoires. »

Sur le coup, ça tombe à plat. Les regards se tournent non pas vers celle qui l'a dit, mais vers moi : va-t-il dire que c'est bon, va-t-il pas le dire?

Δ

La forme du « pourquoi » de l'enfant changera peut-être en cours de route, mais la question restera légitime.

« Ça me sert à quoi, à moi, d'étudier la littérature au cégep? »

Il est possible que vous ne l'attendiez pas ou, même si vous l'attendiez, qu'elle vous prenne par surprise. Ne vous en faites pas, cette question ne surgit pas dans le même récit que Ferron Jacques. Il a été subtil, cet élève. En fait, non. Vous aviez déjà constaté chez lui une certaine tendance à l'affaissement. Il y a de fortes chances, d'ailleurs, qu'il ne se rappelle plus de quel Ferron vous parliez au début de la session.

Vous testez : Le Ferron?

« Marcelle? »

Il se rappelle des signataires du *Refus global*. Il mélange ses Ferron, mais ce n'est pas si mal. Ou alors, est-ce de la frime? Vous ne savez pas le dire. Qu'avez-vous à

tourner autour du pot, à ne pas lui dire à quoi sert la littérature? Et, au fait, pourquoi vous vouvoyez-vous?

C'est le manque d'accointance, sorte de manque d'expérience. Vous patinez toujours un peu.

Δ

« C'est quoi le rapport du caniche à Robert Choquette? Ferron Jacques il dit que ça nous aiderait à comprendre le Canada bi-ethnique et bi-culturel. »

C'est tout près, ou alors très loin. Il reste l'ironie qu'ils n'ont pas saisie.

Δ

C'est à moi de choisir comment répondre à sa question. Or, pour ça, il faudrait déjà que je la comprenne. Je la lis comme je lis un texte, j'analyse ses sens possibles :

1) Pourquoi notre société a-t-elle choisi, ô bon professeur, d'inclure la littérature dans le cursus de formation générale?

2) Je suis technicien en génie civil, ça me sert à quoi de lire?

Dans une majorité de cas, mon instinct m'amènerait à croire que l'élève entend davantage la deuxième interprétation et se porte à y ajouter un ou deux jurons advenant que vous lui laissiez le champ libre.

Δ

On m'a fait lire *Tristan et Yseult* en première secondaire, mais on ne m'a jamais dit que c'était important. On m'a fait lire Marc Levy en cinquième secondaire et on m'a dit que c'était le bout du monde. L'été d'après, je lisais ses autres romans.

On ne m'a pas laissé de chance.

J'ai toujours pensé qu'enseigner me permettrait de me venger.

Δ

« À quoi ça me sert, ostie, à moi, criss. »

Celui-là, vous l'avez laissé ventiler. Il s'en retrouve plus réceptif et les jurons n'effarouchent plus personne depuis 1975 (la date est arbitraire). Très bien, mais il ne faut pas l'abandonner là.

Plusieurs attitudes se bousculent. Vous pouvez évidemment jouer au sage :

« J'espère que la session durant laquelle notre cours se déroule te permettra de répondre toi-même à cette question. »

Ce serait très bien à l'université, mais au cégep... On sent le baratin et vous aurez l'air d'un petit tasse-merde qui se prend pour Gandalf ou, comme le dirait Antoine Drolet, célèbre créditiste, d'un petit professeur français au *pinch* taillé au ciseau. Comme bien d'autres, vous vous retrouverez dans le sac protocolaire de son désengagement, de sa désillusion. Vous serez une personne de plus à ne pas avoir su lui retourner la bonne question, à ne pas avoir su transformer cette petite révolte en une énorme révolte, seul moteur possible de l'action citoyenne, seule force engageante de l'individu, seul véritable centre d'attraction autour du projet commun de la littérature.

Je vois trop grand? Ils sont là pour grandir. Ils sont là, vulnérables dans votre regard, prêts à ce que vous leur donniez les instruments de leur édification, de leur érection monumentale, de leur émancipation. Alors il faudrait cesser de penser qu'ils ne sont

rien et que vous n'avez pas d'importance. Si vous ne le faites pas, alors qui. Et si ce n'est pas maintenant, alors quand<sup>134</sup>?

Vous vous prenez à murmurer des histoires de victoires en espagnol.

Répondez, il attend.

Δ

Vous pouvez jouer au romantique, dire que sans le livre vous seriez perdu. Vous pouvez sortir un livre au hasard et le laisser parler de la beauté :

Certaines œuvres provoquent ce qui ressemble à un enlèvement, un rapt de l'identité narrative. On en sort désorienté. On dit : « Je ne sais plus comment je m'appelle. » [...] On veut faire durer cette vacance d'identité où le travail de la machine narrative semble s'être enfin arrêté pour se laisser fasciner et séduire. Pour se laisser malmener. Ou pour se laisser reconnaître<sup>135</sup>.

N'est-ce pas là mourir? Vous en rajouteriez. Se faire malmener, perdre son identité! Et renaître, revenir renouvelé, se laisser reconnaître? Comme si l'œuvre savait quelque chose de nous que nous ignorions jusqu'à ce moment précis où nous la rencontrons.

Δ

« En plus de nous dire des choses qu'on comprend pas, on dirait qu'il invente des mots. »

---

<sup>134</sup> Il y a cette phrase qui me tourne dans la tête et autour de laquelle je tourne depuis que l'a citée Anne-Élaine Cliche dans « Résistance ». Je ne cesse jamais de la travestir : « Si je ne suis pas pour moi, alors qui le sera? Mais quand je suis pour moi, que suis-je? Et si ce n'est pas maintenant, quand? » Anne-Élaine Cliche, « Résistance », collectif, *Fermaille : Anthologie*, Montréal, Moul, 2013, p. 159.

<sup>135</sup> Jacob, *op. cit.*, p. 59.



« On dirait que tout est inventé dans le texte. En plus, on dirait qu'on l'entend. C'est de l'oral. »

Je ne sers plus à rien. Ça défile tout seul. Comme au bonhomme pendu, quand l'autre a deviné le mot et qu'il vous fait languir, qu'il dit les lettres une à une, le sourire qui se précise.

Δ

Vous pouvez encore jouer au francophile.

Notre langue est si belle et notre Molière en fait un si bon usage qu'il faut à tout prix que vous connaissiez votre culture! Il faut à tout prix que vous sachiez bien parler, épurer bien comme il faut votre langue.

Sa culture. C'est un début, mais qu'est-ce que c'est, la culture? Un ministère, une perte d'argent, des coupures, des artistes au chômage?

J'incline à prendre le parti de l'élève. Franchement, il vient de vous dire qu'il se fout de la lecture, comment espérez-vous le sensibiliser à la « beauté de la langue »? Et elle se trouve où, d'ailleurs, cette beauté, cette suprématie du français? Une langue est-elle plus belle qu'une autre?

Vous avez dit Molière. Je sais, vous auriez dit Ducharme, mais vous ne leur avez pas encore présenté. Ça montre le problème.

Δ

« Ferron Jacques, dans le fond, il nous dit de la marde. »

« Ouin, il essaye juste de nous mêler! Sérieux, je comprends rien. »

Δ

Vous lui prenez quinze heures par semaine de son temps, en plus des devoirs, et vous ne savez même pas pourquoi vous le faites véritablement? Il a bien raison de penser qu'il perd son temps.

Non. Si vous comprenez ce que vous faites, si vous comprenez celui qui est devant vous, vous savez que vous lui devez une vraie réponse – du moins une vraie question, un vrai problème – et vous avez déjà jeté aux poubelles le cours sur les figures de style que vous étiez en train de donner pour discuter de cette seule question.



À la fin, ce n'est pas comme si on venait de gagner quelque chose. On n'a pas compté de point dans un but ou un filet, personne n'a été un héros. Personne ne reçoit du chocolat ou une médaille, à la fin. On a lu un texte et, dans notre cas, le cours se termine. On s'en retourne chacun chez soi parce qu'il y a un autre cours le lendemain, un autre cours qu'on ne sait pas ce qu'il nous réserve parce qu'on avance dans l'incertain.

Il n'y aura pas même eu de *climax* dans mon texte que je faisais lire, pas de finale resplendissante ou rebondie, juste une réflexion de plus à mettre dans son sac à dos, son sac qu'on traîne derrière le dos et dans lequel on met du dire à la fin des cours, des notes, des cahiers, des livres.

Il y en a qui repartiraient le regard béant jusqu'à temps que Ferron Jacques revienne les hanter. Il y en a qui tireraient des leçons parce qu'il faut que ça serve, ce qu'on apprend, parce qu'il faut toujours qu'il y ait une utilité. Il y en a qui auraient compris qu'on doit être sceptique quand on essaie de nous remplir – plutôt que d'être une fausse sceptique, diraient d'autres. Et je leur dirais qu'ils ne l'orthographient pas dans le bon sens. Et ils me diraient qu'on parle à l'oral. Et je leur répondrais que je sais, c'est tout. Et on rigolerait peut-être, à la fin.



À la fin, il faudrait aussi fermer l'autre texte, boucher les trous pour ne pas se faire mal, aplanir le terrain vague pour ne pas s'enfarger.

Cette dernière réponse qui bouche tout, elle vous appartient. Vous êtes l'enseignant, après tout.

Devant un objet qui résiste à l'élève, le chemin le plus facile serait de parler de résistance. Vous savez, ce qui résiste, ce qu'on a tenté d'évacuer du réel, ce dont on parlait il y a un instant. Je dis le chemin le plus facile parce qu'il accorde à la littérature une nouvelle fonction, celle de résister, d'être exigeante. Idéalement, si vous choisissez ce chemin, vous vous êtes déjà ouvert une porte en début de session en plaçant quelques citations au tableau.

## CONCLUSION

### PONT



136

À moi-même : il faut raconter la parole qui grandit. Pour ça il faut la regarder du regard qui rend vulnérable. Ensuite il faut mourir à elle la laisser jaillir dans l'autre.

Il faut écrire les histoires qu'on ne se raconte plus.

Il faut écrire les histoires mortes et l'histoire de leurs morts.

---

<sup>136</sup> A.A. Chesterfield, « Collapse of the Quebec Bridge » [photographie], William C. James, *A Fur Trader's Photographs : A.A. Chesterfield in the District of Ungava, 1901-4*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1985 [1916], p. 106.

## ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

### DÉSORDRES INTÉRIEURS

*Autrement tu t'oublieras en chemin  
sans savoir pour qui ni pourquoi. L'idée  
principale est de connaître ce en quoi il  
convient de se perdre.*

—YVES BOISVERT (LE POÈTE)

*Tu portes en toi ta famille.*

—VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU  
par la bouche d'un vieux sage cri

### SUR LA LITTÉRATURE ET LE LANGAGE

#### Essais d'écrivaines et d'écrivains

BOISVERT, Yves, *Écritures des territoires de l'écriture*, Montréal, XYZ, 2003.

BOUCHARD, Hervé et Stéphane Inkel, *Le paradoxe de l'écrivain. Entretien avec  
Hervé Bouchard*, Peuplade, 2008.

FERRON, Jacques, *Le contentieux de l'Acadie*, Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul  
Lewis (éds.), Montréal, VLB, 1991.

JACOB, Suzanne, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008.

\_\_\_\_\_, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal et PUM, 1997.

JUARROZ, Roberto, *Poésie et réalité*, Paris, Lettres vives, 1987.

LAPIERRE, René, *Renversements*, Montréal, Herbes rouges, 2012.

\_\_\_\_\_, *L'atelier vide*, Montréal, Herbes rouges, 2003.

\_\_\_\_\_, *L'entretien du désespoir*, Montréal, Herbes rouges, 2001.

NOVARINA, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999.

OUELLETTE, Fernand, *Écrire en notre temps*, Montréal, HMH, 1979.

PERRAULT, Pierre, *De la parole aux actes*, Montréal, l'Hexagone, 1985.

PRIGENT, Christian, *Compile*, Paris, P.O.L., 2011.

\_\_\_\_\_, *Ceux qui merdRent*, Paris, P.O.L., 1991.

### **Ouvrages généraux**

ADORNO, Theodor Wiesengrund, *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1999.

BAKHTINE, Mikhail, *Le marxisme et la philosophie du langage : Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Minuit, 1977.

BENJAMIN, Walter, *Expérience et pauvreté, suivi de Le conteur et de La tâche du traducteur*, Paris, Payot, 2011.

DERIVE, Jean (dir.), *L'épopée. Unité et diversité d'un genre*, Paris, Karthala, 2003.

DERRIDA, Jacques, *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996.

GENETTE, Gérard, *Discours du récit*, Paris, Seuil, 2007.

GIRARD-LEGENDRE, Anne-Sophie, *Revisiter l'histoire : démythification et construction d'une résistance politique dans Jeanne Darc de Nathalie Quintane*, mémoire de maîtrise, UQAM, 2015.

MADELÉNAT, Daniel, *L'épopée*, Paris, PUF, 1986.

SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948.

YAGUELLO, Marina, *Le sexe des mots*, Paris, Points, 1995.

ZUMTHOR, Paul, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983.

Centre d'études et de recherches interdisciplinaires sur les processus de la création,  
Université de Savoie, *La bande sonore : Esquisse d'une théorie de l'oralité  
dans la littérature et au cinéma*, Malissard, Aleph, 2002.

### Articles

BALLIU, Christian, « Cognition et déverbalisation », *Meta : journal des traducteurs*,  
vol. 52, n° 1, 2007, p. 3-12.

BIRON, Michel, « Sociocritique et poésie », *Études françaises*, n° 27, vol. 1, 1991,  
p. 11-24.

JENNY, Laurent, « La langue, le même et l'autre », *Figura : La recherche en  
littérature*, [en ligne] <<http://www.fabula.org/lht/0/Jenny.html>>

MAVRIKAKIS, Catherine, « La traduction de la langue pure : fondation de la  
littérature », *TRR*, vol. 2, n° 1, 1989, p. 59-74.

POPOVIC, Pierre, « Le différend des discours dans *Regards et jeux dans l'espace* »,  
*Voix et images*, n° 34, 1986, p. 87-104.

### SUR LA LITTÉRATURE, L'HISTOIRE ET L'IDENTITÉ QUÉBÉCOISES

#### Monographies

BAILLARGEON, Denyse, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal,  
2012.

BLAIS, Jacques (dir.), *Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-  
française : De Saint-Denys Garneau*, Montréal, Fides, 1971.

BRASSARD, Denise et Evelyne Gagnon (dir.), *États de la présence : Les lieux  
d'inscription de la subjectivité dans la poésie québécoise actuelle*, Montréal,  
XYZ, 2010.

BROCHU, André, *Une étude de Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 1998.

COHEN, Yolande, *Femmes de parole : l'histoire des cercles de fermières du Québec,  
1915-1990*, Montréal, Le jour, 1990.

- CODERRE, Émile, *Jean Narrache chez le diable*, de l'Homme, 1963.
- DESBIENS, Jean-Paul, *Les insolences du frère Untel*, Montréal, de l'Homme, 1960.
- DUMONT, Micheline et Louise Toupin, *La pensée féministe au Québec : Anthologie [1900-1985]*, Montréal, Remue-ménage, 2003.
- FAIVRE-DUBOZ, Brigitte et Patrick Poirier (dir.), *Jacques Ferron : le palimpseste infini. Actes du colloque international de Montréal*, Outremont, Lanctôt, 2002.
- GARNEAU, Michèle et Johanne Villeneuve (dir.), *Traversées de Pierre Perrault*, Montréal, Fides, 2009.
- GAUVIN, Lise, *Langagement : L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000.
- HAREL, Simon, *Braconnages identitaires : Un Québec palimpseste*, Montréal, VLB, 2006.
- KEMEID, Oliver, Pierre Lefebvre et Robert Richard (dir.), *Anthologie Liberté 1959-2009 : l'écrivain dans la cité : 50 ans d'essais*, Montréal, Quartanier, 2011.
- LÉVESQUE, Andrée, *Résistance et transgression : études en histoire des femmes au Québec*, Montréal, Remue-ménage, 1995.
- NEPVEU, Pierre, *L'écologie du réel : Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1999.
- PELLERIN, Maurice (transcription), *Le suffrage féminin : débats sur la loi accordant aux femmes le droit de vote et d'éligibilité. Législature de Québec, 9 – 25 avril 1940*, Québec, Division de la recherche, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, 1990.
- PRÉVOST, Robert, *Trois siècles de tourisme au Québec*, Québec, Septentrion, 2000.
- ROY, Gabrielle, *Heureux les nomades et autres reportages, 1940-1945*, Montréal, Boréal, 2007.
- VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1954.



Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le jour, 1992.

## Articles

BOISCLAIR, Isabelle, « L'écrivaine québécoise au vingtième siècle. Parcours d'un sujet problématique », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 125-143.

BOIVIN, Aurélien, « Gabrielle Roy », *Québec français*, n° 51, 1983, p. 11.

———, « Des proses et des femmes au Québec des origines à 1970 », *Québec français*, n° 47, 1982, p. 22-25.

BOIVIN, Aurélien et Kenneth Landry, « Françoise et Madeleine, pionnières du journalisme féminin au Québec », *Voix et images*, vol. 4, n° 2, 1978, p. 233-243.

BOISCLAIR, Antoine, « Gabrielle Roy arrive en ville : un reportage sur Montréal », *Contre-jour : cahiers littéraires*, n° 11, 2006-2007, p. 107-109.

COHEN, Yolande, « L'histoire des femmes au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 21, n° 3, 1980, p. 339-345.

LEGRIS, Renée, « La condition féminine en mutation : le radio-feuilleton québécois (1930-1970) », *L'Annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales*, n° 7, 1990, p. 9-34.

ROBERT, Lucie, « D'Angéline de Montbrun à *La chair décevante*. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, 1987, p. 99-110.

ROY, Julie et Chantal Savoie, « Vers une histoire littéraire des femmes », *Québec français*, n° 137, 2005, p. 39-42.

SAINT-MARTIN, Lori, « *La chair décevante* de Jovette Bernier : le Nom de la Mère », *Tangence* 47, n° 47, 1995, p. 112-124.

SAVOIE, Chantal, « Femmes, chroniques et billets dans les années 1930 », *Voix et images*, vol. 39, n° 2, (116) 2014, p. 57-67.

\_\_\_\_\_, « Persister et signer : les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », *Voix et images*, vol. 30, n° 1, (88) 2004, p. 67-79.

SILLS, Myriam, « "Murine pour vos yeux" : arguments publicitaires, représentations et public cible dans les annonces des magazines au Québec, 1925-1950 », *Cahiers d'histoire*, vol. 32, n° 1, 2013, p. 77-98.

SIROIS, Antoine, « Le mouvement littéraire des Cantons-de-l'Est – 1925-1950 », *Histoire Québec*, vol. 18, n° 1, 2012, p. 21-22.

### **Périodique**

LEFEBVRE, Pierre (dir.), « Les régions à nos portes », *Liberté*, Vol. 53, n° 3 (295), 2012.

### **Documents audios et audiovisuels**

BARBEAU, Manon (réal.), *Les enfants de Refus Global* [documentaire], Montréal, ONF, 1998.

CARLE, Gilles (réal.), *Épopée en Amérique : une histoire populaire du Québec* [série documentaire], Montréal, Imavision, 1997.

COMTE, Joanne et Martin Girard (réal.), *La voix des femmes* [série radio], Montréal, Radio-Canada, 2015.

PERRAULT, Pierre, Michel Brault et Marcel Carrière (réal.), *L'œuvre de Pierre Perrault. Volume 1, La trilogie de l'Île-aux-Coudres* [films et entretiens], Montréal, ONF, 2007.

### **SUR LA SOCIÉTÉ, SUR LA POSSIBILITÉ DU COMMUN ET SUR L'IDÉE DE L'ENTRE**

### **Monographies**

AGAMBEN, Giorgio, *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, Paris, Seuil, 1990.

BATAILLE, Georges, *La part maudite*, Paris, Minuit, 1967.

BLANCHOT, Maurice, *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983.

CHAMBERLAND, Paul, *Les pantins de la destruction*, Montréal, Poètes de brousse, 2012.

CORNELLIER, Louis (dir.), *Lettre à mes collègues sur l'enseignement de la littérature et de la philosophie au collégial avec des répliques de Marc Chabot, Michel Morin, Jean Pierre Girard et Monique LaRue*, Montréal, Nota bene, 2006.

ELAWANI, Ralph, *Les marges détachables*, Montréal, Poètes de brousse, 2014.

ESPOSITO, Roberto et Jean-Luc Nancy, *Communitas : origine et destin de la communauté, précédé de Conloquium*, Paris, PUF, 2000.

GODBOUT, Jacques T., *Le don, la dette et l'identité. Homo donator vs homo oeconomicus*, Montréal, Boréal, 2000.

\_\_\_\_\_, *Le langage du don*, Montréal, Fides, 1993.

GUILLOT, Céline, *Inventer un peuple qui manque : que peut la littérature pour la communauté? Blanchot, Bataille, Char, Michaux, Nancy, Agamben*, Dijon, Presses du réel, 2013.

KOROMYSLOVA, Nadejda, *La communauté politique au-delà de l'unité : proposition à partir de Jacques Rancière, Giorgio Agamben et Jean-Luc Nancy*, mémoire de maîtrise, UQAM, 2011.

LAÏDI, Zaki, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000.

LANE, Charles, *La vie dans les bois*, Thierry Gillyboeuf (trad.), Bordeaux, Finitude, 2010.

LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.

\_\_\_\_\_, *Le bonheur paradoxal*, Paris, Gallimard, 2006.

MARX, Karl et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Livre de poche, 1973.

NANCY, Jean-Luc, *La communauté affrontée*, Paris, Galilée, 2001.

NEGRI, Toni, *Art et multitude : neuf lettres sur l'art suivies de Métamorphoses*, Paris, Mille et une nuits, 2009.

RIVARD, Yvon, *Aimer, enseigner*, Montréal, Boréal, 2012.

SAUL, John, *Le citoyen dans un cul-de-sac? Anatomie d'une société en crise*, Montréal, Fides, 1996.

### Articles

CHAMBERLAND, Paul, « Nécessité d'un nouvel héroïsme », *Horizons philosophiques*, vol. 10, n° 2, 2000, p. 1-10.

COCTEAU, Jean, *Discours de réception de Jean Cocteau à l'Académie française*, Paris, 20 octobre 1955, [en ligne] <<http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-jean-cocteau>>.

LEMIEUX, Denise, « Souvenirs d'enfance, mémoires familiales et identité », Simon Langlois et Yves Martin (dir.), *L'horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, Québec, PUL et IQRC, 1995, p. 239-251.

MERCIER, Noémie, « Blaise Renaud, le libraire rebelle », *L'Actualité*, 2014, [en ligne] <<http://www.lactualite.com/culture/le-libraire-rebelle/>>

VATZ LAAROUSSI, Michèle, « Les usages sociaux et politiques de la mémoire familiale : de la réparation de soi à la réparation des chaos de l'histoire », Denise Lemieux et Éric Gagnon (dir.), *Enfances, familles, générations*, n° 7, 2007, p. 112-126.

### Document audiovisuel

NANCY, Jean-Luc, « Pour une commune pensée », Thomas Lacoste (réal.), *Notre monde* [ciné-frontières], [en ligne] <<https://www.youtube.com/watch?v=5ZOXVpgVYoQ>>

## SUR LE FOLKLORE ET L'ETHNOLOGIE

### Monographies

- BARBEAU, Marius, *Romancero du Canada*, Montréal, Beauchemin, 1937.
- DUBOIS, Patrick, *Marius Barbeau, folklore et nationalisme*, Mémoire de maîtrise, UQAM, 2003.
- GAUTHIER, Serge, *Charlevoix ou la création d'une région folklorique. Étude du discours de folkloristes québécois (1916-1980)*, Québec, PUL, 2003.
- HAYWARD, Annette, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Nordir, 2006.
- LACOURCIÈRE, Luc (dir.), *Les Archives de folklore II*, Montréal, Fides, 1947.
- \_\_\_\_\_, *Les Archives de folklore I*, Montréal, Fides, 1946.
- PICHETTE, Jean-Pierre (dir.), *L'oeuvre de Germain Lemieux, S. J. : bilan de l'ethnologie en Ontario français : actes du colloque tenu à l'Université de Sudbury (31 octobre, 1er et 2 septembre 1991)*, Sudbury, Centre franco-ontarien de folklore, 1993.
- RICHARD, Jean-François, *Un cerveau géminé et ses réseaux : littérature, science et relations Québec-France chez Louis-Marcel Raymond (1915-1972)*, mémoire de maîtrise, UQTR, 2008.
- Ministère de la colonisation, *Le guide du colon*, Lévis, Mercier, 1938.
- Société du Parler français au Canada, *Deuxième congrès de la langue française au Canada*, Luc Lacourcière (transcription), Québec, Imprimerie de l'Action catholique, 1938.

### Articles

- BARBEAU, Marius, « La vie de Barbeau », *Un aperçu de la culture canadienne (1883-1969) : Marius Barbeau*, [en ligne]  
 <[http://www.civilization.ca/cmc/exhibitions/tresors/barbeau/index\\_f.shtml](http://www.civilization.ca/cmc/exhibitions/tresors/barbeau/index_f.shtml)>

- BERGERON, Yves, « Naissance de l'ethnologie et émergence de la muséologie au Québec (1936-1945). De l'"autre" au "soi" », *Rabaska : la revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 3, 2005, p. 7-30.
- BOIVIN, Aurélien et Luc Lacourcière, « Une entrevue avec Luc Lacourcière », *Québec français*, 1977, p. 27-31.
- BRICAULT, Christine, Anne-Marie Desdouits et Dominique Sarny, « Rétrospective de la discipline. La conception du folklore de trois pionniers : Marius Barbeau, Luc Lacourcière et Carmen Roy », *Ethnologies*, vol. 26, n° 2, 2004, p. 21-56.
- DE BLOIS MARTIN, Charles, « Tourisme et patrimoine : les rendez-vous manqués », *Continuité*, n° 76, 1998, p. 37-40.
- DU BERGER, Jean, « Tradition et constitution d'une mémoire collective », *Culture française d'Amérique. Actes du colloque du CEFAN tenu à l'Université Laval en 1995*, Québec, PUL, 1995, p. 43-77.
- \_\_\_\_\_, « Un grand maître de la tradition : l'ethnologue Luc Lacourcière », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, vol. 4, n° 4, 1989, p. 19-22.
- \_\_\_\_\_, « La littérature orale », *Études françaises*, vol. 13, n° 3, 1977, p. 219-235.
- GARANT, André, « Madeleine Doyon-Ferland », *Patrimoine beaucévillois*, [en ligne] <<https://sites.google.com/site/wwwccpbca/madeleine-doyon-ferland-1>>
- GAUTHIER, Serge, « Charlevoix ou la création d'une région folklorique dans la méthodologie des premiers folkloristes », *Port Acadie : revue interdisciplinaire en études acadiennes*, 2008-2009, p. 63-70.
- GENEST, Bernard, « La Tradition orale et les savoirs artisanaux », *Traité de la culture*, Québec, IQRC et PUL, 2002, p. 47-64.
- \_\_\_\_\_, « La mémoire en héritage », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, 1997, p. 10-14.
- GROULX, Lionel, « Ouvrage recensé : Gustave Lamarche, c.s.v., *Le Collège sur la colline* », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 5, n° 3, 1951, p. 435-437.

- GUILBERT, Lucille, « Folklore et ethnologie. De l'identité ethnique à l'interculturalité », Jacques Mathieu (dir.), *Les dynamismes de la recherche au Québec*, Québec, PUL, 1991, p. 63-91.
- LACOURCIÈRE, Luc, « L'étude de la culture : le folklore », Fernand Dumont et Yves Martin (dir.), *Situation de la recherche sur le Canada français*, Québec, PUL, 1962, p. 253-262.
- LAVERDIÈRE, Camille, « Jacques Rousseau : le dernier des grands explorateurs du Nouveau-Québec », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 56, 1999, p. 44-47.
- LEBEL, Jean-Marie, « La musique sur papier », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, vol. 5, n° 2, 1989, p. 33-36.
- MATHIEU, Jocelyne, « L'intellectuel et le lion : Jacques Rousseau : homme de tête et de passion », *Les cahiers des dix*, n° 59, 2005, p. 127-147.
- \_\_\_\_\_, « L'éducation familiale et la valorisation du quotidien des femmes au XX<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers des dix*, n° 57, 2003, p. 119-150.
- PICHETTE, Jean-Pierre, « Luc Lacourcière et l'institution des Archives de folklore à l'Université Laval (1936-1944). Autopsie d'une convergence », *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 2, 2004, p. 11-29.
- \_\_\_\_\_, « La diffusion du patrimoine oral des Français d'Amérique », *Culture française d'Amérique*, Québec, PUL, 1994, p. 127-143.
- ROBERGE, Martine, « Archives de folklore et d'ethnologie de l'Université Laval », *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 2, 2004, p. 297-301.
- \_\_\_\_\_, « De la collecte à la mise en valeur », *Cap-aux-Diamants la revue d'histoire du Québec*, 2002, p. 19-23.
- SAULNIER, Carole, « Conserver les traditions populaires françaises d'Amérique », *Québec français*, n° 150, 2008, p. 26-28.
- SAULNIER, Carole et Céline Savard, « Les Archives de folklore de l'Université Laval d'hier à aujourd'hui », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 31, 1992, p. 30-33.

- TESSIER, Albert, « Les valeurs nationales et économiques du tourisme », *Réseau du patrimoine gatinois*, 1943, [en ligne]  
 < <http://www.reseaupatrimoine.ca/documents/Nord%20de%20l'Outaouais%20p1%20s1%20c4.pdf> >
- THÉRIAULT, Benoît, « Marius Barbeau, en quête de connaissances... depuis 1911 », *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 9, 2011, p. 165-181.

## SUR LE PLAGIAT

### Monographies

- BAYARD, Pierre, *Le plagiat par anticipation*, Paris, Minuit, 2009.
- CORNILLE, Louis-Jean, *Plagiat et créativité : treize enquêtes sur l'auteur et son autre*, Amsterdam et New York, Rodopi, 2008.
- FINNÉ, Jacques, *Des mystifications littéraires*, Paris, José Corti, 2010.
- HENNIG, Jean-Luc, *Apologie du plagiat*, Paris, Gallimard, 1997.
- JEANDILLOU, Jean-François, *Esthétique de la mystification : Tactique et stratégie littéraires*, Paris, Minuit, 1994.
- \_\_\_\_\_, *Supercheries littéraires : La vie et l'œuvre des auteurs supposés*, Paris, Usher, 1989.
- MARTINEAU, Yzabelle, *Le faux littéraire : plagiat littéraire, intertextualité et dialogisme*, Québec, Nota bene, 2002.
- SAMOYAUULT, Tiphaine, *L'intertextualité : Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan, 2001.

### Articles

- GUIDÉE, Raphaëlle, « Anachronisme des œuvres d'art et temps de la littérature (ou comment l'histoire de l'art vint au secours de l'histoire littéraire) », *Figura* :



*La recherche en littérature*, 2011, [en ligne]  
 <<http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=244>>

RANDALL, Marylin, « Plagiat et répétition en littérature: une distinction critique », Max Vernet (éd.), *Étrange topos étranger. Actes du XVI<sup>e</sup> colloque de la SATOR*, Québec, PUL, 2006, p. 39-53.

\_\_\_\_\_, « L'imaginaire du plagiat ou le plagiat imaginaire », Bertrand Gervais et Jean-François Chassay (éds.), *Les lieux de l'imaginaire*, Montréal, Liber, 2002, p. 223-235.

\_\_\_\_\_, « L'homme et l'œuvre : bioelectrographie d'Hubert Aquin », *Voix et Images*, vol. 23, n° 3, (69), 1998, p. 558-579.

#### SÉLECTION D'ŒUVRES LITTÉRAIRES

##### Tous types de textes et pêle-mêle

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Mémoires d'outre-tonneau*, Montréal, Boréal, 2010.

\_\_\_\_\_, *N'évoque plus le désenchantement de ta ténèbre mon si pauvre Abel : Lamentation*, Montréal, VLB, 1976.

BEAUGRAND, Honoré, *La chasse-galerie et autres récits*, Montréal, PUM, 1989.

BERNIER, Jovette, *La chair décevante*, Montréal, Fides, 2014.

BOCK, Raymond, *Atavismes*, Montréal, Quartanier, 2011.

BORDUAS, Paul-Émile, *Refus global et autres écrits*, Montréal, Typo, 1990.

BOUCHARD, Hervé, *Numéro six*, Montréal, Quartanier, 2014.

BRAULT, Jacques, *Poèmes des quatre côtés : avec cinq encres de l'auteur*, Saint-Lambert, Noroît, 1975.

CARTIER, Jacques, *Voyages au Canada, suivis de Voyage de Roberval*, Montréal, LUX, 2000.

- COCKE, Emmanuel, *Louve storée, Sexe pour sang et Sexe-fiction*, Montréal, Coups de tête, 2013.
- CONAN, Laure, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Typo, 1999.
- \_\_\_\_\_, *L'obscur souffrance*, Québec, L'action sociale limitée, 1919.
- DANTIN, Louis, *Nelligan et son œuvre*, édition électronique, Bibliothèque électronique du Québec, 1903.
- DE GASPÉ (fils), Philippe Aubert, *L'influence d'un livre*, Anjou, CEC, 2013.
- DE SAINT-DENYS GARNEAU, Hector, *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, Boréal, 1993.
- DUINO, Michel, *D'Artagnan : capitaine-lieutenant des mousquetaires du roy*, Paris, Gérard et C<sup>o</sup>, 1961.
- FERRON, Jacques, *Les confitures de coings, nouvelle version de La nuit; suivi de l'Appendice aux confitures de coings : ou Le congédiement de Frank Archibald Campbell*, Montréal, l'Hexagone, 1990.
- \_\_\_\_\_, Jacques, *Contes du pays incertain*, Montréal, Orphée, 1962.
- FRÉCHETTE, Louis, *Originaux et détraqués*, Montréal, Beauchemin, 1943.
- FRÈRE MARIE-VICTORIN, *Récits laurentiens*, Montréal, Frères des écoles chrétiennes, 1919.
- GOYETTE, Arsène, *L'ineffaçable souillure*, Sherbrooke, Tribune, 1926.
- GRIGNON, Claude-Henri, *Un homme et son péché*, Ottawa, Stanké, 1969.
- GUÈVREMONT, Germaine, *Le survenant*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1974.
- \_\_\_\_\_, *Marie-Didace*, Montréal, Beauchemin, 1947.
- HÉMON, Louis, *Maria Chapdelaine*, France, Bibebok, 2014.
- LA FONTAINE, Jean de, « Rien de trop », *Les fables de La Fontaine*, Paris, iLivri, 2013, p. 536.

- LAMONTAGNE-BEAUREGARD, Blanche, *Récits et légendes*, Montréal, Beauchemin, 1922.
- LAVOIE, Julien, « Nous nous reconnâtrons », *Fermaille : Expiratoire de création*, Vol. 1, n° 3, 2012, p. 21.
- LEMAY, Pamphile, *Contes vrais*, Montréal, Beauchemin, 1907.
- LORANGER, Jean-Aubert, *Contes*, 2 tomes, Montréal, Fides, 1978.
- MIRON, Gaston, *L'homme rapaillé*, Montréal, Typo, 1998.
- ONDAATJE, Michael, *L'homme aux sept orteils*, Daniel Canty (trad.), Montréal, Noroît, 2011.
- PÉSÉMAPÉO BORDELEAU, Virginia, *Ourse bleue*, Lachine, Pleine Lune, 2007.
- RABELAIS, François, *Œuvres complètes*, 2 tomes, Pierre Jourdas (éd.), Paris, Garnier, 1962.
- RIMBAUD, Arthur, « Lettre du poète Arthur Rimbaud à Paul Demeny », *Des lettres. Le site de correspondances et des lettres*, 15 mai 1871, [en ligne]  
<<http://www.deslettres.fr/lettre-darthur-rimbaud-a-paul-demeny-dite-lettre-du-voyant-je-est-un-autre/>>
- \_\_\_\_\_, *Poésies. Illuminations. Une saison en enfer*, Paris, NRF, 1999.
- RINGUET, *L'amiral et le facteur ou comment l'Amérique ne fut pas découverte*, Montréal, Dussault, 1954.
- ROY, Gabrielle, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Stanké, 1987.
- SAVARD, Félix-Antoine, *L'Abatis*, Montréal, Fides, 1969.
- \_\_\_\_\_, *Ménard maître-draveur*, Montréal, Fides, 1967.
- SIMIC, Charles, *Alchimie de brocante. L'art de Joseph Cornell*, Daniel Canty (trad.), Montréal, Noroît, 2010.
- SOLWAY, David, *Passage de Franklin*, Marie Frankland (trad.), Montréal, Noroît, 2012.

THÉRIAULT, Yves, *Les temps du carcajou*, Montréal, L'actuelle, 1976.

\_\_\_\_\_, *Ashini*, Montréal, Fides, 1960.

\_\_\_\_\_, *Contes pour un homme seul*, Montréal, L'arbre, 1944.

VIGNEAULT, Gilles, *Portages*, Québec, Nouvelles éditions de l'arc, 1993.

\_\_\_\_\_, *Pour une soirée de chansons*, Québec, L'arc, 1965.

VINCENT, Dauphin, *Têtes à claques*, Montréal, Quartanier, 2005.

YVON, Josée, *La cobaye*, Montréal, VLB, 1993.

YVON, Josée et Denis Vanier, *Koréphilie*, Trois-Rivières, Forges, 1981.

Collectif, *Fermaille : Anthologie*, Montréal, Moul, 2013.

Sans auteur, *Le roman de Renart*, Jacques Haumont (transcription), Paris, H. Piazza, 1966.

#### AUTRES ŒUVRES

BÉLANGER, Daniel, « Fermeture définitive », *L'échec du matériel* [disque compact audio], Audiogram, 2007.

FUGAIN, Michel, « Vis ta vie », *Fugain et le Big Bazar numéro 4* [microsillon], Able, 1976.

MARIE-MAI, « Mentir », *Dangereuse attraction* [disque compact audio], Musicor, 2006.

JAMES, William C., *A Fur Trader's Photographs : A.A. Chesterfield in the District of Ungava, 1901-4*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1985.

**LIVRE DES FAITS ET DITS DE  
MARCEL THIBODEAU**

Traduction et édition établies par  
Jean-Philippe Chabot

## TABLE DES MATIÈRES

|               |    |
|---------------|----|
| Préface ..... | 99 |
|---------------|----|

### PARTIE PREMIÈRE

**Comment le grand Marcel Thibodeau fut introduit en sa mère,  
comment il y passa son temps et comment il en sortit bravement  
pour faire le bien**

|   |     |
|---|-----|
| Passa une femme.....                                  | 107 |
| La disparition.....                                   | 112 |
| La confession.....                                    | 117 |
| Comment Marcel Thibodeau naquit bien étrangement..... | 123 |
| La bête de lumière.....                               | 129 |
| La Patrie, 18 février 1942.....                       | 139 |

### PARTIE DEUXIÈME

**Comment Marcel Thibodeau parcourut le pays de Québec pour  
y faire le bien**

|                                 |     |
|---------------------------------|-----|
| Le temps des disciples I .....  | 142 |
| Le temps des disciples II ..... | 146 |
| Le temps des disciples III..... | 151 |

|   |     |
|---|-----|
| Le temps des disciples IV .....   | 155 |
| Comment Marcel Thibodeau contribua à son insu et<br>en vain à la caisse du parti Libéral..... | 159 |
| Le portrait ou comme Marcel Thibodeau emprisonna<br>le lieutenant von Janowski.....           | 171 |
| Les billes de gin ou l'étendue du paysage.....  | 184 |
| Comment Marcel Thibodeau remporta sa belle princesse .....                                    | 188 |
| Bans.....   | 197 |
| Le mariage heureux de Marcel Thibodeau.....   | 199 |
| Lettre de Colomban à l'abbé Champagne.....  | 207 |
| Lettre de l'abbé Champagne à Colomban.....  | 210 |
| Lettre de Colomban à l'abbé Champagne.....  | 212 |
| Comment Marcel Thibodeau peupla l'Abitibi.....  | 214 |
| Lettre de l'abbé Champagne à Colomban.....  | 222 |
| Lettre de Colomban à l'abbé Champagne.....  | 224 |
| La fuite.....   | 226 |

**PARTIE TROISIÈME**  
**Comment mourut habilement Marcel Thibodeau**

|   |     |
|---|-----|
| Suites .....  | 236 |
| Journal [extraits] .....  | 242 |
| Comment l'on jugea rimouskoisement le Thibodeau<br>(texte engagé) ..... | 251 |
| Lamentations .....  | 262 |
| ÉQUIPE DE TRAVAIL .....   | 268 |



## PRÉFACE

Un projet comme celui-ci mérite qu'on en explique l'émergence, serait-ce pour clarifier ses visées et ses sources. Voilà donc l'objectif de cette préface qui retrace le parcours m'ayant permis de retrouver quelques-uns<sup>137</sup> des récits hagiographiques portant sur Marcel Thibodeau.

Il faut avouer en premier lieu que j'ai à vous parler de circonstances tout à fait ordinaires. C'était lors d'une réunion de famille, plus spécialement à l'occasion d'une veillée de Noël du côté de mon père.

Ce n'est pas étrange, dans ces événements qui ne se multiplient pas à outrance chez les Chabot, de voir mon grand-père manger son repas et sortir de table aussitôt. C'est ce qu'il fit cette soirée-là; sa dinde, sa purée, ses atocas, ses carottes, ses petits pois; sa tasse d'eau chaude, vraisemblable élixir de sa longévité. Puis il alla s'asseoir à l'écart, le regard béant, la bouche ruminante.

Je le rejoignis. Les autres, de toute manière, en étaient à se taquiner sur leur poids et leur calvitie. De mon côté, au salon, les yeux du grand-père reprenaient du service à mesure qu'il se racontait à moi.

Imaginez-le un peu.

Ses années d'embauche sont loin derrière lui. Non pas qu'il soit inapte, au contraire, il est d'une race invincible qui escalade les monts et voit

---

<sup>137</sup> Selon nos estimations, quelque trois cents textes demeureraient introuvables.

loin de douze lieues. Or, vint un jour où il se débaucha et commença de vivre de sa rente.

Avant, il était camionneur. Il me raconte que tandis qu'on frappait aux portes du quartier Saint-Sauveur pour enrôler du soldat, il aurait prétexté une fausse maladie, faisant craindre aux recruteurs de l'armée que son mal ne se répande au régiment en entier. Cette manigance aurait suffi à les revirer de bord. On lui ficha la paix autant de guerres qu'on en fit. Ce faisant, il se retrouva à charroyer de l'huile entre Québec et Gaspé toute sa vie et tant qu'il le put. Besogne solitaire, sans doute. Travail ingrat, certainement.

Chaque fois qu'il revenait, parfois après quelques semaines d'absence, c'était pour faire des réprimandes. La vieille, ma grand-mère de surcroît, inventoriait les malfaisances de mon père le voleur de gâteaux, de sa sœur Carole qui accrochait des chauves-souris sous son chandail et de son frère Réjean le bagarreur-sans-raison. Il sévit sans preuve durant plusieurs années et toujours suivant les allégations de sa femme, comme on l'eût fait dans les pires tribunaux du monde. Tous le mirent rapidement à l'écart. Et il prit son air, s'absentant de plus en plus longuement. C'est au cours de l'un de ses voyages qu'il aurait fait la rencontre d'un dénommé Marcel Thibodeau. Du moins, selon son dire.

Au tournant de la veillée, alors que l'un aidait le bras de la vieille à descendre l'escalier et que l'autre ramassait ses pantoufles de soirée, il me prit à part. Il me remit une enveloppe, me regarda fixe dans les yeux, comme pour sceller un pacte, et il partit.

Dans l'enveloppe, il y avait une vieille carte cornée et une série de notes décousues – toutes de la main de mon grand-père – attestant l'existence de documents perdus ou cachés, la plupart, semblait-il, au sujet de Marcel Thibodeau.

L'importance de ces informations ne m'apparut pas sur-le-champ. En effet, je n'entretenais pas le rêve d'Arthur, mon grand-père, que je me prends curieusement à appeler par son prénom. Non, je ne rêvais pas de passer des heures à fouiller des archives éparses à la recherche de papiers qui, cependant qu'ils étaient mystérieux, ne voulaient rien dire pour moi.

Pourtant, le projet trouvait à m'intriguer. Il éveillait en moi une volonté enfantine, de celles qui ont trait à la découverte des trésors et qui appellent les grands récits d'explorateurs. Entre l'invite de l'or à découvrir et la raison qui s'estompait, vint à poindre le doute de l'agnostique. Cet instinct seul me permettrait de comprendre : il ne faudrait pas seulement fouiller des archives, mais ressasser le sol, littéralement, lire la terre.

Je n'avais rien d'un archéologue. À vrai dire, mon grand-père non plus. Ce ne pouvait être si compliqué. Un peu d'instinct, un peu d'esprit, de l'agilité. Il s'agissait de déterminer un emplacement précis et de posséder une bonne pelle.

Dans mes temps libres, je démêlais les papiers qu'on m'avait donnés. Il m'arriva de penser que mes chances étaient supérieures de trouver quelque chose en creusant à l'aveuglette. Supérieures à celles, du moins, que j'avais de déchiffrer le charabia du grand-père. Son héritage était difficile à comprendre, c'est indéniable. Je finis néanmoins par identifier un lieu où creuser. Si je le déduisis vraiment des écrits, je ne m'en rappelle pas. Il est fort possible qu'au bout des fatigues d'une nuit de recherche j'aie choisi au hasard un emplacement dans l'unique but de mettre un terme à mes espoirs.

Sans réfléchir je me procurai une pelle, une pioche, une tente, de la corde – pour baliser l'espace de fouille, car c'est ainsi que l'on fait dans

les films. Puis je partis, seul, avec un sentiment de ridicule, vers Grosses-Roches.

De toute évidence, la tente était inutile puisque je dormis à l'auberge.

Au moment de piocher, autour de la Croix de la rédemption, j'arrivai à me convaincre. Soit je trouve quelque chose, soit je prouve au moins au grand-père qu'il est fou. Je ne piocherai pas en vain, me disais-je.

Malgré les maladresses de mes recherches et mon archéologie bon marché, croyez-le ou non, je trouvai. Une boîte de bois pourri avec des textes illisibles. Un trésor.

Il y avait, un peu partout suivant les indications encodées par mon grand-père, des documents écrits dans des langues de toutes pièces inventées et dont la singularité rappelait le manuscrit de Voynich. Le sens des textes me restait inconnu, mais la coïncidence était trop grande, trop improbable. La culpabilité de n'avoir pas cru, vous n'y croiriez pas!

J'ai pris du sérieux, j'ai organisé mes fouilles. J'ai consulté des spécialistes, j'ai enrôlé des amis et, de même, je suis parvenu à former une petite équipe avec laquelle nous couvririons six sites différents. Certains emplacements n'ont rien dévoilé, dont un, sous les eaux du fleuve, à mi-chemin entre L'Isle-Verte et Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, n'est légalement accessible<sup>138</sup> qu'une fois l'an pendant les grandes marées. D'autres, comme celui de Saint-Pascal, au contraire,

---

<sup>138</sup> L'octroi de permis pour forer dans cette région du Bas-Saint-Laurent est un processus particulièrement rigoureux. Cela dit, nous avons bon espoir d'obtenir les autorisations nécessaires pour mener des recherches extensives dans les prochaines années.

recelaient plusieurs petits textes à ajouter à une collection de plus en plus importante.

De trouver ces documents annonçait un nouveau point de départ : ma tâche devenait celle d'en saisir le sens. À cette seule tâche, je devrais consacrer la majeure partie des deux dernières années. Sans grande piste d'interprétation pendant un bon moment, la lumière m'est arrivée subitement, et alors seulement parviendrais-je à traduire quelque soixante pages en une nuit. Une fois le code percé, tout se révélait dans un bonheur ici inexprimable.

Mon travail, inspiré par le partage de ces textes incontournables du point de vue de l'histoire du Québec, trouverait à se concrétiser au printemps dernier avec la rencontre de mes plus fidèles collaborateurs.

L'éditeur du présent ouvrage et moi-même avons sélectionné des aventures parmi celles que j'ai traduites. Nous avons ensuite opéré une organisation censément chronologique afin de rendre l'ensemble plus intelligible. La publication de ce premier tome marque une étape importante, qui ne saurait toutefois clore les recherches thiboïques. Ce florilège n'est qu'un éclat du sujet qu'il dévoile. J'espère qu'il saura vous inviter à poursuivre le travail qui s'esquisse en lui.

Tandis que nous faisons paraître ces textes, une question subsiste. Comment traduire l'intraduisible<sup>139</sup>? Nous avons tenté, dans notre processus, d'atteindre un équilibre entre une traduction qui suivrait l'essence des textes originaux et une approche d'ensemble plus homogénéisante. De ce fait, nous ne prétendons pas rendre des

---

<sup>139</sup> De nombreux écrivains ont réfléchi à cette question avant nous. Je pense entre autres à Jacques Brault (*Poèmes des quatre côtés*) et à Catherine Mavrikakis (*La traduction de la langue pure : fondation de la littérature*), auxquels je dois une part importante de mes techniques traductologiques.

témoignages vifs et infailliblement représentatifs sur le plan stylistique. Malgré de nouvelles avancées technologiques, malgré les nombreux appareils qui facilitent aujourd'hui la traduction et le décryptage, nous sommes bien conscients que les voix de nos témoins resteront à jamais perdues. Cela dit, nous sommes confiants d'atteindre notre but : grâce à ce livre, nous démocratisons des documents historiques trop longtemps maintenus dans l'oubli.

Enfin, je tiens à remercier Dany Leblanc et Marianne Saint-Cyr Lebel pour l'aide qu'ils m'ont apportée au cours des recherches sur le terrain. Mille mercis. Sans vous, cette entreprise aurait été impossible.

*J.P.C.*

*Mieux vaut l'homme juste qui  
n'a pas d'idoles : il sera épargné  
par la honte.*

— BARUCH, 6 :72

**PARTIE PREMIERE**

**COMMENT LE GRAND MARCEL THIBODEAU  
FUT INTRODUIT EN SA MÈRE, COMMENT IL Y  
PASSA SON TEMPS ET COMMENT IL EN SORTIT  
BRAVEMENT POUR FAIRE LE BIEN**

*Avenir espoir naissant*

– GROSSES-ROCHES,  
Armoiries



**PASSA UNE FEMME**

1.

Au début, il y eut le souffle, celui d'une femme, celui d'un fleuve, puisqu'il convient en toute chose de parler de paysages. Ainsi y avait-il alentour œuvre dont la rive s'ouvre à la manière d'une panse à vitrail recélant les plus beaux miracles. Village innommable, vues qui tremblent dans l'œil à la venue d'une femme simple, sans lignée ni droits et qui s'installe pour porter.

2.

À Grosses-Roches, le cinq mai de l'an mille-neuf-cent-vingt-neuf, se nomment aisément de mémoire les quarante-deux habitants et, plus souvent, les peut-on appeler d'au moins deux noms; de sorte que sans les animaux, qui sont par grand nombre, on reconnaît :

Aubin l'endimanché, son épouse Aline,  
Thérèse la couventine à la défroque facile,  
Léandre, au même tempérament,  
Simon, Marthe, Jeanne et Joseph,  
Luce et Louise, des siamoises,  
Graham le conciliant,  
Fabrice qui engendra seul et malgré lui  
Léone, femme imberbe au caractère vil,  
le père Colomban, curé de convenance<sup>140</sup>,

---

<sup>140</sup> Nous nous sommes longtemps interrogés quant à cette idée de « curé de convenance ». Une recherche approfondie des archives municipales nous a permis d'établir qu'un seul Colomban, Colomban Desrosiers, aurait vécu à Grosses-Roches à l'époque concernée par le texte. Or, cet homme, en plus de ne pas être curé, est décédé en 1926. Il appert que son identité aurait été usurpée. Nous suspectons nulle autre que la célèbre Agatha Mary Clarissa Miller d'être l'auteure de cette mystification. En effet, nous constatons qu'elle disparaissait la même année, sans être jamais retrouvée – puisqu'on ne retrouva qu'une prétendue Teresa Neele, qu'on s'adonna par laxisme ou par

Luc, le passeur de quête,  
Anselme dit le doute,  
Simon l'orgueilleux, boucher en dilettante,  
Romuald, qui engendra  
Lucienne et Jérémy,  
qui engendrèrent ensemble le Troublé,  
qui vola à Annette ses forts jarrets,  
Germain, Alphonse, Chesnevert,  
tous épris d'Albertine,  
Angoisse-de-Dieu, le forgeron,  
Alexis et Marie Thériault, aînés stériles  
qui enlevèrent Aurore à la crèche,  
Vincent le bedeau,  
Armand, homme à la force d'une musaraigne,  
André, père de Léo, Marius et  
Paul-Henri, tous brisés avant le jour,  
Lafranche, Laprise, Lagueuse, toutes de damnées sorceresses,

---

incompétence à rebaptiser Agatha Mary Clarissa Miller. Fait à noter, il était déjà usuel pour madame Miller d'œuvrer dans l'ombre d'un pseudonyme. À notre connaissance, on ne recense qu'une seule coïncidence du genre à l'époque, ce qui nous confirme que madame Miller s'est hors de tout doute immiscée dans la vie rochelaise.

Déguisée en homme, dissimulant sa féminité sous les soutanes d'un prêtre, elle se livra au jeu durant plusieurs années, dans une petite municipalité qui, sans homme d'Église avant 1934, espérait sans doute l'orientation divine. La tâche n'a pas dû être si complexe : l'homme endeuillé se prête aux remèdes les plus simples, et certainement davantage lorsqu'il ne lui est pas facile de chercher conseil auprès des saints services. Voilà que ces deux problèmes se voyaient résolus par le petit tour que nous préparait Miller : elle se présenterait non seulement comme l'ami disparu, mais aussi en tant que curé de convenance, capable par son empathie toute féminine d'imiter la qualité du ministre moyen.

La Belle, Pit, deux sans-noms,  
et moi-même, Honoré Lacroix,  
poète du village.

3.

Un jour où le monde ne s'y attendait pas, arriva cette femme, Anne de Montmagny, qui, visiblement, commençait de faire de la hanche. On s'en formalisa radicalement. Au hameau, il n'y avait plus que ça sur les lèvres, la petite attend! Et, loin de se demander d'où elle venait, ni même qui elle était, tous se faisaient les commentateurs du salut qu'elle portait en elle, comme si elle fût l'une des leurs.

Bien vite, on fut aise de lui faire la remarque : « Dis donc, la jeune, t'as le bassin pour porter le bambin! » Mais chaque fois, le sujet lui restait aux commissures en une espèce de regret. Et on se mettait ensuite à lui donner les qualités d'une mère, auxquelles elle se refusait tout à fait, car bien seule et simple, et ne trouvant de parti auquel se lier.

4.

Au réveil d'un jour de trop, on ne parla plus d'Anne de Montmagny, qui payait ses dus et acquittait ses comptes, si ce n'est pour dire qu'elle était de bon commerce et d'un appétit redoutable. Enfin, on ne trouva, avant sa disparition, plus grand mot à dire sur elle.

Pour ainsi dire, ce jour-là, on se tanna. L'enfanteresse en devait être une fausse, car on n'avait jamais vu une femme attendre aussi longtemps que ne se délivrât de sa chair le fruit, si ce n'est, bien sûr, la femme d'André, qui toujours garda tout pour elle jusque dans le trépas.

On lui indiqua de se régulariser; rien n'y fit. La panse de la femme continua d'enfler et son dérangement se démoda.

5.

Le temps passa par l'œil de la jeune fille qu'avait été Anne de Montmagny. Le village qu'elle avait rejoint douze ans auparavant s'effrita en elle. On ne la revit jamais et les commérages reprirent.

## LA DISPARITION

C'est lorsqu'on s'aperçut de sa disparition que le hameau se remit à commérer sur son cas. On eut beau rapiécer l'histoire, son départ était inexplicable. Rien dans ses yeux gris, dans ses humeurs de réserve, n'avait laissé poindre une catastrophe aussi grave et soudaine.

Il reste que tous, par l'abandon de celle qu'ils avaient adoptée, s'en voulaient d'avoir été naïfs, d'avoir cru que le bonheur gestait pour tout de bon.

On fit appeler tout le monde à l'église, et on vida son sac.

« Vesse-de-loup de folle sorcière! On fait laide pitance! Qu'on se rie de moi, ça va encore. Qu'on se départe aigu, c'est trop.

- Elle nous a mangé le troupeau sus le dos. Pis elle s'est enfuite avant qu'on la crévât de faim! Qu'on la retrouve, je la pendrai si bien de par ses pieds que tout nous sera rendu jusques à l'honneur.
- Et la viande et la laine; elle n'a rien laissé! Par David le Long<sup>141</sup>, je lui ferai bien pire! »

C'était forte vérité. Car on alla voir chez elle : une maison<sup>142</sup> aux exiguïtés profondes, coin du Rosaire et de la Croix, en travers de la

---

<sup>141</sup> Il s'agit d'un héros local qui se fit connaître vers la fin de XIX<sup>e</sup> siècle. Il était un célèbre redresseur de torts.

<sup>142</sup> Nos recherches ont permis de confirmer que cette maison a été détruite dans un violent incendie en 1942. Trente ans après cet incident, les rochelois ont érigé une croix à la mémoire de celle dont on dit que l'âme habite toujours les lieux. Certains groupes seraient toutefois parvenus à occulter la signification réelle du symbole.

chapelle, par derrière de vieux arbres rabougris. C'est là qu'on cogna, attendant d'abord, l'aigreur au corps. L'un s'épouvanta le pied sur la porte de bois sec, qu'il envoya au sol d'un seul bond et toute pétrifiée. Le village entier, les yeux ronds sur le porche, entreprenait d'enquêter sur un grand mystère.

« Astheur, quoi c'est qu'on fait? se demanda Anselme, surpris de l'audace.

— Dur à dire... » que répondit Graham, l'idée compromise.

Le prêtre Colomban marmonna dans le pas de la porte pour que le Seigneur pardonnât l'intrusion et, seul lettré du groupe, il se rabattit sans doute sur les intrigues de Conan Doyle, qu'il avait l'habitude de lire en anglais dans l'ombre de son cierge.

Il entra tête première.

« Par Dieu lui-même! »

Il avait longuement planifié l'exclamation, qui s'avéra assez disproportionnée. Car rien ne se produisit, ni rien n'apparut.

Estomaqués, les autres ne bougèrent pas. On retourna ensuite les fournitures, les meubles, on fuma la tabatière, vida la boîte à pain, les commodes, les bouteilles de rhums fins, d'absinthe de contrefaçon, de bagosse, on déplaça toutes les décorations, on remua même les garde-robes. Rien. Pas une lettre, pas une preuve d'identité. Ce lieu semblait n'avoir appartenu à personne.

C'est le bedeau Vincent qui abdiqua le premier.

« Je retourne boire. C'est assez.



- Eille le Bedeau! Attends, voir.
- Quoi ce que tu me veux, Pit. M'en vas sus la Thériault.
- T'es-tu sûr que tu vas retrouver ton chemin?
- On n'est pas chez nous icitte. Si on n'est pas de la gendarmerie<sup>143</sup>, on n'a pas affaire icitte pantoute. Je m'en vas.
- Regarde ça. Si c'est plus fin qu'un autre, çal »

Il quitta la maison et s'engagea sur la rue du Rosaire, en direction de la maison Thériault, où, de peur ou de vieillesse, on avait préféré attendre le retour des autres.

« Donne-moi deux ryes, sa mère. »

Marie alla déposer des petits verres rose-ambrés sur le coin de la table et s'assit dans sa chaise, faisant face à son vieux mari qui fumait une pipe, leur petite fille<sup>144</sup> sur les genoux.

« Vous avez rien trouvé, hen? Je vous l'avais dit que ça valait rien.

- On l'aurait jamais su si on n'y aurait pas été, sa mère.

---

<sup>143</sup> Il prononçait certainement [ǫdɑvmøvɛ].

<sup>144</sup> Il s'agit en fait de leur fille adoptive. Nous l'avons vu auparavant et nous le reverrons bientôt.

— Astheur, vous avez toutes les raisons d'avoir des démons sus la tête. C'est maudit pour le village pis pour tout ce qui va-t-en venir. Rentrer sus les autres de même! Ça se fait pas dans cent ans. »

Je m'étais assis à l'écart, et j'avais bu d'une traite ce qu'on m'avait fait donner. Il y avait le père Thériault qui ne disait rien que de la tendresse à l'endroit de la petite Aurore. L'image donnait l'impression d'une habitude millénaire, de longs après-midis passés l'une assise sur l'autre, dans le silence d'une chaise berçante qui grince, un œil à la pensée, l'autre, passif, pointé vers le dehors.

Depuis qu'on avait dépouillé la crèche de la jeune fille, elle n'avait pas lâché le grand-père, sur le torse duquel elle avait coutume de s'endormir, comme à l'abri. Elle le quittait rarement, pour apprendre à broder avec Marie. Pendant ce temps-là, Alexis ne décostait pas de sa chaise. Il ouvrait ses relations de Cartier, un livre en cuir bleu, et s'y plongeait comme s'il fût lui-même le découvreur.

Je quittai la maison Thériault après avoir entrevu le regard approbateur d'Alexis, qui montrait une tolérance exemplaire aux humeurs du bedeau en boisson.

Sur le pas de la porte, je vis que les autres arrivaient.

## LA CONFESSION

La maison de la disparue, ça a été toute une maudite amanchure. Une amanchure, je veux dire : on s'est fait amancher. On est sortis de là comme les figurants d'une fourberie en plein jour, avec le soleil qui aveuglait plus que c'est qu'il faisait voir, avec la neige qui renvoyait la lumière dans la voyance. Comment est-ce qu'on pouvait voir quand tout était trop clair! On était, comment dire, on était exposés.

On est allés chez la mère Thériault. Il se trouvait là des mines basses et des déçues.

D'un côté, sa Mère sermonnait. De l'autre, y avait son mari et leur petite fille. Des effrontés de pas gênés, ces deux-là. De ceux qui se lâchent pas la redondance. Pas une seconde, même pas sur le pot. C'est pas moi qui le dis, c'est tout le monde.

Le père Colombeau est allé revirer par le baptistère sans trop s'expliquer avant de nous rejoindre sur les entrefaites d'une enfilade de jurons pas piquée des vers.

« C'est assez! qu'il a dit en rentrant. Ça changera rien de châtier le ciel quand le mal est su'a Terre. Fermez vos trappes pis écoutez. »

Sa voix, c'était coupable en écœurant. On l'a su tout suite. Son visage chiffonnait une grimace déplaisante. Son grand nez de vin de messe sentait les menteries. Il savait qu'il pouvait pas nous laisser en boutance. Il a pris les airs qu'il prend quand c'est qu'il est sur une scène à dire ses grandes paroles écrites d'avance.

« Dieu ait mon âme si je dois aujourd'hui briser le secret profond de son oreille ici-bas. Il est une chose qui me turlupine atrocement et dont je dois vous parler, fût-elle interdite à l'homme. »

On est habitués de manger de la misère, mais avec autant de malheur d'un coup sur la tête, je lui souhaitais de pas trop jouer avec son intrigue. Autrement ça finirait dans le tonnerre, le village enverrait quelqu'un en dessous de la terre.

Comme il était pour commencer de dire son affaire, on s'est mis à l'écouter malgré que ça s'en allait nulle part de vrai. Un moment donné, faut pas questionner toutes les histoires, sans ça on croirait plus rien.

Il a fini par embrayer.

« La disparue m'est venue conter une chose bien particulière à la confesse, quelques jours avant qu'on ne la revoie pas. C'était une anecdote sans grande vérité et à laquelle je n'ai pas accordé d'importance sur-le-champ. Or, vous devez maintenant l'entendre comme ma propre confession.

Elle est arrivée à l'église la bouche pleine de songes amers. Je l'ai vu dès qu'elle s'est assise dans le confessionnal. Elle s'est mise à entretenir un discours possédé ou seul possible chez la folle.

“Mon père, qu'elle m'a dit, je vous dois confesser un terrible enfantement à venir. Cela fait plus de douze ans, alors que j'étais à la crèche, un esprit commença de me voir au réveil. D'abord, il ne me dit rien, il m'épiait. Puis il m'annonça comme si la vision de son corps me fût nouvelle : ‘Salut, toi que le Seigneur favorise et accompagne. Tu seras enceinte et tu accoucheras d'un fils. Nomme-le Marcel Thibodeau.’” »

Il mâchait une voix cassante de toute petite femme pour elle. Et il ronchonnait plus rauque que de nature pour lui. Il faisait comme au théâtre.

« Je l'ai laissée parler. Avec un goût de l'envoyer par l'Institut, vous en conviendrez. Si j'avais su que tout deviendrait aussi obscur... »

Il a laissé de faire son grand geste pour s'apitoyer sur son sort. La main sur les plis du front, dans les cheveux, dans la poche. Il s'est mis à marcher d'un bord à l'autre en faisant grincer les planches. Et il est resté, le regard dur comme une barre pour donner de la dramatique.

« Dans ces mots exacts, il a repris grave, elle a continué d'un trait :

“Je fus prise d'une angoisse telle que, chaque jour qui suivit, je me réveillai tête contre sol, pieds raidis et jambes en l'air, le corps inapte au mouvement, comme paralysée de tous mes membres et en proie à de fougueuses apparitions.

L'homme, qui n'était ni ange ni démon, ou alors était-il l'un et l'autre, venait ensuite s'asseoir sur mon dos de manière à comprimer ma poitrine. Il m'apparut qu'il y restait durant de longues heures, ainsi qu'on couve un nid de faisan. Peut-être à ce moment germa-t-il dans mon cœur, autant, peut-être souhaitai-je qu'il retirât à mon corps son poids, qu'il me fisse ange, me laissât voler loin, avec ou sans lui.

Enfin, un matin, le ciel montrait ses maux, il s'adonna à moi. Je le voulus repousser, mais la cataplexie m'en empêcha. Je lui voulus crier de me quitter, mais mes lèvres, prises l'une dans l'autre comme celles d'un corbeau, ne bougèrent pas, me livrant à la manière d'une proie facile à la vélocité irréductible avec laquelle il m'enserrait. Je me sentis coupable d'aimer de lui qu'il fût vite venu sur moi poser la semence éternelle. Car je me rappelai ce que l'esprit m'avait instruit.

Il répandit sur moi un souffle qui me couvrit d'ombre. Et c'est là que je me résignai : ‘Qu’il m’arrive selon ce que l’esprit me dit.’ Je quittai la

crèche dès que mes muscles me le permirent et avec l'intention de n'y jamais retourner. L'homme ne me revint pas.

Or, cela fera bientôt douze ans que je porte<sup>145</sup> de lui et de mettre bas il me semble désormais temps."

"Mon enfant, lui ai-je dit avec la dureté qu'il convient d'adopter dans ces cas, d'abord vous inversez tout, mais en outre ce que vous affirmez est tout à fait invraisemblable. Ignorez-vous donc qu'il est une règle selon laquelle vous devez donner vie au neuvième mois? Soit vous mentez, soit vous y contrevenez entièrement et directement. Si je devais apprendre que vous pactisez avec l'autre monde, je devrais vous en faire subir les conséquences!"

Au sortir du confessionnal, j'ai prié pour elle et tenté d'exorciser la calomnie qui, encore, lui coulait de la bouche. "Sors de cette femme! Que revienne aux cochons ce qui est aux cochons!" C'est là qu'elle a expié un souffle impur, aussi profond que la brunante, et que son visage a pâli. Sans parler, elle s'en est retournée. »

Il a arrêté, tout en sueur de s'être aussi bien donné en spectacle. Il s'est plié en deux, question, peut-être, de reprendre son souffle.

Le silence, c'est pas de l'aisance.

---

<sup>145</sup> L'histoire médicale répertorie avant celle-là d'autres occurrences de grossesse prolongée, mais aucune de cette envergure. L'exemple qui nous apparaît le plus similaire au cas d'Anne de Montmagny nous ramène dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle. Une dénommée Gargamelle, femme perfectionniste, aurait mis onze mois à façonner son enfant (cf. Laurent Joubert). Or, ce délai est au moins douze fois plus court que celui dont il est question dans le présent témoignage. Nous imaginons bien la qualité du nouveau-né que préparait alors Mademoiselle de Montmagny.

Le bedeau s'est levé comme c'est qu'il a pu :

« Toi! Toi ton histoire tient pas deboutte, Colomban. Je vais te croire quand c'est que tu vas le dire à l'église en regardant dans les yeux du crucifix. Icitte, tu vaux pas mieux que nous autres! »

Avant de retomber sur sa chaise.

Le Colomban a rien dit de plus. Nous a laissé des papiers<sup>146</sup> sur la table avant de s'enfarger le talon sur un clou jusqu'au dehors de la porte, comme c'est qu'il aurait été projeté. « À prochaine, Colomban! »

« Les orgueilleux, qu'est-ce tu veux! »

Ça a fait une drôle de finale. Malgré toute la patente, on a trouvé le tour de rire comme des baleines, cette soirée-là.

---

<sup>146</sup> Nous avons de bonnes raisons de croire qu'il s'agirait du certificat de naissance de Marcel Thibodeau. Si tel était le cas, le document, que nous n'avons retrouvé qu'en partie, ferait de Colomban un témoin important, sinon un complice dans la disparition d'Anne de Montmagny.



**COMMENT MARCEL THIBODEAU NAQUIT BIEN  
ÉTRANGEMENT**

## SYNOPSIS<sup>147</sup>

*Les parois de l'utérus maudit du liquide abiotique et les limbes d'ombilic s'entourent comme des serpents autour de Marcel Armand Joseph Thibodeau. Une lame tranche la mort de la mère, la vie du fils, qui tombe par terre.*

Les témoins : la Mère, coiffée d'un bonnet et avec une parlure rêche; le Parrain, obligé de présence et rabattu d'ennui; la Marraine, maraichère, à ma souvenance; Charles Louis Lebeau, pitoyablement gauche et tenu malgré lui pour père; le Camionneur, pourvu d'avant-bras et arrivé sur les entrefaites; se cachent les yeux d'une main, certains plongent au sol, d'autres meurent sur-le-champ, d'autres accourent portant la nouvelle, et d'autres, n'en parlons pas.

Au début ce n'est jamais très clair, or la lune ce soir-là était aveuglante, la lune, ça, c'est une chose ben terrible.

---

<sup>147</sup> C'est nous qui titrons.

## SYNOPSIS<sup>148</sup>

### i. Paroles de la mère

« Un bonnet d'âne su'a tête, l'bonyenne de cochon est aussi ben d'avoir une belle corporance, sinon j'te le r'tourne d'où-ce que c'est qui t'vient; grain de misère en bout d'espoir, qu'est-ce tu m'donnes à pas germer? À faire pour faire tu m'dépossèdes! Y m'fait souffrir en pas possible, c't'aussi ben mon droit de l'charroyer avec l'eau du bain. La froidure prend din' racines qu'on est même pas proche d'être ensemble. En le mettant là je l'vois mourir, déjà c't'une chose, mais de l'planter d'espérance en sol pierreux m'fât crèvinter.

Va y falloir des mains de labourreux pour qu'on y donne de la terre. Pis va falloir, mon cher Monsieur, aller l'chercher d'par en-dedans, parce j'vous l'dis, y s'fatigue pas de m'tenir les boyaux. »

### ii. Délibérés

« D'abord que t'as de l'acharnation, tu trouveras toujours une raison pour t'ennuyer. T'as ben beau crier, sa Mère, ça le fera pas sortir : prends tes boyaux comme des cordages pis passe-toi-les ben autour du cou. Si t'as quelque chose à cœur sans bon sens, fléchis pas en découvertures. T'es aussi ben de t'donner morte tout suite pis d'pas le ronner comme un sauvage.

Ou ben donc laisse faire pis vis avec ça en d'dans d'toé. »

---

<sup>148</sup> Dans le but de faire converger les textes traitant de la naissance de Marcel Thibodeau et d'en faciliter l'exégèse, nous avons procédé à un croisement de divers témoignages. Les intertitres ont été repris des textes qui composent les rubriques qu'ils désignent. Vous pardonnerez l'aspect quelque peu « bâtarde » de cette opération.

Veut rien entendre, peut rien. A' crie toujours. A l'siège gros à éclater :  
l'morveux s'enfrouape les limbes d'ombilic  
ça cède pas, ça cède pas [...] *ad libre*  
d'un trait lui ouvre la panse la lame du parrain  
le sang comme un démon tombe par terre  
et tout prend forme de serpents.

### iii. L'imprévu en pleine face

La panse est vide, non vidée, mais bien vide de l'enfant qu'on l'eût cru  
contenir.

« Ventre saint-bleu! Ce n'est ni le lieu ni le moment! Bedaine de vessie  
de véreux, tripes trouées! Tout ça pour un œil de barbotte pourrite! »

Charles-Louis Lebeau lui-même n'en revint pas, et, si gauche, il n'est  
pas là qu'en portrait, dressé sur l'âtre du foyer, qu'il trouve malgré tout  
le moyen de tomber, de se casser en douze-cent-quatre morceaux  
qu'on doit immédiatement ramasser au balai et à la pince fine.

« Dans l'oreille, regarde dans son oreille! »  
Et eut beau regarder si creux que cervelles, épouvanté, l'œil en sortait  
vain.

Résonna ainsi la distance des mots  
du sacre maternel l'absence susurre la vie allante :  
« N'aurons pas les enfants, sont eux qui, les dents vives nous auront. »

Expira un souffle dernier la mère  
par quel souffle sortit enfin l'enfant  
mêmement qu'un sacrifice quand le jour est pris.

Ainsi s'en va tout homme né du souffle  
quand prend chair la parole.

#### iv. Exposition

*Quand on a des yeux on voit.*

L'morveux pourtant a des yeux, ne voit rien. On lui tente d'ouvrir  
(c'est le parrain, la pince à tuyauterie en habileté, qui lui tend sourcils,  
paupières : tout ce qui se peut tendre). On tire, on tire [...] *ad libitum*. Un  
pan cède, l'autre s'ectropionne : surgissements de lumières.

#### v. Disposition

*À l'année prochaine si l'bon  
dieu nous casse pas l'con  
c't'hiver.*

Ç'avaient été ses derniers mots.

C'est quand il planta son couteau dans la panse comme un hart dans  
l'eau qu'on sut pêcher, comme de raison.

La vibration des harts, ça c'est un mur infranchissable.

Son corps git par les Saint-Sept-Frères pour l'éternité sous la croix de  
la Rédemption<sup>149</sup>.

---

<sup>149</sup> Bien que nous ayons retrouvé plusieurs textes à cet emplacement, nos  
recherches n'ont pas permis de découvrir le corps d'Anne de Montmagny.

## **vi. Réjouissances**

Soudain qu'il est né, il crie comme nul même : « À boire! À boire! À boire! » Ainsi qu'il inviterait à trinquer un grand ban de race, si bien qu'il est dans ce moment précis entendu de l'entier pays.

Plutôt que de boire simple au sein de l'allée, saisit-il deux tourtes domestiquées et, coupant dru la veine principale, s'abreuve à la source de l'espèce disparue. Des restes feraient-ils tourtières, cretons, farces. Et le banquet était prêt et tous se régalaient bien. L'arrivez-vous à croire!

## **LA BÊTE DE LUMIÈRE<sup>150</sup>**

---

<sup>150</sup> Ce témoignage provient d'une bande audio. Il constitue l'une des rares preuves orales que nous ayons de l'existence d'un dialecte thiboïque de type B.

Arthur est arrivé, comme c'est dans son habitude, aux alentours des quatre heures, quatre heures trente. Il a fait rouler son camion de l'Imperial en revenant de Grosses-Roches jusqu'ici, comme c'est qu'il fait à tous les deux dimanches, avant de retourner sus sa bonne femme. Il avait pas le droit d'arrêter, mais dans trois ans d'embauche, il a aimé mieux de venir conter fleurette à ma sœur. Et pis s'ils étaient pour le débaucher, c'était ben leur problème, qu'il disait toujours.

En temps de guerre, tu joues pas les fins quand t'es un cadre. D'une manière, t'as pas beaucoup d'hommes sus les bras. Pis d'une autre, c'est toujours ben juste une journée de ronne de plus. Nos maris sont tous partis jouer avec des fusils pis faire leurs braves, sinon les autres ils cultivent. Ça fait qu'il s'en tirait bien dans ses effronteries.

Il est arrivé vers les quatre heures, comme dans son habitude. Il a laissé son camion en bas de la côte Lemieux, pis il s'en est venu par le sentier. Mais cette fois-là, il était pas tout seul.

Y avait un gringalet qui se pavanait à côté de lui, emmaillotté dans une sorte de vieille redingote finie en barbe d'écrevisse. Ma sœur est montée dans sa chambre pour s'habiller comme du monde. Il était pas question qu'elle reste en robe de chambre devant un inconnu. C'est quelque chose de fier, ça, ma sœur.

On s'est salués dans le frette de la porte. Le jeune est resté les yeux grand ouverts, avec les cils qui battent comme on cogne des cloches. Pour dire qu'il était pas à son aise pis qu'il te jouait du bras inutilement. Agnès a fini par dire de quoi.

« Mon Dieu, Arthur, y'était pas temps!



— Mieux qu'un autre, j'arrive quand même. V'là Marcel, un nouveau. »

Elle est disparue dans la cuisine. À peu près un quart de minute, pour verser quatre gros verres. On a trinqué sans poser de questions, parce que c'est malpoli.

Le silence a repris comme un mal au corps.

« On va chasser demain, je vais rester quatre jours.

— Prenez les fusils de mon père. Des fusils basques, y'a pas mieux que ça! »

Elle est repartie dans la cuisine, pis elle est revenue avec d'autres verres, pis elle est repartie, et revenue, ainsi que de suite. Elle s'est démenée de même toute la soirée. De la cuisine jusqu'au salon. Elle a bu tellement et pis tellement vite que sa parure de fière, elle a fini dans l'écume.

Je suis restée là sans trop parler. Arthur, dans un gros divan de velours de laine, il a pas levé les yeux de sus son Marcel. Une chance, sinon il aurait perdu son affaire pour ma sœur.

Ça fait qu'on est allés se coucher tous seuls avec nos maux de tête. Le jeune s'est endormi dans une chaise à ballants. Le lendemain, les deux ont pris des fusils et pis sont partis le ventre vide comme deux y'âbes.

On les a pas vu revenir avant trois jours certain. Au fait on n'a jamais revu le Marcel; c'est juste Arthur qui est repassé prendre son barda.

« Avez-vous tué, mon Arthur? je lui ai demandé.

— Si on a tué? Mon dieu, c'est pas l'affaire! Il nous est arrivé toute une patente, tu me croirais pas.

— Ben raconte, attends pas de pu t'en souvenir! »

Et pis là il s'est mis à me raconter. Une affaire pas créable.

« On est partis l'autre matin, comme tu le sais, sans manger une miette. Nos corps chantaient encore de la veille et pis le ventre de Marcel faisait le cri d'une chouette, c'est ben pour dire.

“On mangera si on chasse! Le pain, ça se mérite mon Marcel, faut apprendre ça.”

Naïf comme qu'il est, pour lui, manger c'était trouver le téton de sa mère. Fallait qu'il save, et pis toujours ben que je lui apprenne, que la vie c'est plus dur que ça. J'étais pas pour y laisser penser que c'est dans l'inverse qu'il se trouvait, comprends-tu.

“Si tu veux t'asseoir sur un héritage, mon mal-trouvé, c'est qu'il aurait fallu que tu travailles plus fort pour naître ailleurs. Fais avec. Trouve tes mains, pis trouve quoi en faire. Nous autres, on est une race d'hommes qui survivent.”

Et pis il disait rien. Depuis c'est que je le connaissais, il avait jamais rien dit. Qu'est-ce que tu veux faire avec ça? Un sauvageon qui dit rien avec un fusil dans les mains... Ça fait que je me suis fermé.

Le soleil plombait. On aurait dit qu'on trouvait pas le bois où c'est qu'on s'en allait. Y avait juste des éclaircies, comme si je connaissais pas où c'est que j'avais. Pourtant... Rien! Pas vu de coin d'ombre, pas de gibier, pas d'arbre dans le milieu de la forêt.

On s'est campés. On s'est fait un feu, sus le bord d'une rivière. J'avais amené un brandy, pour l'espérance.

« Jusque-là, mon Arthur, je te crois, que je lui ai dit. En dehors de la route tu vaux pas grand-chose. »

« Attends, ça s'en vient! qu'il m'a dit. J'ai sorti le brandy. Marcel était étendu, dans le silence de son corps, sur une roche plate. Les arbres avaient repoussé autour de nous autres.

Je le voyais là, comme un brave. Et pis il faisait rien. La flasque s'est buée. Il était reglé, avec ses grandes mains frêles. Il regardait le ciel comme pour la première fois. Moi, je le regardais lui, comprends-tu. Faut dire que le ciel, je l'avais vu pis maudit assez de fois pour savoir ce qui en retourne.

Ses grandes mains sèches, pis son regard. Mais son corps inégal de bambin frêle, ses dents pointues. Ses dents fringantes de manières pointues. Son corps inégal, mais pointu, et pis courbe mais droit. Je l'ai vu comme mon fils. Pis s'il m'est apparu que c'était une belle maudite chose! que le ciel fût noir, que le feu fût éteint, il était là.

Me suis dissipé, on a dormi rapprochés pour pas prendre froid. Le lendemain on a eu faim que deux loups qui ont faim, fallait trouver.

Il a dit :

“  
”

Non. Il est passé proche de dire quelque chose. Il a rien dit. On a marché encore. Ses lèvres, collées une dans l'autre, ont pas trouvé la force.

De toute façon, ce lendemain-là je te dis, il était d'une éclairance!

"Mon Marcel, j'ai faim, il faut que tu trouves."

Je me suis assis, sus le coin d'une branche, ramanchée au bout d'un arbre, sus le pas d'un boisé, en pleine forêt de feuilles, au cœur de Saint-Laurent. Je l'ai regardé aller.

Il s'est gossé un couteau, de nature. Et pis il s'est mis à me couper la souche en dessous de la branche. Sciant. Poussant, il tirait. Un bon bout d'effort, de sorte que je me suis ramassé les deux pieds sus terre en pas long.

"C'est que tu fais là Marcel?"

Y avait quelque chose dans le bonhomme. Quelque chose que j'arrive pas à dire ce que c'est. On s'est mis à randonner, pis je te dis que la faim, rendu là, c'était pas commode. Le jeune s'est arrêté. S'est pris la braguette, une bonne braguette. S'est mis à pisser. Un flot déferlant d'une grandeur.

L'odeur. La pureté de l'odeur.

Six cent trente-deux chevreuils de bonne race, panaches en bas et nez pointé sont apparus pour humer l'odeur de la chose. Imagine-toi mille deux cent soixante yeux<sup>151</sup> qui battent pas en même temps. Ça mène du train, laisse-moi te dire.

---

<sup>151</sup> Selon le calcul, on devrait compter mille deux cent soixante-quatre yeux. Devant ce problème, nous avançons deux hypothèses, desquelles la deuxième semble plus plausible : 1) l'éducation de l'homme fait défaut; 2) quatre chevreuils auraient été pris, sept ans auparavant, dans une

Le tintamarre a fini  
par attirer quatre-vingt-onze  
écureuils, huit carcajous  
cinquante-six oies domestiquées  
trente-quatre huards  
à colliers, six perdrix  
treize renards, vingt-huit  
lynx tachetés, quarante-et-un ours  
(il disait [ur]) vingt-deux loups  
et se sont mis à arriver sur le tard  
un sanglier de Nouvelle-Zélande  
dix girafes d'Afrique et douze  
chimpanzés du Nicaragua<sup>152</sup>. »

C'est là qu'il a changé d'air. Comme s'il voulait faire son poète. Il parlait le nez haut, la main qui fend l'air, les doigts crochus. Pour faire son geste, je sais pas, pour se rendre populaire. Mais y avait juste moi pour l'écouter dire ses folies, pauvre y'âbe.

« J'ai voulu les chasser habilement. Marcel m'a fait un signe, pour dire d'attendre. Me prenait un venin d'en souper un ou deux de ceux-là. J'avais la main raide sur ma crosse.

Le grand doigt. Sec qu'une chip. Devant la bouche. "Chhht!

---

escarmouche avec les grillons des quatre saisons où, cernés, ils auraient tous été contraints d'échanger un œil en retour de leur liberté. Voir à ce sujet les recherches de Serge-Pierre Lanctôt, notamment *Les grillons des quatre saisons : un œil sur la liberté* et *Le dilemme du panaché, entre voir et pouvoir*.

<sup>152</sup> Ce passage est versifié dans l'enregistrement original.

Zip!” S’est rembraguetté.

M’est apparue grande bête, traînée de lumière, aura de portance. Autour, ça a arrêté de battre du cil. Les chevreuils, les yeux fatigués, sont rentrés chez eux. Pis tous les autres aussi. Restait plus rien que l’immense buck, que j’avais jamais rien vu de la sorte.

Marcel s’est avancé comme un David, avec la confiance d’un dompteur de cirque. Tranquillement, pour l’apprivoiser. Et pis vite pour le surprendre. Et pis d’un bond, hop!, le v’là sus la bête.

Et pis le v’là qui incante :

ᄀᄁᄂᄃᄄᄅᄆᄇᄈᄉᄊᄋᄌᄍᄎᄏᄐᄑᄒᄓᄔᄕ

La bête a grandi dans la puissance de la parole. A pas bronché une seconde, est venue docile au pied du mot. Le jeune la tenait par les bois, m’a fait signe de monter. Et pis il s’est mis à la faire marcher sus deux pattes.

“Pour quoi c’est faire que tu la fais marcher deboutte?”

Il a rien dit. On a fait vingt lieues de même jusqu’au campe de la veille. Le buck marchait plus lentement qu’un âne; ça a dû nous prendre trente heures.

C’est là que Marcel a couché la bête sus son flan et pis qu’il lui a pris un jarret. Le couteau qu’il s’était gossé allait devant derrière, sens dessus dessous. La jambe de ça, une affaire pas possible. Ça a décollé du tronc avec un grand bruit de succion. »

Il s'est arc-bouté l'index de travers dans le fond de la joue, pour le ressortir d'un coup avec pression : « Pop! » Sans s'arrêter :

« Et pis il te l'a renvoyée dans nature de même. On l'a vu trotter un bout de temps, pis tu sais ben qu'elle a pris ses aises, la belle bête. Elle a fini par s'habituer à marcher sus trois jambes.

La jambe en question, comprends-tu, on était pas capables lever ça. Même avec de la corde d'épinette, ça a pas été un charme de tenir ça sus le feu. Mais le goût. Et rôtie d'une telle manière, avec à peine ce qu'on avait à portée de main<sup>153</sup>. Une bête de même, chose sûre, ça a du goût! Six heures de temps on a mangé.

Le goût de la chose. »

Il a repris son souffle. Je voyais ben que quelque chose le chicotait.

« Ton Marcel est pas avec toi?

— Ben non, pitié. Il est parti. Je lui ai dit que je le ramènerais à Québec avec moi. Il a rien voulu savoir. M'a dit : "Arthur. Tu

---

<sup>153</sup> Lardez-le de gros sel, poivre, clous de girofle, mettez-le tremper dans le vinaigre avec laurier, sel, tranches d'oignons et de citron, faites-le rôtir à petit feu en l'arrosant de sa marinade. Faites ensuite une sauce avec anchois, échalotes hachées, citron vert et farine frite, liez le tout avec un coulis et versez sur votre jarret de caribou<sup>a</sup>.

<sup>a</sup> Cette recette, tirée du *Grand dictionnaire de cuisine* d'Alexandre Dumas, a été retrouvée, cousue avec secret et précision, dans le revers du veston d'Arthur Chabot. Nous supposons à dessein qu'elle aurait servi à la préparation du festin susmentionné.

m'as sorti des entrailles du péché, tu m'as ramené jusqu'en terre basque. Tu m'as transmis tous les savoirs qu'un père peut passer à son fils. Il est temps que je marche par moi-même par le pays de Québec et que j'y fasse le bien."

- Qu'est ce que c'est que ça peut ben vouloir dire?
- Ça veut dire que je l'ai regardé partir, les jambes encore inégales. Pis qu'il s'en allait rôder par un pays ben trop grand pour un homme aussi peu expérimenté. Je te le dis, c'est comme si je venais de perdre mes deux bras d'un coup. »



**LA PATRIE – 18 FEVRIER 1942**

A LONG TERM.

Toutes correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc., devront être adressées à

**H. BEAUGRAND,**  
EDITEUR DE LA PATRIE  
**MONTREAL.**

*Montréal, Lundi 18 Fev. 1942.*

### AU PUBLIC.



#### *Les cochons d'une pauvre veuve se suicident*

Plus de deux cents cochons sont morts, lundi, à la suite de ce qui semble être un acte concerté, a appris La Patrie. Ce sont en fait les cochons de Madame Léonore Beaupré qui s'enfuirent d'un trait vers le fleuve où ils moururent crispés par le froid des houles.

La pauvre femme, qui ne peut désormais plus compter sur les bienfaits de son mari, se trouve étroitement dépossédée de son gagne-pain par ces circonstances qui demeurent au jour inexplicables et en tout point insolites.

NOTRE FORMAT.

nous comptons :  
public pour op  
améliorations q  
sons d'apporter  
feuille.

CO

Les négociations  
Russie sont arrêt  
fusant de livrer

L'Éditeur pro  
M. H. Beaugra  
blay, ex-rédact  
chargés conjoint  
du nouveau jour  
M. Castelar et b  
ancien membres  
soutiendront for  
le ministère dans  
l'Espagne aux é

Dans une réu  
mission des Mer  
port de Liverpo  
décidé de dépen  
ooo liv. pour b  
étales nécessa  
commerce du bé

Le steamer s  
taine Page, qui

## PARTIE DEUXIEME

### COMMENT MARCEL THIBODEAU PARCOURUT LE PAYS DE QUÉBEC POUR Y FAIRE LE BIEN

*« La vie est une foi. La réalité  
se dissimule derrière la réalité. »  
Je l'avais écrit, il ne m'en restait  
qu'une sorte d'illusion et, loin  
d'avoir appris à voir, les  
apparences me truquaient.*

— FRANÇOIS MENARD

## **LE TEMPS DES DISCIPLES I**

Il était derrière les barreaux rouillés d'une sorte de cage depuis des mois; il n'en sortait jamais. On lui tendait chaque matin un bol de vieux tubercules séchés, ce qui lui avait donné avec le temps l'allure d'une herbe de jardin, de la mauvaise herbe, il va sans dire.

C'était au fond d'une petite pièce recluse, qui était elle-même au fond d'une maison assez peu ouverte. Thibodeau logeait là depuis deux ou trois jours, sans se plaindre. On lui donnait, en retour d'une corde de bois abattue, les gastronomies et les humeurs du jour.

Il logeait là, mais dans l'étable, où il s'accommodait plutôt bien d'une liasse de foin. Il n'entrait dans la *cabin* des Robertson que pour s'asseoir brièvement à la table de la cuisine. Quelques mots cassés, deux ou trois bouchées d'une bouillie coriace, et on le voyait repartir, hache sur l'épaule, sifflant comme un draveur.

C'est ce matin-là qu'on lui demanda pour la première fois d'apporter au chien son repas. Il prit la gamelle, sans maudire<sup>154</sup>, fit le chemin. Il échangea quelques jappements avec la bête, puis son regard plongea dans celui de l'autre. Un regard de ce genre, le pauvre animal n'en avait jamais vu. Il s'était senti percé profondément, qu'une flèche lui eût saisi l'âme. Ainsi bouda-t-il ses patates.

Hameçonné jusqu'au petit intestin par la sincérité qu'il trouvait dans ces longs yeux bruns, Thibodeau se résolut. Sitôt dans la cuisine, il lança à son hôte :

« Robertson, me want beast<sup>155</sup>. »

---

<sup>154</sup> Plusieurs s'entendent toutefois pour dire qu'il grommela quelque chose.

<sup>155</sup> « Robertson, moi veux bête. »

On ne s'en offusqua pas trop. Du moins, pas outre mesure, ni sur-le-champ. Le vieux Robertson, loin d'être forgeron, avait dû tisser des broches pour enfermer l'animal. Bien faite, la cage l'avait contenu un temps. Mais la broche finirait par y passer et il faudrait affronter ce diable.

On ne se retrouve pas dans une telle posture sans raison. Il faut savoir se comporter, s'infléchir, obéir. On l'avait voulu travaillant, ce chien, habile sur la terre. Or, il n'avait pas su se conformer. Et si on lui avait permis de prendre le pas! Il n'attendit pas deux jours pour se faire les dents sur chaque bois de meuble et de mur, cherchant dans toute essence une saveur capable de le transcender.

Qui donnerait plus d'une chance à ces sauvageries! Il avait maudit la bête en secret, l'avait ruminée comme un songe. C'était un animal bâtard, qui était mi-épagneul mi-chien de prairie, avec une gueule trop fine pour être élégante et un bouquet de poil aux pattes arrière qui lui pendait en rase-fion. Mais au plus creux de sa faible espérance, Robertson sentait que sa fortune était sur le point de lui sourire. Assurément, l'affront de Thibodeau portait à faire marché rentable.

« Mille-huit-cent-soixante-quatre bûches bonne, soixante-trois balles foin et le bête t'est<sup>156</sup>. »

Rapidement, on passa un accord. Thibodeau coupa ses cordes, roula sa paille. Une heure plus tard, il libérait le chien, le prenait avec lui et levait le camp. Heureux comme jamais d'enfin posséder, et se sentant plus libre qu'un dieu, il courut au hameau pour trouver de l'ouvrage.

---

<sup>156</sup> Monsieur Robertson parlait un français acceptable, mais n'était pas familier avec l'accord des adjectifs et le genre des noms, qui diffèrent radicalement dans la langue anglaise.

Ainsi disait-on, lorsqu'on le voyait aller à ses affaires, non sans surprise de le voir, lui déjà difforme, accompagné d'un corniaud des plus laids :

« Vois-le lui, avec sa bête! Si y'a du front!... »

C'est de cette manière que Marcel Thibodeau se ramassa accompagné d'un corniaud et qu'on commença à parler de lui.

## **LE TEMPS DES DISCIPLES II**



On entrait dans le presbytère comme dans un temple. Thibodeau, avec le chien à sa queue, en franchit un jour les marches. Dans l'emportement<sup>157</sup>, un bougre tirait la manche.

Déjà, il faisait le triste, assis dans les frisottis de sa peau brune, les membres tout cornés comme les pages d'un livre. Sa longue main, frêle dans l'air, exhibait un sens miséreux. Ou alors était-ce un rôle; mais s'il en était un, l'interprétation méritait rigoureusement qu'on la rétribue.

Il n'eut pas le temps de soulever une lèvre qu'on récrimina sentencieusement contre lui :

« Toi, mendiant, lève camp et fais. »

Les yeux de Thibodeau ne faisaient pas ceux d'un philanthrope. Non sans toutes les peines, l'homme se redressa, os par os, jusqu'à pointer son visage au travers du froid. Le regard de l'autre ne lui lâchait pas la racine du nez, s'approchait, du moins semblait s'approcher, et encore, si bien qu'il en tomba cul-t-en l'air et tête en bas par les escaliers jusqu'à se retrouver de son long étendu sur le parvis de l'église.

« Misère-à-pieds! »

Qu'on ne s'attendait pas à ce qui suit! Lui, le quêteux, qui au coutumier se devait dresser par maintes contorsions, se releva d'un bond, du sol à ses ongles inférieurs et sans l'aide de ses mains, hérissé comme carcajou ou tamia rayé; et, au lieu que de renvoyer Thibodeau par l'enfer, s'écria d'un long trait :

---

<sup>157</sup> Dans le cadre de porte.

« Que seye béni l'étranger-lui qu'a guéri mon dos que le ramancheux arrivait pas à remettre dans le bon sens! »

Avant que les plus infâmes maladies ne lui tordent la moelle, le quêteux, qui aimait à vanter ses origines françaises, passait se présentant chez les cultivateurs. Survenant qu'il était, on l'entretenait comme le sait faire tout bon chrétien, moyennant qu'il fasse deux ou trois travaux sur la terre.

Ce commerce durait une huitaine de jours en moyenne et, au soir, le quêteux devenait violoneux et violonait mieux qu'un chef d'orchestre. Le violon posé, il devenait conteux. Pour dire, il changeait de forme pour l'agrément du village, qui ne résistait pas à se ramasser, chaque soir incontournablement, là où s'arrêtait le chemin du vagabond.

Au bout d'un temps, un autre disait : « Viens faire mes foin! » Et celui qui se faisait appeler Corenthin, travaillant lui-même à son mythe français, partait avec et reprenait du début son jeu.

Ce mode de vie ne l'avait pas ménagé. Les veillées, durant lesquelles il spectaclait incessamment, avaient agité en lui l'anxiété d'une bête de cirque. Les champs, la vie de cul-terreux. Allez savoir si vous en seriez capable! Il s'était retrouvé sans force et déprimé, avec un sort plus qu'inutile; il s'était retrouvé dans l'emportement<sup>158</sup>.

Aujourd'hui ramanché, il jouissait.

Comme ça il était reparti faire sa quête, s'en trouvant fort accommodé, car debout couvrait-il plus de superficie, allant au-devant du passant, engageant dans la parole celui qui, en temps normal, le fuyait. Il ferait la manche pour deux piastres, cette journée-là, ce qui était vingt fois

---

<sup>158</sup> *Idem.*

plus élevé que son salaire du dimanche. « Bon rendement! », lui dirait Jean-Aubert Couturier, un analyste croisé au hasard du village.

De même, Thibodeau finit de passer la porte<sup>159</sup> et arriva dans le domicile du clerc. Il lui sembla qu'une vie s'était écoulée depuis qu'il avait décidé de se rendre au presbytère.

« Père, je suis né : donnez-moi mes papiers<sup>160</sup>.

— Qu'en sais-je, moi, si vous êtes né! rétorqua le monseigneur. Je ne vous connais point et c'est aussi peu dire que je ne vous ai jamais vu...

— Voyez-moi. »

Les tentatives furent vaines et se butèrent toutes à la sénilité du curé méchinois dont l'attention ni le regard ne se détournèrent d'un large

---

<sup>159</sup> L'emportement.

<sup>160</sup> À l'époque, c'est bien au presbytère qu'il fallait présenter toute demande en lien avec le registre d'état civil. Grosses-Roches étant alors une mission des Méchins, Thibodeau devait obligatoirement se rendre à la paroisse Saint-Édouard afin d'obtenir son certificat de naissance même s'il naquit véritablement à Grosses-Roches.

plan de construction<sup>161</sup>. On le voyait qui s'extasiait intérieurement. Lorsque le sentiment devenait trop grand, il laissait filtrer, par-dessous son menton, comme une vapeur de train ou un crachat de baleine, une phrase mille-douze fois rabâchée.

« Dieu, Architecte du monde... je vous ferai une œuvre dans votre mesure!... »

Rapidement, il s'éteignait. Ce qui sur papier ne ressemblait à rien prenait dans sa folie des dimensions improbables. Depuis des années, il n'avait levé les yeux de ses calculs et de ses lignes courboïdes que pour se restaurer vite et faire demi-office. Le bedeau, le sacristain, tous avaient abandonné de le ressaisir. Il n'y avait rien à faire.

Thibodeau sortit de là désappointé. Il tomba sur le mendiant de plus tôt et lui raconta ses malheurs. Et que tous deux ils n'avaient pas de maison, et que tous deux ils n'avaient pas de papiers, et que pour cette raison ils ne pouvaient travailler.

D'une telle manière, comme s'assemblent les semblables, l'un se mit à marcher à la suite de l'autre et ne le lâcha plus.

---

<sup>161</sup> Au début des années 1940, le prêtre Jean, de la paroisse Saint-Édouard, caressait le projet de construire sur la plage de la municipalité des Méchins une grande goélette : la Gaspésienne. Celle-ci devait servir à évacuer les méchinois du comté de Dalibaire « avant, disait-il, que l'esprit d'Outikou ne ressurgisse pour brûler les maisons » (*Monseigneur Jean de Matanie : Correspondances*, p. 326). Son plan prévoyait également de sauver un couple d'animaux de chaque espèce. Bien que l'homme puisse paraître exalté, nous voyons là une prophétie anachronique ou avant-gardiste. En effet, Saint-Paulin Dalibaire, un village voisin, sera complètement rasé par les flammes en 1971.

### **LE TEMPS DES DISCIPLES III**

Il m'est difficile de vous l'avouer à ce moment précis, et certainement par l'heure qu'il fait. C'est ici qu'il me rencontra. Ni à Saint-Ours, ni à Saint-Ildefonse : ici même. Dans mon repaire vallonneux du bout du monde, dans la rencoignure giboyeuse et inhospitalière de mon âme faite pays.

Où d'autre, me direz-vous, par l'heure qu'il fait!  
Vous êtes dans le juste.

Je composais le dernier vers d'un sonnet dont la promesse était toute pérenne. L'originalité de ce poème, me disais-je alors, traversera les âges,

*Je vis, je meurs : je me brûle et me noie<sup>162</sup>,  
J'ai chaud extrême en endurant froidure;  
La vie ne m'est que trop molle et trop dure, m'affairais-je  
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.*

*Tout en un coup je ris et je larmoie,  
Et plaisir maints griefs, tourment j'endure,  
Mon bien s'en va, et à jamais il dure, et  
Tout en un coup je sèche et je verdoie. me rétorquais-je*

*Ainsi Amour inconstamment me mène j'y étais tout juste  
Et, quand je pense avoir plus de douleur,  
Sans y penser je me trouve hors de peine.*

---

<sup>162</sup> L'auteur de ce témoignage affirme être à l'origine du sonnet. Nous devons le croire. Il nous apparaît donc que Louise Labé, en usant de divers procédés malhonnêtes, se serait inspirée de notre témoin pour écrire le même poème en 1555. Les différentes techniques qu'elle a pu utiliser sont par ailleurs décrites par Pierre Bayard dans *Le plagiat par anticipation*.

*Puis, quand je crois ma joie être certaine,* et encore presque  
*Et être en haut de mon désiré heur,* sans voir le pareil  
*Il me...* je... il m'apparut. Grand, court. Je ne sais plus. Chétif, court-  
butté de nerfs. Avait-il une forme? Peut-être l'entendis-je. Mais il fut si  
clair que, sans plus de questions, je laisserais mourir ce beau sonnet  
sans nom. Celui-là même avec lequel je me serais, par chance ou par  
malheur, exposé fier au jugement de la plèbe.

« Dans mon atelier! Toi, Thibodeau de faïence, toi grande face  
d'éperlan sec! Ventre-à-vide! Que bon me veux-tu? »

Et, sans le savoir, me dis-je après coup, je venais de le nommer; car de  
sa mère de Montmagny et de son père de Méconnu, il ne tenait nul  
nom.

« Que me veux-tu donc! Cesse de cligner et rouspète! »

Coi comme une oie. Rien à dire, rien à faire. Je faisais bonne prise.

Il me regarda fermement. Je fis de même, puisque je vous le relate. Et  
c'est bien là que je lui dis :

« Je n'ai rien à produire de ton nom. Sois qui fier, qui désespéré, peu  
m'importe! Toi, étrange en mon for intime : je te nomme Marcel  
Thibodeau. Et, sur-le-champ, prends le camp! Que je ne te voie, car  
on ne fait guère de troubles aux simples besogneux. Je suis un écrivain  
entretenu du seul ciel qui tombe sur lui. Je n'ai rien qui te vaille.  
Exauce-moi et tu sauras mes louanges. »

À peine eus-je la tête entre les mains, craignant les coups qui  
m'assommeraient pour de bon, qu'il prononça sa sentence :

« Toi qui manges et qui bois. Toi, pauvre homme, je te donnerai vie bonne. Tu me suivras. Tu m'écriras. Dans les gestes et détails, et tu survivras les âges. »

« Et toi? M'écriras-tu? », chuchotai-je.

Mes mots grelottaient d'une peur sublime.

Dès lors, il ne dirait plus rien que sa geste jusqu'au jour. Jusqu'au jour où on lui inventerait paroles et ennuis. Et pourtant, quel charisme, quel Rameau, quel neveu à naître! Tout discret, tout pantomimique, tout volubile qu'il était!

Ne me donnerait-il plus rien de sa langue?  
Cesserait-il de me chanter l'opéra de sa gloire?

Je l'entendrais prononcer l'absolu. De l'ancre à l'obélisque.

S'érigeant, d'un coup, l'haleine perçante, le regard juste, il me présenta son poing, qu'il déploya en une main amicale.

Rien dans mes yeux ne put se défendre d'aimer profondément cet homme. Je me vis soudain : tout était perdu d'avance. J'avançai, face au sien, mon poing de pacte lié, mon poing d'ouverture fragile. Il le saisit et ne le lâcha plus jamais.

Lui, son chien et l'ivrogne se mirent à fêter la chose, à sauter de joie. Tantôt l'un sur l'autre, épaules fourchues par l'entretoit, tantôt d'une gigue martelée sur la table à manger. Je me demandai leurs raisons.

Et, encore rien. Je le découvrais dans ses silences. Ses silences qui me disaient « me croiras-tu enfin? », « m'écouteras-tu? ». Il était impitoyable.



## **LE TEMPS DES DISCIPLES IV**

Priaient simplement Samuel,  
Alban, Corinne et Alexis,  
Pierre, René,  
Armande, Josette et nous autres, qui y étions, quand arriva tout d'un coup dans l'église une femme dont l'avant-bras était naturellement doté d'une hache. Elle s'agenouilla et marmonna quelque sorte de prière. Comme tout le monde et avec bien de l'allure.

Tout se déroulait ainsi que doit. Un bon berger ne sévit pas contre le retard pieux, soit-il imputable au plus grand tiraillleur de miséricorde. Ainsi la messe coula comme un fleuve sacré où tous burent paroles, louanges, ciels promis. Les bancs craquèrent et le diacre somnola.

Le pauvre curé Jean qui, nul doute, faisait dans l'ignorance de la suite, prit dans ses mains le saint pain. Et ne s'apprêtait-t-il pas à se le tremper dans le vin comme on plonge une madeleine dans le thé que se mit à courir vers lui ladite femme, hache en poing et gorge flûtée. Et de courir, tout en long, que l'allée de l'église parut alors s'étendre sur trois cents mètres, si bien qu'à force, râble en sueur et face en plein Christ, elle n'arriva pas à ses fins, quelles qu'elles étaient.

Les ouailles s'érigèrent et formèrent un couloir en entonnoir où s'empêtra la démente. La saleté d'un vitrail sembla disparaître et un faisceau de soleil s'affaissa sur sa face. Un tribunal s'ouvrit.

« Par quel esprit tordu fussé-je victime de tes foudres! Ô, âme allée. »  
Il s'exprimait ainsi, avec emphase.

Et elle s'en alla répondre, la pauvre.

« Ne faites mot! ajouta le clerc. C'empirerait la chose. Faites en gestes ce qu'il importe, vous ne trouverez pas d'oreille ici. Ni aujourd'hui, ni jamais.

Par quelles manigances agissez-vous! Folle du dimanche! »

Elle raidit les pattes et se jeta sur le flanc comme une chèvre, ne sachant agir autrement. Quelque autre geste l'aurait renvoyée sous terre. On ne s'apitoya pas sur elle<sup>163</sup>; on la congédia franchement, ce qui, au final, fit son affaire.

*Exeunt* la femme hachée. Excommuniée, la femme défunte.  
Et d'un seul trait.

Sur le parvis où elle pleura, nous nous attroupâmes incongrûment, avant de la rassurer :

« Il a le tempérament d'un Desmarteau, il ne faut pas s'en faire. Il lance des pierres tous azimuts. Vous vous trouverez à votre aise par ailleurs. »

Elle leva les yeux, dépitée, incapable du moindre heurt. Puis son petit museau ramolli se mit à renifler celui de l'autre Corenthin, qui avait bon us de se le tremper dans le vin. Et sa hache de se relever, et ses yeux de s'animer.

Tous, nous prîmes un pas d'écart. Puis Aiglefin<sup>164</sup> s'empara de l'outil dans un combat acharné. Tirant, elle tirait et lui-même, ne lâchant

---

<sup>163</sup> Dieu ne dit-il pas, « frappez ce qui debout tient, mais laissez en paix le couché »?

<sup>164</sup> Il s'agit du chien. Voici un extrait d'un témoignage que nous n'avons pas repris et qui explique l'origine de ce nom : « Pour régler la chose, Thibodeau avait appelé son chien Aiglefin. Et pour toute explication, il s'était contenté de faire comprendre à Corenthin que l'animal, s'il paraissait voler avec

prise, se retrouvait tantôt à renvoyer son poids sur ses pattes arrière tandis que l'autre, à quatre pattes, s'édentait toutement. L'une grognait, l'autre rugissait. Le souque fut interminable. Si bien qu'il se termina assez rapidement.

Le corniaud se replia, arme en gueule, derrière le presbytère, où il enterra la hache de guerre.

« À quoi œuvrez-vous donc? Quels sont ces sursauts de rage qui vous guettent? » demanda Thibodeau.

— Je n'y peux rien.

— Très bien, mais faites quelque chose.

— Très bien.

Cette promesse rassura tous les thibodeausiens et, de même, nous acceptâmes de la prendre avec nous. Aimée, elle sourit. Ses dents d'une pourriture noirissime rappelaient une ruée de corbeaux. Instinctivement, nous la nommâmes Carrie, sans lui expliquer, jamais, l'origine de ce surnom.

---

finesse par les cieux comme l'aigle, finissait tout de même par raser le sol, comme cherchant les miettes à la manière d'un poisson. »

**COMMENT MARCEL THIBODEAU CONTRIBUA À SON  
INSU ET EN VAIN À LA CAISSE DU PARTI LIBÉRAL**

Alors qu'il était bien pieuté, on vint le chercher avec un impérieux empressement. Ce matin-là, malgré l'apparence qu'il avait d'une énorme coquerelle, les yeux visqueux et la panse sortant de son vêtement ouvert, horrible, il se vautrait sans remords dans le luxe d'une couchette de lauriers odorants.

Il le fallut brasser. D'un côté,  
de l'autre. En va-et-vient<sup>165</sup>  
et non sans vigueur.  
Puis il s'agita de lui-même, à la manière d'une molle marmotte.

Il avait pris l'habitude de voir le jour dans son seul déclin, investissant son corps longuement passé les midis. Il brûlait son temps, s'entortillait en lui-même, revenait à l'esprit, puis on le perdait dans un rêve qui passait de lui à soi. Son drap, dans ses mains frêles, donnait l'impression d'un réconfort inconvenant pour l'âge. Il s'y tenait comme pousse une vigne.

Exclamative, Carrie l'interpella :

« Thibodeau! Ô bon doux sire, réveillez-vous! Par ciels et mers! On vous demande! »

Il se retourna et agrippa une cruche dont il but l'eau.

Un goût amer semblait faire de sa bouche un antre pâteux où s'accomplissait une fatigue centenaire. Son nom lui tirailla le dos un moment, puis le sang monta jusqu'à sa tête en une confusion où il prendrait vie. La douleur.

---

<sup>165</sup> C'est nous qui disposons le texte ainsi de manière à simuler le mouvement décrit.

« Pourquoi ne sais-je mourir! » maudit-il.

C'était le branle-bas. Il se réveillait le lendemain de ce qui avait été la veille. Ce fut bien assez pour qu'il ne se préoccupe pas du cafouillis alentour.

Il reprit ses sens, se réorienta à l'endroit.

Il fit un bref bilan :

Marcel Thibodeau,  
deux ans de vie,  
quatorze ans d'âge,  
Grosses-Roches,  
prophète et thaumaturge.

Il se tapota les joues, puis il se leva, résolu, vida sa bassine, brossa sa longue peignure en arc.

Il savait tout à fait ce qu'il devait faire.

Il emprunta la rue de la Mer, précédant plusieurs badauds qui attendaient son prochain miracle.

On le mit dans une voiture à moitié faite de tôle, à moitié faite de chêne massif, et l'on partit en fumée dans la garnotte de la route 6. Les chevaux-vapeur clochèrent, les disciples s'entassèrent, la chemin fut long. On vit passer, par éclats de bestiaire ou d'impossible, le chenil qu'est Rimouski, les loups de mer du Bic, les oiseaux migrants de Trois-Pistoles, l'Américaine de Rivière-du-Loup, puis l'âme de Charles Chiniquy<sup>166</sup>, suivie de celle du père Coton, les Duval de Saint-Pascal et,

---

<sup>166</sup> C'est Carrie qui le reconnut directement.

longuement, une sieste, et les alentours de Lévis, qui se perdaient en de lentes brumes désagréables<sup>167</sup> rappelant sans détour l'exhumation, moins de cent ans auparavant, de la cage de Marie-Joseph Corriveau.

Le cortège arriva enfin au pont de Québec. Là, il s'arrêta franc. Des paysans se précipitèrent, s'agenouillèrent, le front planté au sol, pour accueillir Thibodeau. Carrie et Aiglefin sortirent les premiers. Chacun prit son côté afin que dans un effort commun, ils écartèlent les foules. Lorsque disparurent enfin les suppliants, leur maître sortit.

« Ce pont pourrait s'effondrer. Il n'a pas l'air bâti solide. »

La main au menton, les yeux sur l'amas de fer, les hommes pensèrent bien.

Ultimement, les thibodeausiens décidèrent de ne pas prendre de risque. Ils descendirent tous à la grève où ils emprunteraient des canots.

Par chance, des canotiers déjeunaient là.

« On ne prend pas le pont quand on a peur du fond! » lança Pierre, l'un des bonshommes, au-dessus de ses omelettes farcies au beurre de lièvre.

Les chapeaux des hommes d'équipage étaient d'une excentricité certaine. Surmontés de plumes, de fleurs ou de grands pics métalliques, parfois à la hollandaise ou à la sauvage, ils faisaient de l'un le chef d'une tribu nomade et, de l'autre, un guerrier de Prusse. Des femmes s'adonnaient à des rituels amoureux avec des chiens.

---

<sup>167</sup> Ces brumes existent encore à ce jour.



« Vous dites juste! répondit Thibodeau, surpris de la scène.

— Prenez donc nos canots d'écorce, relança Auguste, un autre homme coiffé, celui-là, d'une sorte de gaufre indigène. Votre nom vous précède. L'oracle a dit que vous viendriez.

— Par quel droit me les approprierais-je? demanda-t-il, trop modestement.

— Partez, partez! La rive est à l'homme qui la quitte. »

Ainsi, Thibodeau et ses disciples s'embarquèrent pour la grande traversée. Et ils se mirent à chanter en cadence.

*Ils ont rêvé de parcourir les mers<sup>168</sup>  
Ils ont rêvé de courir les pays  
Ils ont rêvé durant de longs hivers  
Ils ont rêvé sous le vent sous les pluies  
Qu'un jour enfin, ils pourraient naviguer  
Voir du pays, des tempêtes et des quais  
ohé, ohé, ohé, ohé, ohé, ohé*

Ils arrivaient au coeur du Saint-Laurent  
quand ils entonnèrent le refrain.

*Et les voilà partis de village en village  
Sous le soleil d'été pour ce très long voyage*

---

<sup>168</sup> Nos recherches ont montré que bon nombre de scouts à travers la province ont repris cette chanson, célébrant du même coup la traversée historique que Thibodeau et les siens entreprennent à l'instant.

*Les ancres sont levés, les voiles sont gonflées  
Vous les verrez passer les aventuriers la la la la la*

Au bout de sept minutes, ils arrivèrent au royaume de Québec, sur la rive nord du fleuve, où l'on débarqua le prodige. C'est là, très précisément, qu'il devait être reçu par le Malade.

Ah oui! J'oubliais de vous le dire : Thibodeau se rendait à Québec pour y soigner un homme.

Ledit Malade<sup>169</sup> attendait Thibodeau depuis quelques jours. Ses hommes de main gardaient l'entrée d'une fruste cabane de pêche. C'est là qu'ils rencontrèrent d'abord le prophète avec condescendance.

Un jeu de regard s'éternisa, mais on ne lui formula enfin qu'une seule question :

« Est-ce donc vrai que vous soignez tous les maux? »

Il ne répondit pas, ce que l'on crut être d'une assurance sans reproche. Autour, le vent battait le foin de mer contre la surface de l'eau.

---

<sup>169</sup> Nous avons pu déterminer que l'homme en question ne résidait pas dans la capitale, mais aspirait fortement à s'y établir pour gouverner. Il avait dû parcourir, lui aussi, un trajet plus que suffisant aux seules fins de recevoir le traitement. De Trois-Rivières, il était monté à bord d'une voiture clinquante qui déplierait pour lui les paysages anciens de Champlain, puis les petits poissons des chenaux de Sainte-Anne-de-la-Pérade, la maison des Delisle et la vigueur de Cap-Santé, les vallons de Donnacona, la large grève de Neuville et, majestueuse finale entre toutes, les rochers schisteux de Cap-Rouge. Suivraient les vestiges centenaires des habitations de Cartier entre lesquels perce l'orée de Québec.

Un canot se renversa dans un sursaut.

Thibodeau tentait-il de les effrayer?

Les sceptiques lui tâtèrent un peu l'habit pour voir ce qu'il dissimulait dans ses manches. Des cordes, des foulards. Rien d'inhabituel. Autant qu'il n'était magicien, cela les rassura. « Pas de lapin, tout va bien! » avait-on l'habitude de dire.

« L'homme ne parle pas depuis plus de trente-quatre mois. Voilà le seul symptôme. Il règnerait correctement et verrait aussi bien qu'auparavant, qu'à cela ne tienne. Néanmoins, il le faudrait sortir de l'aphasie, sinon pour nous, pour le bienfait de sa femme.

— Encore, faudrait-il qu'il en ait une. »

La porte s'ouvrit afin qu'il s'isole avec Maurice, l'homme pour lequel on l'avait fait amener.

« Salut! » dit-il simplement.

L'autre ne dit rien qu'un silence.

Thibodeau retourna voir ceux qui l'avaient engagé et leur expliqua la situation avec diplomatie :

« Vous savez, son sort est grave. Il pourrait ne plus en avoir pour longtemps.

— Très bien, mais faites quelque chose.

— Très bien, je ferai quelque chose. Seulement, il vous faudra me laisser seul avec lui trois jours durant. »

Tous acquiescèrent. Seulement un, en bras de mitaines, voulut lui faire remarquer qu'il s'y opposait. Corenthin le reconnut aussitôt. C'était un tараudeur malhonnête, un insolent pour ainsi dire.

Quelques années auparavant, le survenant avait accepté de faire l'entretien du potager de Madame Lecomte qui lui offrait, en retour, de loger dans sa petite cabane de jardin, à l'arrière de la maison.

Il y avait, sur le bout d'un cap en bas duquel était sise la maison des Lecomte, une grosse roche foncée. Le vaurien qui s'élevait maintenant à l'encontre de Thibodeau était monté tout en haut avec des complices et avait eu pour idée de faire débouler la roche. Ils l'avaient poussée à force de bras jusqu'à ce qu'elle prenne son erre d'aller. Roulant, elle avait embouti la maison de jardin dans laquelle dormait le pauvre<sup>170</sup> faux Français. C'est le train infernal qui l'avait réveillé à la dernière minute. Il avait eu tout juste le temps de sauter dehors.

Mais notre quêteux était rusé et orgueilleux. Il ne se serait pas ainsi laissé faire. Pour se venger, il les avait épinglés.

Un par un, il leur avait jeté un sort : tout le monde s'était retrouvé avec des poux. Leurs camisoles, ils n'en finissaient plus de les faire bouillir que leur sortaient d'autres poux. Ils avaient fini à genoux devant celui qui n'avait plus de cabane, à supplier qu'on les leur enlève.

Corenthin leur donna son absolution pour autant qu'on le laisse tranquille.

---

<sup>170</sup> Ici, « pauvre » peut s'entendre de deux manières : 1) Corenthin vivait alors dans la pauvreté; 2) dans cette situation précise, Corenthin inspirait la pitié.

Quand le finfinaud, qui était encore le seul à refuser que Thibodeau prodigue ses soins au Malade, reconnut en retour son quêteux, il se tut à la bonne heure. « Les poux, les poux. Je ne cherche pas les poux! »

Puis il parla dans le bon sens.

« Faites ce qu'il faut. »

Thibodeau entra et les disciples s'assirent à l'extérieur, égrainèrent des galets. Deux bonds sur l'eau. Quatre. On passe le temps comme on le peut. Il y avait trois jours devant eux. Dans leur dos, un grisard<sup>171</sup> beuglait de temps à autre.

Il ne fallait pas faire attention.

Au premier jour, qui fut le lendemain, Thibodeau reprit les allures d'un animal sans ambition. Il se coucha autant qu'il le put et en autant d'endroits qu'il en trouva. L'homme muet en resta pour sa part à mener sa besogne.

Au deuxième jour, il fit la même chose. Rien de ces manigances ne ferait l'objet d'une histoire extraordinaire, il ne s'agissait que d'un homme ayant perdu la parole. Il lui faudrait simplement, au troisième jour, tirer un ou deux vers de son nez. Il dormit encore et bien.

Ainsi, au troisième jour, Thibodeau se leva et dit au Malade, dont le nez avait quelque chose de pointu :

---

<sup>171</sup> Bien que les dictionnaires usuels indiquent qu'un grisard est un peuplier, il nous apparaît peu probable qu'un arbre crie. Nous croyons qu'il s'agit plutôt ici d'un jeune goéland. Ce terme, qui est repris dans quelques patois locaux, est plus couramment utilisé en zoologie. On le retrouve notamment dans l'œuvre de Buffon et dans la bouche du raconteur de l'histoire en cours.

« Allons, faisons, j'ai assez profité de la folie de vos ouailles. Prenez un coup, et ne souffrez pas. Je vous redonnerai le fin mot. »

Le Malade but deux ou trois verres. Thibodeau sortit une longue pince à vers qu'il avait apportée dans ses affaires. Il en orienta la tête vers l'intérieur d'une narine de son hôte avant de la ressortir aussitôt.

« Brûlez d'abord vos pilosités. »

L'homme fit sans attendre. Il empoigna une chandelle, la dirigea vers sa cavité et prit feu.

« Cessez, cela suffira. »

Il expira nonchalamment et éteignit de fait ce qui lui travaillait l'entrée d'air. Son invité regarda un coup. Puis un autre. Il lui pouvait voir l'espace cervical : deux grands vers, de longueur moyenne, s'y étaient logés non timidement.

Il reprit sa pince à vers et en agrippa un qu'il extirpa facilement. Il le mit dans sa poche.

L'homme parla à moitié.

« Felicitas merciane! Historius pelandi<sup>172</sup>! »

---

<sup>172</sup> Nous n'avons pas pu identifier la langue utilisée et encryptée dans le manuscrit d'origine. Nous arrivons néanmoins à obtenir, par double traduction interposée et à l'aide d'un logiciel de traduction à composantes métalphabétiques, cette expression qui s'apparente à celle d'un Latin troublé.

Ainsi commença-t-on à rigoler que l'homme, surpris, avait perdu son latin. Or, Thibodeau changea sa pince de main et s'envoya dans le deuxième orifice.

Ce fut un combat acharné. La pince allait à gauche, le ver à droite. La pince suivait le mouvement et la damnée bestiole l'esquiva.

Après de longues heures de travail, Thibodeau vint à voir le jeu de son adversaire et le vainquit. Il réussit à lui harponner le collet et le sortit d'un trait.

« V'lop! », fit-il lui-même, pour renchérir sa réussite. Mais l'onomatopée fut inutile devant un son qui éclata de lui-même. Le ver, écartelé et supplicié, répandit son jus sur le flanc d'une chaise et laissa sur elle une grande trace brune, ainsi que de la fiente à hauteur de dos.

Malgré le malaise de l'exploit, le Malade sentit ses dires remonter en sa gorge, de sorte qu'il ne put les retenir. Ils explosèrent en diverses fins; rien ne l'arrêtait plus désormais d'être à la fois méprisant et populiste. Puis, alors qu'il reprenait ses habitudes d'orateur, il s'échauffa :

« VOUS, vous! Vous ne pouvez pas construire d'édifice solide! Vous ne pouvez pas construire une maison qui va durer! Si vous vous occupez presque pas! Des fondations! Et que vous passez votre temps! À enjoliver ou à embellir! La couverture seulement! »

Dérangé par autant d'enthousiasme, Thibodeau empocha son dû et sortit. Sur la grève, un homme, un certain Adélard lui dit-on plus tard, lui demanda de commanditer sa pêche. Soucieux de garder son ver, le prophète lui tendit son cachet entier et le pria d'en faire quelque chose.

Il se retourna brusquement, de sorte qu'il fit un croc-en-jambe involontaire à un jeune homme, un Adrien celui-là, qui éparpilla dans

l'eau une pile de tracts. Il s'en effaroucha avec verve, poussa des beuglements. Or, heureusement, personne ne l'entendit.

De retour dans la voiture, lorsqu'on lui demanda de commenter son nouveau miracle, Thibodeau se contenta de ne pas répondre.

Dans sa main se tortillait le ver qu'il avait retiré du nez de l'autre.



**LE PORTRAIT OU COMMENT MARCEL THIBODEAU  
EMPRISONNA LE LIEUTENANT VON JANOWSKI**

Chaque année de guerre amène ses troubles. Celle-là, sombre, s'achevait tranquillement. Les navires avaient entamé de reprendre leur route, apeurés qu'ils étaient de traverser le Golfe du Saint-Laurent où ils avaient pris l'habitude de couler corps et biens sous les tirs de sous-mariniens. Thibodeau m'avait permis de me retrainer quelques mois à New Carlisle afin que je puisse rédiger ses mémoires. Je n'étais certainement pas le seul qu'il avait engagé pour écrire sa vie<sup>173</sup>, mais il me plaisait de penser qu'il me faisait confiance dans cette tâche.

J'avais besoin de m'aérer les idées. Écrire la vie d'un homme m'avait paru être une chose simple à côté des histoires policières que je formulais habituellement et par lesquelles, pourtant, je me laissais emporter. C'est qu'en vrai, la réalité m'épuisait et je m'embourbais dans les détails de chaque prouesse dont je tentais, plutôt mal que bien, d'affiner la symbolique. Je décidai ce matin-là de me rendre à l'Hôtel New Carlisle, où se dessinait souvent l'ivresse de grands parleurs sans conséquence. Je m'assis donc au bar, sur le coup sonnant des neuf heures, et on me servit à boire, comme si je l'avais demandé, car il est vrai que j'avais l'habitude, depuis que je m'étais établi dans ce bout de pays, de m'y retrouver et de faire jaser.

« Regardez-le écrire, comme il sait! » disait-on de moi. Ce à quoi je répondais, tout familier, « et regardez-les donc boire, comme ils peuvent! » Et l'on s'étrivait, comme ça, autant qu'on trouvait les mots pour le faire, avec une humeur malgré tout bon enfant.

---

<sup>173</sup> L'encryptage des textes étant ce qu'il est, celui-ci suivant d'abord le code Enigma pour ensuite être encrypté en langage Thiboïque de type C, il nous est impossible de déterminer si l'auteur de ce témoignage est également l'auteur d'autres textes que nous rassemblons dans ce livre.

L'hôtel était particulièrement calme. J'en profitai pour démêler quelques aventures du grand Thibodeau et tout autant me perdais-je dans l'une, une autre m'arriva.

« Je m'appelle Bobbi. »

S'assit à côté de moi un homme fluët et à la bouille étrange, dont la mode à l'européenne rappelait de l'oubli les temps où Roquebrune et Chopin n'en revenaient pas de Paris.

« Bien à vous, cher ami. Vous avez fière allure. Qu'est-ce qui vous amène? »

Nous passâmes ainsi la journée à discuter et à boire. L'homme, qui avait au plus trente-trois ans, avait une culture stupéfiante. Il était d'une agréable conversation, passait tantôt du côté de l'art, tantôt du côté des langues étrangères, jusqu'à réciter, debout sur ses mains et les yeux fermés, les derniers poèmes de Niemöller.

Le soir venu, tandis qu'il plongeait des regards au fond de son verre, je l'invitai à faire danser les jeunes femmes, dont les maris, depuis trop longtemps partis, guerroyaient dans l'ignorance des mœurs induites par l'endiablement<sup>174</sup> des pistes de danse. Il m'avoua être venu depuis Québec en toute philanthropie, spécialement pour raviver les pauvres veuves de guerre qui espéraient encore un retour improbable.

« Voilà votre chance, lui dis-je. Je suis un impitoyable contredanseur. »

De même, on alla rejoindre la veillée qui, par les environs, ne s'arrêtait pour ainsi dire jamais. En dehors de la bâtisse, on pouvait entendre les

---

<sup>174</sup> Le caractère endiable.

violons comme les rires des danseurs et c'est à peine si l'on voyait, au travers du givre des fenêtres ressuées, les jupons friser d'engouement.

Il y avait autant d'âmes qu'il s'en pouvait loger aux Chevaliers de Colomb, et toutes se faisaient aller les grands habits. L'orchestre joua ses meilleurs succès, cette soirée-là, du « reel à Tit-Pierre » au « reel de Pointe-au-Pic ». Et il s'en trouvait toujours un pour chanter « Marie Calumet » ou « Le vieux garçon » pendant les pauses qui, comme on l'a dit, n'existaient pas.

Bobbi s'envoya Labbatt par-dessus l'autre, pied par-dessous saut, par-devant la femme au centre, les hommes autour, et on attrape le dernier, pour dire qu'il fit danser ultimement toutes les Canadiennes-françaises<sup>175</sup>.

Le tournant de cette soirée de danse s'avéra faste. Bobbi et moi avions fait danser les mères comme les filles et parfois jusqu'à l'arrière-grand-mère, dont on portait le poids avec comme seule aide l'extase d'un reel bien exécuté. Il revint donc chez moi.

« Qu'on les a fait danser! Vous les avez vues se tortiller!

— Y a pas à dire, cher ami, un tortillon, ça tortille. »

La porte s'ouvrit lourdement. Et lui aussi, d'un coup, commença de s'ouvrir, ce qui n'était pas sans m'être inconfortable.

« J'ai tant cherché conseil dernièrement. La solitude éreinte. Si vous saviez combien je paierais pour que vous m'entretenez quelques heures. »

---

<sup>175</sup> Nous croyons que l'auteur, ici, exagère un peu.

Il me tendit des billets.

« Voici cent-cinquante dollars.

— Libre comme l'air pour deux-cents.

— Deux-cent-cinquante, jusqu'à deux heures. »

Il était onze heures. L'affaire me semblerait interminable.

Il me donna le cachet. Sans doute avais-je l'air d'un consultant. Or, à ce prix, qui était davantage d'argent que je n'en vis jamais, je décidai de l'entretenir du bonheur.

« Alors, cher ami, vous qui déprimez à la bonne heure, que pensez-vous des lieux incroyables, de ceux où l'on vit heureux et où les gens sont droits?

— Introuvables. »

Il m'apparut qu'il souffrait d'une déprime aiguë. Je m'avançai vers le meuble à liqueur, empoignai une bouteille à fermoir de vitre, pour l'amadouer, de ces bouteilles que l'on montre à la visite et que l'on se cache à soi. Je lui offris un cognac, comme à un invité.

« Passons au *study*<sup>176</sup>. »

Je le dis avec beaucoup d'insistance, ce qui me sembla après coup quelque peu maladroit.

---

<sup>176</sup> À la salle de travail.

« Vous êtes donc anglais? » me demanda-t-il.

Je ne répondis pas, car il est une chose qu'on ne dévoile pas : les astuces du style et de la bienséance. Cette pièce, que je louais depuis quelques jours déjà, m'apparaissait désormais étrangère, comme si je ne m'y étais jamais trouvé. Devant cet homme à présent différent, qui n'avait plus rien de ce qui m'avait été agréable l'après-midi même, tout de mes perceptions, jusqu'à mon langage m'apparaissait changé.

La pièce était imposante, avec de grandes étagères remplies de livres à reliures de cuir ciré. Quelques objets rares juchaient sur de petites tablettes à différentes hauteurs; un crâne d'antilope en or luisait au-dessus de l'arche qui sépare le salon du vestibule. Une tapisserie au ton bleuté exhibait sur tous les murs des arabesques d'une autre époque. L'enlever aurait donné un peu de clarté à l'endroit.

Le canapé était à coup sûr confortable, mais Bobbi préféra une chaise de rotin placée en angle avec une vue sur la porte de sortie. En lui donnant son verre, je le regardai directement dans les yeux. J'espérais qu'il comprenne quelque chose à ce moment-là. Quoi, je ne le sais pas.

Son air grave me troubla. Il redevenait ce regard sombre qui plonge dans son verre, cette lenteur d'âme épanchée, ce romantique tari. Il n'était plus rien de l'intellectuel ou du gai danseur qu'il m'avait laissé connaître. C'est comme s'il avait eu deux personnalités. Ses mots étaient devenus rares, banals, sans résonance.

« Allez-y, changez ma vie, qu'il me dit. Je me meurs de toute manière.

— Je connais le chemin de la rédemption. Vous y trouveriez sans doute votre compte, vous dont la débîne semble si récurrente.

— Expliquez toujours. »

Il prit une profonde gorgée qu'il filtra entre ses petites dents. Son visage ne montra pas le moindre signe de crispation.

J'entrepris mon plaidoyer.

« Eh bien monsieur Bobbi, établissons un parallèle direct entre le lapin et le chat. Le lapin, n'est-il alors rien de plus qu'un chat avec de grandes oreilles, de longues dents et une petite queue ? »

— C'est probable.

— Et supposons que nous prenions une vache telle qu'elle serait vue par un daltonien. Serait-elle autre qu'une girafe munie d'un moins long cou ? »

Ce préambule ne me servait qu'à laisser filer le temps, à le convaincre qu'il lui valait mieux s'en retourner solitaire que de coller ici, où, visiblement, je ne lui ressasserais que de larges lieux communs. L'heure finirait par sonner et il s'en irait, laissant tomber un « Merci monsieur, ce fut agréable. À une prochaine fois. »

« Tout à fait, lança-t-il.

— Cette girafe, pensons-y, aurait des demi-jambes.

— De toute évidence. »

Mon raisonnement tenait la route et il le savait. Je ne m'interrompis pas.

« Et si nous revenions à ce chat. Admettons qu'il soit albinos, ne ressemblerait-il pas plus à un lapin? Ne ferait-il pas mine de rien en s'évadant sous l'identité usurpée d'un lapin alors que, nous le savons bien, celui-ci est un chat albinos?

— Où voulez-vous en venir?

— Vous êtes un imposteur. »

Je le dis avec tant de certitude qu'il me crut.

« Que savez-vous? » me demanda-t-il.

Un homme avec autant de livres pouvait-il dire faux? Son discours s'entortilla et il tenta une défense sinon malhonnête, au moins confuse.

« Ce ne sont là rien de plus que des observations sur le règne animal. N'importe qui pourrait lire la même chose dans l'un de vos livres.

— Oscar! », criai-je en direction de la cuisine.

Un domestique traversa la pièce adjacente, puis le vestibule, et vint se placer dans l'arche. Il était assez bien mis, grand et avec quelques livres en trop. Un bon bougre, sans aucun doute.

« Monsieur, dit l'homme pour se montrer obligé.

— Connaissez-vous l'histoire de la girafe, Oscar?

— Non monsieur, répondit-il, honteux.



— Très bien Oscar. Apportez à monsieur et à moi de quoi fumer. »

Puis, je me retournai vers Bobbi, satisfait de ma démonstration, ajoutant : « Pas n'importe qui, monsieur. » Et je répétai, pour l'effet : « Pas n'importe qui. »

Le domestique, que je n'avais moi-même jamais vu dans la maison, et qui était apparu à sa simple nomination, partit lentement et ramena deux gros cigares importés en prenant soin d'en entailler le bout pour nous. Il les alluma, les déposa dans un petit plat d'argent au centre de la table de salon et repartit aussitôt. Il y avait un froid. Ni moi ni Bobbi n'avions entrepris de fumer. Puis il laissa tomber :

« Vous ne fumez pas ?

— Non.

— Alors pourquoi ces cigares ?

— Pour l'ambiance. »

La pièce s'enfumait et la lueur faible de la nuit s'épuisant avait peine à percer la puanteur du tabac.

Je maintins la conversation, suivant le contrat qu'on avait passé plus tôt.

« Oscar est un homme bien corpulent.

— Et Julie une femme bien plantureuse. Venez-en au fait !

— Vous êtes bien impatient. »

C'est là qu'il se livra, qu'il confessa son crime à demi-mots dans une tentative évidente de se disculper. C'est là, du moins, que je pus le lire tout à fait.

« Ne sommes-nous pas tous, vu ces ressemblances dont vous avez parlé, de la même espèce? Ces animaux, ce sont tous les mêmes, tous des espions, des intrus se dissimulant sous les branches de notre ignorance. Et il s'en fallut de peu que cela n'échappe à notre considération. Mais nous, nous savons. Nous les avons découverts. N'est-ce pas? »

Je me retournai lentement vers la bouteille et l'empoignai d'un mouvement inné, comme si celle-ci avait été placée au même endroit depuis des années. Je révélai ainsi ma maîtrise et mon habileté. Mais il se risqua tout de même plus avant dans l'inquiétante apparence de la pièce.

« Et la rédemption? qu'il me demanda.

— J'y venais! Cet endroit est béni de ses origines. C'est un lieu, monsieur Bobbi, où vous n'aurez jamais plus besoin de faire danser les femmes pour trouver en vous la vérité, pour saisir ce qui importe.

— Ne m'en dites pas plus, je n'en croirais rien.

— Vous verrez, si vous vous y rendez, vous ne pourrez en revenir! »

J'étais convaincant. Mes yeux avaient vu de bien plus grands paysages que les siens, mes mains touché beaucoup plus de robes

algonquines<sup>177</sup>. Qui était-il pour ne pas me croire, moi qui connaissais, parmi tous, le grand Marcel Thibodeau.

« Où est-ce? Me demanda-t-il.

— Où? Mais c'est un secret bien gardé. Je ne voudrais pas l'éventer.

— Dites-le-moi.

— Vous le dire? Mais quel bénéfice en tirerais-je? »

Il tira de ses poches tout l'argent qu'il lui restait. Il devait bien y avoir six cents dollars.

« Voilà tout ce que j'ai. »

Il étala l'argent sur la table.

« À la bonne heure. Je ne serais pas un ami si je vous en demandais davantage. »

Je sortis une carte de ma poche, une carte pliée que je gardais sur moi depuis le début de la guerre, dans l'espoir qu'une situation semblable se présente, me donnant la raison d'enfin la brandir. Une fois le papier déplié, je lui pointai une île minuscule au milieu du Saint-Laurent. Elle était marquée d'un X.

« Voilà où vous irez, monsieur Bobbi.

---

<sup>177</sup> Nous ne savons pas expliquer cette référence autochtone.

- Montréal? Comment espérez-vous que je me rende à cet endroit à pieds?
- On vous y amènera sans frais et directement.
- Comment savez-vous que je trouverai ces billets? Vous lisez l'avenir? me demanda-t-il.
- Non, je l'écris.
- Vous me donnez autant pour si peu? »

Il se retourna vers l'une des bibliothèques et sembla pensif. Son tempérament changea à nouveau brusquement. Peut-être en avais-je trop fait. Mais ses yeux se fixèrent sur le portrait de Marcel Thibodeau, célèbre redresseur de tort, inéluctable enfirouapeur de traitres.

« Vous l'avez reconnu, je le sais. Voilà pour qui je travaille. Et vous, Werner Alfred Waldemar von Janowski<sup>178</sup>, je sais très bien qui vous êtes et pour qui vous travaillez. Futile danseur de dames, arme du mall! Incapable d'agent secret! Pensiez-vous filer entre les pattes du faucon, le grand Marcel Thibodeau, celui qui se dressera toujours sur votre chemin? Qu'êtes-vous venu par notre continent? Ne trouviez-vous donc plus de jeunes Allemandes à faire danser qu'il vous fallait venir sur nos berges pour conter fleurette?

Prêtez serment devant le portrait de cet homme, lequel seul peut vous accorder sa miséricorde. »

---

<sup>178</sup> Il s'agit d'un espion allemand!

Et l'homme, démasqué, se pencha en lui-même, repentant. Et il pria son nouveau maître.

Je lui indiquai le redressement de ses torts.

« Dès demain matin, vous retournerez à l'hôtel où vous m'avez rencontré et vous vous trahirez par trois fois. On vous attrapera sur le train et vous vous rendrez. Alors vous amènera-t-on à Montréal. »

Il ne m'adressa plus un mot, mais il fit ce que voulait Thibodeau. Toujours en lui, semble-t-il, il avait porté l'espoir de sa rédemption, l'espoir de rencontrer l'homme capable de le révéler en juste lieu.

## **LES BILLES DE GIN OU L'ÉTENDUE DU PAYSAGE**

## 1.

S'il exista dans l'histoire un homme réputé s'orienter mieux que l'étoile du Nord, c'est le bon Marcel Thibodeau. De son vivant, il parcourut la côte jusqu'au méridien d'origine.

De la bature, il partait à la nage. Bras dessus l'eau, bras dessous, il se rendait jusqu'à l'Isle-aux-Coudres. Là il cueillait ses gourganes. Et, les transportant dans sa bouche, il revenait vers Sainte-Anne-de-la-Pocatière où il cuisinait sa fameuse soupe à base de fumet d'anguille<sup>179</sup>.

Comme ça, il fréquenta le fleuve et ses contours et s'en fit, pour ainsi dire, un allié.

## 2.

Un jour comme celui-là, il importait de connaître le fleuve. La grisaille empesait si bien que c'eût été difficile, même à un capitaine de hauts-fonds, de se repérer.

Thibodeau et les siens s'arrêtèrent en face de l'immense. Le fleuve, vaste horizon barbouillé de brumes, ne laissait pas voir l'Anse du Remous. C'était un temps pour se perdre.

---

<sup>179</sup> Nous prenons la liberté de vous proposer une petite recette de notre cru inspirée des saveurs régionales. Faites rôtir un grand filet d'anguille dans le beurre avec quelques gousses d'ail, un oignon coupé en dés et une pincée de sel. Lorsque le poisson est bien doré, déglacez à la bière d'épinette, amenez le mélange à ébullition et incorporez deux tasses d'eau et le jus d'un demi-navet. Ajoutez une poignée de salicorne fraîche, une réduction de thé du Labrador et une demi-livre de gourganes apprêtées. Laissez mijoter. Cassez un œuf sur le reflet de la soupe, poivrez au goût et servez avec une tombée de champignons sauvages au persil de mer.

La marche avait été longue, interminable, inhospitalière. Dans trois jours, ils n'avaient pas mangé. Ils marchaient le pays, ne cherchaient rien, ne rencontraient plus qu'eux-mêmes dans l'étendue qui s'ouvrait droit devant. Ils furent immergés.

3.

Le grésil frappait la peau avec une violence marine. En laissant des traces. Thibodeau et ses amis en sortiraient tout couperosés.

Le temps crachait son fiel. Les banquises s'enfonçaient l'une dans l'autre comme des ongles incarnés. Un cabouron, pourtant, protège la plage de l'eau minérale.

4.

Ceux chez qui persistait la force de sourire finirent les joues figées en place tant le vent était prenant et cru. Ceux qui se vautraient dans le naïf, dans le candide, se retrouvèrent crispés contre leur sort. Et ceux, encore, qui songeaient souvent, furent avalés par l'abrupte.

La douceur du tyran est la plus remarquable.

5.

Un brouillard étanche s'éleva mieux qu'un rideau qui alla passer jusqu'au haut de la route de Saint-Germain, éveillant sous son voile l'activité ténébreuse des âmes. À ce moment, il sembla que, froide ou chaude, la fumée fût même étouffante.

On eût dit la naissance du mal.

6.

Thibodeau fixa ce qui sombrait dans la couleur du Saint-Laurent. Transi, il pénétra la profondeur abondante de ce berceau où il s'était souvent senti renaître. Il communia.



7.

La marée s'était mise à sentir le fruit frais du genévrier.

De l'impétuosité du fleuve jaillirent alors des milliers de petites billes de gin qui se ramassèrent par bordées sur la rive. Vite, les cristaux s'amoncelèrent çà et là.

8.

Les disciples sucèrent une à une les offrandes étendues.

Puis, Aiglefin charogna le cadavre gelé d'un fou de Bassan. Thibodeau s'éleva en signe. « Partage cette chair précieuse comme le paysage se donne à toi », résonna-t-il. Chacun s'approcha tour à tour, mordilla dans l'haleine de l'autre un cuir attendri. Et tous en eurent à satiété.

Personne n'en redemanda.

9.

Le brouillard finit de monter, et les berges se découvrirent complètement. Le jour avait été sauvé.

**COMMENT MARCEL THIBODEAU REMPORTA SA  
BELLE PRINCESSE<sup>180</sup>**

---

<sup>180</sup> Ce témoignage provient d'une bande audio. Il est prononcé dans un dialecte thiboïque de type A médian.

Je m'en vais vous conter une histoire vraie parce que c'est que je l'ai vécue moi-même, quand ce que j'étais jeune. Le jour venait de prendre, mais nous autres on était déjà sus le chantier de Saint-René après construire le pont. Dans les engagés, il y avait toujours ben mon père pis moi. On tapait du clou. René, pas le Saint un autre, a levé la tête pour voir arriver un bonhomme de par la route d'en haut. C'était pas dans son genre de faire une affaire de même. Imagine-toi ce qui arrive quand tu lèves la tête en cognant sus ton clou. Ben c'est ça qui est arrivé.

Toujours que ce bonhomme-là arrive de l'est pour marcher sus Saint-René. Avec une sarabande d'originaux par le derrière, chargés comme des trains.

« Escuse-moé, j'y dis, tu peux pas passer. On est après travailler sus le pont. Ben en dessous aussi. Mais en toué cas, tu peux pas. »

Il dit :

« C'est ben beau. On va prendre le passeux<sup>181</sup>. »

— Ben l'affaire, j'y dis, c'est qu'il y en a point.

— C'est ben simple, il dit, tu vas me passer. »

Ah ben mon sacrifié! Il cherche la bataille, me suis dit. Qu'est-ce tu peux penser d'autre? On va voir qui c'est qui est le plus fin entre nous

---

<sup>181</sup> Le passeur est celui qui avait autrefois la responsabilité de passer les gens d'un bord à l'autre d'un cours d'eau à l'aide d'une barque, d'une chaloupe ou d'un bac à câble. À ce sujet, voir l'étude historique de Jean-Aubert Loranger intitulée « Le passeur ».

deux. On fait pas le passeux en hiver dans une rivière quasiment gelée. Il cherche la bataille.

« C'est beau, j'vas te passer. Mais à une condition, j'y dis. Et pis faut que tu me dis ta réponse avant sinon il est pas question je te passe.

— Déballe, il dit.

— Tu vas me suivre jusqu'à Grosses-Roches. Là-bas y a une fille qu'est promise au couvent. Est pas sortie de delà à moins qu'un bonhomme la gagne.

— Pas de trouble, il dit. Suis Marcel Thibodeau. J'arrive de l'est mais c'est toujours ben que ma réputation vient de partout. J'ai point peur de nul défi.

— Tu fais le fin, Thibodeau. Celà qu'essaye et pis qui perd son défi s'en va par l'enfer, c'est le curé qui le dit. Y a pas deux essayes. Et pis c'est ben ce qu'est arrivé à mon frère. Les ongles y ont poussé par en dedans, il est viré verrat. On l'a chassé dans le bois. La fille est pas facile à gagner, je te dis. On va ben voir si t'es aussi fin que tu le dis. »

Ça fait que je me l'embarque sus le dos pis il s'agrippe comme qu'il peut, comprends-tu. Au moins il est pas lourd, que je me dis. Ça doit pas manger gros, ce bougue-là. Mais les autres, c'est toute une affaire. Essaye de passer une rivière avec un chien sus ton dos. On s'en reparlera, hen.

Après qu'on a marché longtemps, on arrive sus le bonhomme Thériault à Grosses-Roches.

« Thériault, j'y dis, t'as pris mon frère. Je t'en amène un autre qui s'en va te prendre ta fille.

— T'es rancunier, mon Lucien. C'est toujours ben pas moi le premier qu'a essayé de déposséder l'autre. Les règles sont claires comme des eaux de rivière. Ou ben donc, il dit, tu résous les énigmes pis tu mérites mon Aurore, ou ben donc tu t'en vas sus le diable.

— On verra ben.

— On verra ben. C'est un homme, il dit, qu'a de l'air pas mal fin que tu m'amènes là. Et pis de toute manière vous vous adonnez ben parce qu'elle part au couvent dans trois jours. »

Comme de raison, le curé retontit, et pis son bedeau et pis les trois quart de la paroisse, je pense ben, parce que, comprends-tu, c'est tout un événement qui s'en va se passer là. Ça se met à boire, une affaire pas créable. J'ai jamais vu, je pense ben, un bedeau boire autant que ça. Tout d'un coup, c'est la bonne femme à Thibodeau; ben pas la bonne femme à Thibodeau, mais en tous les cas une bonne femme qui le lâchait pas, et pis elle se lève et pis pour y sacrer une mornifle, au bedeau. Il s'est tenu tranquille par après, je peux-tu te dire.

Thibodeau, il faut j'y donne ça, il était prêt. C'est un bonhomme que tenir ses paroles, c'est ben important pour lui. Le Thériault se lève. Il dit :

« Tu vas aller dans le jardin et pis tu vas me ramener la plus belle fleur que c'est que tu vas me trouver.

— Mais y a pas de fleur, jarnigouane, j'y dis, c'est l'hiver! »

Je l'ai vu partir je me suis dit, il va geler ben raide. Il a pas posé de question et pis il est sorti dans cour. Vitement on s'est dit qu'il fallait aller le chercher. À rester au frette, il s'en allait pogner les oreillons. Je sors dehors, j'y dis :

« Envoye en dedans, tu vas pogner les oreillons! Je voulais te jouer, mais je voulais pas te tuer, saint-chrème!

— Non, il dit, je reste icitte. »

Rentre en dedans, leur explique ce qui en est, comprends-tu, il veut rien savoir. Le curé s'en va sortir.

« Thibodeau, rentrez en dedans ou vous pognerez des méningites.

— Non, il répond, icitte je reste. »

Le curé rentre les mains gelées, il dit « y a rien à faire », un autre sort :

« Thibodeau, il dit, envoye rentre! Tu vas finir en jaunisse. »

Le Chesnevert rentre en dedans le nez rouge, il dit, « pourriture de vieille manchonnade, veut rien savoir », un autre sort, « la coqueluche! », et ainsi que de suite une trentaine de fois jusqu'à temps qu'il reste plus rien qu'Aurore à sortir pour aller le raisonner. L'Aurore met ses bottes de robeur pis son bonnet et pis elle se greye une paire de gants. Il faisait frette, comprends-tu. Elle sort dehors pour voir quoi c'est qu'elle peut faire.

Thibodeau se revire de bord et pis il la prend sus son épaule en poche de patates avant même qu'elle parle, direct s'en va rentrer en dedans. Il dit :

« Tiens, le vieux Thériault, la v'là ta plus belle fleur. »

Et pis il la lance sus la table pour la montrer comme son butin.

« Eh ben, t'as pas tout faux Thibodeau. C'est ben là, il dit, ma plus belle des fleurs icitte. Et pis surtout à ce temps-icitte. On va faire un banquet pour fêter ça, mais attends-toi pas que c'est déjà gagné, je t'avertis d'avance. »

Le bonhomme dit à sa femme de cuisiner. La table, au bout d'une heure, c'était garni, j'aime autant te le dire. Quasiment plus qu'au réveillon. Jusque du pouding au chômeur pis de la tarte au sucre. Et pis le Thériault offre à boire. Le bedeau s'empresse de pas refuser, tu sais ben. Thériault, il dit :

« Thibodeau, c'est toi qu'on fête. Sers-toi, prends ce que t'aimes le mieux. »

Ça fait que Thibodeau y pense deux minutes.

Tout d'un coup, Thibodeau il s'assoit la fille sus lui. C'est à peine si on y voyait les oreilles dépasser en arrière de l'autre. Mais des oreilles de même, ça, tu mets ça n'importe où, ça dépasse. Et pis là, l'autre il dit :

« Quoi ce tu fais là?

— Ben c'est ça que j'aime le mieux, il dit. »

Rendu là, comprends-tu, c'est aussi ben dire que Thibodeau a gagné sa princesse. Ça mange, ça mange. Ça se bourre jusqu'à l'embouchure, ça fête. Assez pour qu'il reste plus rien sus la table après cinq minutes. Mais le bonhomme Thériault trouve ça un peu malcommode, si je peux dire, ce qui y arrive ce soir-là. Ça fait qu'il dit :

« Pis tu penses dormir où, Thibodeau?

— Suis pas un chien, Thériault, qu'il dit. Avec ta fille! »

Et pis là tu vois l'autre qui pense, qui se cherche une raison. C'est à peine s'il est pas en train de se réserver une place sus le y'âbe pour lui.

« Comme c'est que j'avais promis ma fille au bon yeu, mais que toi t'arrives pour me la reprendre, on va laisser une chance au bon yeu de dire son mot, il dit. Je vas être honnête, Thibodeau. On va te coucher d'un bord du litte et pis on va coucher le bon curé de l'autre bord. Au centre, on s'en va mettre Aurore et pis c'est elle qui va choisir. Elle s'en va trancher comme une épée le sort de vos deux. Demain matin, on verra ben de quel bord qu'elle est revirée. Et pis ça sera ce bord-là qui gagne. Simple de même. »

Il fait des règles claires, Thériault. Tout le monde a trouvé ça ben honnête. Ça fait que Thibodeau a boutonné son pyjama jusqu'au cou, le bonhomme curé a changé de soutane et pis la fille s'est mis une jaquette de flanalette bleue.

La petite s'endort, le curé ronfle. Mais Thibodeau, avec tout ce qu'il a mangé, commence d'avoir un de ces mals de ventre. Il se dit ça se peut pas, je peux pas faire ça à bécosse. Je vas me geler quelque chose. Mais ça s'adonne qu'il y a pas de pot de chambre. Ça fait qu'il s'en va au bout du lit, il ouvre son panneau et pis il fait son tas.

D'un coup, avec l'odeur, le curé se réveille. C'est pas sans me donner l'envie, qu'il pense. Un si bon tas. Mais il se dit ben, lui aussi, qu'il est pas pour aller se geler quelque chose. Et pis si les autres le voyaient! Y a des expressions, il pense, qu'on n'a pas pour rien dire. De la marde de pape, il pense, c'est rare pour une raison. Et pis là, il continue de



penser : je suis le pape, le pape c'est le bon yeu, ça doit être ça la Saint'-Trinité. Faut pas je seye vu en train d'aller, il conclut.

Ça fait que le curé s'en va rejoindre Thibodeau qui est après finir son tas et pis il se lève la soutane. Il regarde de son bord, accroupi comme qu'il est à veille de commencer. Pendant ce temps-là, le chien de Thibodeau arrive et pis il mange ça, cette affaire-là à son maître qui prend une paparmane pis s'en retourne se coucher.

Le curé se redescend la soutane pis c'est là qu'il remarque qu'il reste juste sa patente à lui. Thibodeau y dit :

« Envoye, mange ça avant que ça sente trop. Faut pas que le père Thériault voye ça. »

C'est évident. Faut pas que Thériault voye ça. En plus qu'il pense que Thibodeau a mangé son tas. Ça fait que, comprends-tu, le curé se met à genoux. Et pis... c'est ça.

Il va se recoucher. Mais ça sent, une affaire terrible. Aurore se réveille. Elle veut pas que ça paraisse, mais c'est qu'elle aime pas ben ben l'odeur du curé. Son eau bénite, elle se dit, ça sent fort quelque chose de rare. Elle essaye aussi ben qu'elle peut de se cacher le nez dans le pyjama à Thibodeau.

Le matin, Thériault rentre dans chambre. Il a pas le choix de voir qu'elle est revirée sus son gringalet. Il s'approche et pis il sent ça. Le curé sent fort comme un y'âbe. Il dit :

« Qu'est-ce tu sens là, Colomban. T'es tout gâté. T'empoisonnes. Va-t-en au plus vite chez vous. »

Je te dis qu'ils étaient pas fiers, ni un ni l'autre. Le père venait de perdre son pari, comprends-tu, et pis le curé venait de perdre tout court.

Pour pas perdre la face encore plus, Thériault a frappé ses bans le jour même. Thibodeau venait de remporter sa belle princesse.

**BANS**

L'an présent et qui sera sousmentionné, le jour même où nous écrivons ceci, nous, Colomban et le bonhomme Thériault, officiers de la diligence, par les pouvoirs qui nous reviennent d'office dans le cas lui aussi appelé à être sousmentionné, annonçons à qui le veut bien entendre qu'est une promesse selon laquelle s'en vont se marier :

Monsieur Marcel Armand Joseph Thibodeau, dit Marcel Thibodeau, coureur des rues et prophète de brocantes, fils illégitime d'origine et d'âge incertains, d'implantation nomade sous le signe du bon Yeu;

aussi bien et avec :

Aurore Thériault, fille mineure reprise de la crèche par Madame et Monsieur Alexis Thériault, toujours drus dans la vivance et demeurant en la municipalité des Grosses-Roches, sur la paroisse des Saints-Sept-Frères sous l'Archidiocèse de Rimouski,

en le jour du samedi seize du mois de février de l'an même et à dire.

Que quelqu'un connusse quelque empêchement de célébrer, il est tenu en fine conscience de nous le faire savoir, avant que les parties marchent pour rien – le cas advenant – le long de l'allée pour recevoir la bonne disance nuptiale.

C'est ici pour la première et ultime publication, qui sera citée d'entier l'an mille-neuf-cent-quarante-cinq, lors de la messe du dimanche onze du mois de février, attendu que les parties sont dans l'intention d'obtenir une dispense de deux bans.

**LE MARIAGE HEUREUX DE MARCEL THIBODEAU**

## SYNOPSIS<sup>182</sup>

### i. Prononcés

L'ordonnance dessine l'arrivée de l'entière paroisse au mariage promis de Marcel Armand Joseph Thibodeau, dit Marcel Thibodeau, et d'Aurore Thériault, dont les noms ici prononcés font d'office ce qu'ils ne font pas, c'est-à-dire qu'ils s'unissent sans distinction comme dans le son.

S'alignent par devant pour accommoder les foules des chaises pliantes en bois peint blanc, couleur maritale et riche – car on peint quand on peut – et sur elles, non peints mais bien là : Honoré Lacroix, fendant du village; Alexis Thériault et Marie sa femme; Armand dont on craint la force et à qui l'on promet toujours les meilleurs sièges – une fois, d'ailleurs, pour une représentation du *Christ en vert*<sup>183</sup>, on l'assit sur la scène; Lionel, un inconnu dont on reconnut immédiatement le prestige; incertainement Anselme; Arthur Chabot, camionneur chevronné; enfin Charles Louis Lebeau, portrait encadré qu'on prit la peine de poser juste à côté de l'autel et incarnant le père. Derrière, des badauds, des badins, des Beaudry-z-et des Beaudoin. S'émeuvent : le petit cœur plein d'huile à moteur d'une sainte vierge en plâtre, le toupet ciré d'un cierge dominical, certains pleurant des rivières chantonnent, d'autres parlons-en : ça n'arrêta jamais.

---

<sup>182</sup> Nous superposerons ici plusieurs versions des mêmes événements afin d'en dégager un portrait global et représentatif.

<sup>183</sup> Il existe bien un tableau de Paul Gauguin intitulé *Le christ vert*, mais rien, à notre connaissance, qui permette de le lier au *Christ en vert*, pièce de théâtre amateur vraisemblablement écrite par le père Colomban et dont on connaît l'existence grâce à un tract retrouvé parmi les témoignages. Le texte de cette pièce demeure à ce jour inconnu.

Ainsi ordonnés, les noms selon le sens sont prononcés.

Sur le tard arrivent aussi douze contingents de marins turcs, des gens de La Tuque et des tuques tout court, tricotées par les Fermières et qu'on voulait offrir à chacun pour les protéger du froid.

## **ii. Arrivages : déploiement par l'arrière**

Arrive

paré d'une chemise de soie rouge à pois orange, d'un pantalon suisse à larges bandes, de mitaines en feutre pressé, d'un chapeau à franges piquées, avec un peigne-sourcil dans la main gauche et une cravache dans la main droite, un foulard plié en quatre quarts dans la poche d'une veste de haute couture canadienne-française, dévale l'allée nuptiale, sise là où elle sied, d'un air alors esseulé,  
Marcel Thibodeau.

Le célibataire verse dans le matin son attente profuse, une rageuse bave au collet, où se noue par ailleurs un papillon de style<sup>184</sup> Danaus plexippus ouvert jusqu'en son centre. Six heures restera-t-il debout et là jusqu'à l'après dans lequel prendra corps le cérémonial.

Comptons en attendant :

les chapeaux d'ornement, plus de trois-cents il semble,  
les voiles de mariée par dizaines,  
celles de bateau par plus grand nombre encore.

---

<sup>184</sup> Jacques Rousseau, qui distribuait pour l'occasion les livrets de messe, nous dit une autre version de ce texte, apprécia le goût évident avec lequel Thibodeau avait choisi l'accessoire.

### iii. Attente debout

Un à un : comme tel.

Des regards flottants, des sifflements discrets, des « tadadamdam », des « eh ! » qu'on retient, des balancements de gauche à droite sur les pieds, des talons aux orteils des transferts de poids, des tapotages de poches, des potins colportés.

Puis la foule composée se reconnaît.

Et tous endimanchés s'assoient.

### iv. Arrivages : déploiement par l'avant

*Elle crève les yeux, c'est  
effrayant le liquide qui coule de  
là.*

Toute dépenaillée, arrive-t-elle dans la beauté pubescente de son corps, devant le curé, seigneur du jour, dont les pleurs signalent l'inexistence de son droit de jambage.

Elle s'érige  
printemps neuf dans lequel défleurira l'automne accueilli.

Elle cherche  
l'au-delà en connaissance de cause.

Elle exhibe  
ses blanches joues tachées de suie comme une petite pauvre.



Elle se dresse  
sur ses seuls membres inférieurs comme un centaure agile.

Les mots trouvent en elle leur limite, c'est évident.

#### iv. Épreuves

*À trois elle sera gagnée, pour  
autant que, solennelle, elle parle  
dans le sens fallu.*

« Le prenez-vous comme nous l'entendons de vous et ainsi que l'on  
force un boulon autour d'un écrou?

— Un piège.

— Le prenez-vous dans le distant amendement des siècles?

— C'est un piège », qu'elle dit.

Une telle enfant, se dit le curé, qui me coule entre les mains. Il ruse  
d'astuces, insuffisamment :

« Le prenez-vous même s'il vous tuera, même s'il vous ouvrira la  
panse nécessairement?

— C'te question! répond-elle encore.

— Le prenez-vous [...] » *ad nauseam*.

## v. Objections

*Les enfants de la crèche,  
rassemblés près d'Aurore, se  
réchauffent les menottes dans  
l'âtre de son cœur.*

Le curé déferle dans l'existoire. De ses mains tombe l'espoir de faire lit commun. L'histoire sort d'elle-même et encore on manigance – on tranche au pas du mot.

« Que ceux, dit le curé, qui la veulent aussi prendre forment un chœur. »

Un chœur se forme.

« Que le chœur, renchérit-il, qui la veut prendre aussi chante. »

Un chœur s'épuise.

## vi. Entendements

« Le voulez-vous prendre malgré tout ce qu'il prétend ne pas être? »

Sa petite voix virginalle fend alors l'espace silencieux du parquet; comme une cour de justice, l'église résonne l'offrande qu'elle vient faire d'elle-même :

« Oui. Qu'il saisisse ma voix pour la faire sienne. C'est en son nom que je parle désormais ralliée à la volonté celle de mes pères et de ma descendance assise. Laissez-moi être saisie, bénissez-moi d'être prise pour épouse. »

## vii. Entendements (suite ininterrompue)

*Voyez! le curé ordonna, car  
plusieurs essuient leurs yeux avec  
le mouchoir plié en quatre quarts  
et déplié en un seul corps par  
magie par Marcel Thibodeau et  
pour cette raison ne voient pas.*

Lorsque le doute tombe, avec lui la sentence :

« Vous êtes bien mariés et vus comme vous l'êtes par tous témoins ici voyant.

Vu que Thibodeau, prénommé Marcel :

- est robuste et capable de veiller aux travaux de la ferme;
- est courageux, travailleur, économe, c'est-à-dire qu'en lui sont toutes les qualités des défricheur, bûcheron, laboureur et cultivateur;
- est en mesure de construire son habitation suivant les plans et devis du Ministère;
- a désormais une épouse qualifiée;

il lui est offert en guise de dot<sup>185</sup> :

une belle lance en fer brossé,  
deux lottes de rivière pêchées ce matin,

---

<sup>185</sup> Il est hautement improbable que le père Thériault ait eu les fonds pour offrir au mari de sa fille une somme aussi élevée. Les dispositions qu'il énonce font plutôt référence au plan de colonisation Rogers-Auger. Or, fait à noter : tous les programmes de colonisation n'ont plus reçu de financement durant la Seconde Guerre, le gouvernement préférant réaffecter ces budgets à l'effort de guerre. Il y aurait là une passe.

un lot en La Corne<sup>186</sup>, la somme de mille piastres (\$1,000.00) selon le cas dont \$820.00 pour les deux premières années; et, si nécessaire, \$100.00 additionnels pour la troisième année et \$80.00 pour la quatrième année. »

#### viii. Réjouissances

*Ils auraient des passages, des  
chemins où s'étreindre, où saisir  
l'espace à l'envolée.*

Aussitôt qu'ils sont mariés galope arrivant un énorme cheval blanchi à la chaux. Thibodeau le monte, et sa femme derrière lui. D'une main, fait deux choses : prend les rennes et peigne son sourcil; habilement cravache la fesse de la bête qui part laissant traînée de poudre, souvenirs fastes, émerveillement, etc.

Et jusqu'à La Corne ils galoperaient : « Ayah! Ayah! »

---

<sup>186</sup> Les efforts pour coloniser La Corne se sont affermis à partir de 1935, entre autres grâce au dispensaire de la garde (1932), ce qui donna lieu, en 1944, à l'érection canonique de la paroisse de Saint-Benoît. Il est possible que Thibodeau ait participé à une deuxième vague de colonisation provenant entre autres du Bas-Saint-Laurent.

**LETTRE DE COLOMBAN À L'ABBÉ CHAMPAGNE**

*Grosses-Roches, le 17 de février 1945*

Cher Ami,

Nous n'avons pas eu de vos nouvelles depuis que vous êtes parti et je doute bien, en cela, que les postes<sup>187</sup> ne soient véritablement établies dans votre bout de sauvagerie. Quelle sombre idée... Peut-être avez-vous renoué avec quelque part en vous qui n'aime pas les hommes, l'écart, certainement, vous aidant à l'envers.

Je rigole, cher Ami. Votre mission est noble et je la salue. Monseigneur Savard, justement, était de passage il y a de cela quelques semaines, avec son collègue Monsieur Lacourcière<sup>188</sup>. Il m'a longuement relaté son expérience auprès de missions similaires à la vôtre, prenant soin de m'instruire sur les avancées légendaires de la colonisation.

Voyez-vous, j'ai récemment marié une toute jeune pupille à un homme qui ne m'inspire nulle confiance. Son père et moi avons offert aux époux de rejoindre les colons de La Corne. Ils sont partis au galop, hier même, et vers vous afin de quérir leur lot. Ils devraient vous arriver sous peu.

---

<sup>187</sup> Il s'agit d'une raillerie. Le bureau de poste de La Corne a été ouvert en 1936. Nous croyons en fait que l'abbé Champagne n'avait aucun intérêt à communiquer avec le père Colomban.

<sup>188</sup> Félix-Antoine Savard et Luc Lacourcière, après la fondation des Archives de Folklore de l'Université Laval, ont entamé de recueillir des histoires et des chansons dans les différentes régions du Québec. Pour ces raisons, il est probable qu'ils aient été dans la région bas-laurentienne à ce moment. Monseigneur Savard aurait alors pu échanger avec le père Colomban au sujet des colonies établies dans le comté de Lebel et qu'il était allé visiter quelques années auparavant. Cette expérience a par ailleurs fait l'objet d'un livre intitulé *l'Abatis*.

Je vous demande, cher Ami, de bien vouloir garder un œil sur cette belle et douce Aurore Thériault, mariée Thibodeau, et de vous assurer qu'il ne lui arrive pas plus de mal qu'à la perle d'une huître. C'est que, voyez-vous, Madame Lirette serait bien triste d'apprendre les raisons qui vous poussèrent réellement à rejoindre l'Abitibi.

Mon cher Ami, puisse Dieu vous circonvenir et en finir terriblement de vous par ces territoires sans fin.

C. D.

**LETTRE DE L'ABBÉ CHAMPAGNE À COLOMBAN**



*La Corne, 3 mars 1945*

Je n'ai aucune volonté de me subordonner à votre chantage, et n'y comptez pas même si vous allez vendre mes crimes à ce traître de Mackenzie King<sup>189</sup>. Jamais vous ne me soumettez à vos bas instincts. J'en sais moi aussi trop long sur vous<sup>190</sup> pour que vous osiez m'asséner le coup de votre grâce.

Soyez sérieux un moment, vous n'apprendriez rien à personne en divulguant vos faux secrets. Existe-t-il plus d'une raison, selon vous, pour poster un vicaire à quelques centaines de milles de sa communauté, dans un lieu où la vie n'en est qu'à ses balbutiements? Soyez sérieux, je vous en prie.

En outre, nul besoin de m'attaquer. Vous savez bien que je veille sur les miens mieux qu'un père sur ses enfants. Jusqu'à maintenant, toutefois, pas de trace de votre pupille. Peut-être l'avez-vous déjà perdue!

Abbé G. Champagne

---

<sup>189</sup> La crise de la conscription, alors récente, a laissé aux Canadiens-français une impression de trahison. Il faut cependant dire que le premier ministre, William Lyon Mackenzie King, avait promis de ne pas faire ce qu'il a fait. Cet événement est donc passé dans la langue populaire, les québécois utilisant encore aujourd'hui l'expression « être traître comme Mackenzie King ».

<sup>190</sup> Nous n'avons pas su déterminer si l'abbé Champagne connaissait la véritable identité du père Colombar. Le mystère est complet et vous n'y trouverez malheureusement pas la réponse d'ici la fin de ce livre.

**LETTRE DE COLOMBAN À L'ABBÉ CHAMPAGNE**

*Grosses-Roches, le 22 de mars 1945*

Mon très cher Ami,

Vous n'avez jamais manqué de manières ni de charme, surtout avec les jeunes gens, je vous l'accorde. Seulement, votre manque d'envergure vous trahit. La lâcheté dans laquelle vous vous reposez m'assure votre pleine collaboration.

Enfin, vous méritez sans doute de connaître la vérité. Votre précieuse Mademoiselle de Montmagny est décédée il y a quelques années. Elle venait tout juste de m'apprendre comment vous l'aviez aimée, chaque matin sans faute.

C. D.

## **COMMENT MARCEL THIBODEAU PEUPLA L'ABITIBI**

Le curé les vint achaler.

Aurore et Marcel vivaient depuis peu dans une maison qu'ils avaient construite. Une maison solide, non belle particulièrement, avec une bonne basse-cour. Ils y faisaient ménage de façon adéquate, ce qui sembla au curé de la paroisse, le père Champagne, une bonne raison pour jouer au ratoureux.

Il alla donc les achaler. D'abord il cogna, puis on l'admit au salon. Alors seulement se mit-il à proposer que le ménage s'agrandisse.

« Qu'en dites-vous? »

Les deux opinèrent. Il sortit.

Laissés seuls, ils essayèrent d'obtempérer, mais leurs mains n'avaient en rien la tête de l'emploi; les deux ne surent pas d'emblée comment se prendre. C'est que ces choses appartiennent à ceux qui s'aiment réellement, là le cœur guide les découvertes. Leur mariage à eux n'était qu'un raboutage, une stricte affaire d'orgueil les tenant à feindre une tendresse qu'ils n'éprouvaient pas.

Ils poursuivirent tout de même. Chaque jour de longues heures. On ne se tromperait pas de penser qu'ils en retirèrent quelque expérience. C'est qu'il y a de ces choses qu'on ne nous explique jamais et qu'on attend de nous que nous les sachions seuls.

Le père Champagne revint.

« Portez-vous enfin? »

Ils ne surent quoi dire sur l'instant, point aises qu'on les soumette l'un à l'autre, pratique qu'ils craignaient entre toutes.

« Revenez demain », dit Marcel.

Il caressa longuement le ventre d'Aurore, dont la peau blême était aussi souple que celle d'une enfant. Il dégorgea ses hanches, regarda son nombril bien sec, palpa ses côtes dans un mouvement ascendant. Thibodeau était né cinq ans auparavant, sa femme, devant lui, avait des seins qui, à peine se formaient-ils, soudain, seraient effleurés, puis empoignés, et tordus. Il la regarda dans les yeux, la trouva belle, peut-être.

Elle lui retourna le même regard, ne sachant toutefois pas le désirer. Puis ils s'embrassèrent, sans trahison, plus sincèrement qu'ils ne l'eussent pensé possible. Ils se redressèrent ainsi que deux chats, glissèrent mieux que deux couleuvres dans leurs draps de laine; ils enlevèrent leurs vêtements et s'enlacèrent, peau contre peau, dans de courtes saccades où les seins nubles d'Aurore s'érigeaient monumentalement. Un moment et le mari embrasserait le cou de sa femme, reniflerait son épaule furtivement et replacerait ses mains, parfois sur les cuisses ouvertes et déroulées sur lui, puis lentement dans le dos, et dans les cheveux longs, libres, frais.

La fillette s'animait, sans plus. Puis Marcel lui dit :

« Je ne sais que faire de ta fente.

— Et moi de ton excroissance. »

Ils cessèrent leur jeu, car rien n'y faisait. Or, le père Champagne, véritable verrat, reviendrait voir au dos de ce jour-là.

« Dormons, je trouverai quoi dire lorsqu'il reviendra. »

À peine endormi, Thibodeau eut un sursaut. Il tomba d'une impression rêvassée jusque dans le tangible de son lit. Son espoir venait de renaître.

Sans même se vêtir convenablement, il sortit à la hâte de la maison, agrippant un fanal et une brique, qu'il tenait dans chaque main afin de trouver équilibre. Douze minutes de marche l'amènèrent sur le porche de la crèche, dont la porte s'ouvrit péniblement après avoir été battue de la brique.

« Il était pas temps! Je cogne depuis des heures.

— Qu'est-ce que tu veux, Thibodeau. T'as pas à faire icitte pantoute. Y est une heure pas possible.

— Il me faut un fils. »

Portant déjà les cernes de sa paternité, il revint chez lui au petit matin avec Hyacinthe, un rouquin de trois ans qu'il présenta à Aurore comme leur fils. Elle comprit qu'elle avait enfanté durant la nuit. Le père Champagne arriva sur les entrefaites, curieux de la fécondité des idées qu'il avait semées.

« Mon père, faites la connaissance de notre fils Hyacinthe. »

Aurore le tenait dans ses bras, les quatre fers en l'air, la tête renversée vers son sein qui, à peine sortait-il de son vêtement, allait s'épanouir dans une petite bouche visqueuse. Rose éclatant de pureté, corne d'abondance informe; le curé y vit la vie naissante. Pas la peine d'examiner le bambin, au plus le baptiserait-on. Or cela pouvait attendre.

« Vous ne perdez pas de temps, Marcel. Vous écoutez ma parole et pour cela je vous aime bien. Je repasserai dans quelques mois pour le baptiser et connaître son frère. »

Ainsi, un lundi matin, le prêtre, son diacre et un petit homme s'invitèrent chez les Thibodeau. Ils se serrèrent tous la pince, car ils étaient tous là.

« Revenez demain! Notre fils est toujours à naître. »

Marcel attendit deux hauteurs de lune, puis il sortit de chez lui en tout anonymat.

« Thibodeau! Que me viens-tu toujours en bobettes à panneau au beau milieu de la nuit?

— Il me faut un autre fils. »

Ainsi, présenterait-il à Aurore le petit Thomas, un bambin aux grands yeux et aux joues creuses, qu'elle s'empresserait de nourrir, mamelon sorti et dos cambré.

C'était mardi matin. Le prêtre, son diacre et un petit homme revinrent. Des mains se serrèrent encore sur le pas de la porte. Une fois à l'intérieur, par contre, tous trois ne détachèrent pas une fois leur regard de la poitrine d'Aurore qui, comme un bel oriflamme, annonçait la répétition du miracle de la vie. Le baptême se fit par grands gestes, assez rapidement. Le curé s'agita le goupillon et fit gicler sa bénédiction partout dans la pièce. Étaient nés Hyacinthe et Thomas.

Puis, ce fut le tour de Pascal, Jérémie, René, Isaac, Luc, André, Marc, Alexis et Matthieu. Chaque fois, les Thibodeau avaient répété le même



manège et, chaque fois aussi, le père Champagne avait revu ses exigences, jusqu'à ordonner : « Vous aurez un nouveau fils dans la semaine<sup>191</sup>. »

Les onze enfants avaient fini par voir le jour en dix-huit mois. Lorsque le curé revint enfin au lendemain d'un baptême pour demander à voir le nouveau fils Thibodeau, le manège s'épuisa et il fallut que Marcel parle.

« La crèche est vide.

- Je ne vous demande pas de sauver les orphelins, mais bien de faire ce que vous faites à votre Aurore pour qu'elle mette bas d'aussi beaux fils.
- Assez de vos paraboles, je ne suis pas exégète!
- Cessez tout de suite de jouer l'idiot, vous savez bien.
- Rien de cela, mon père.
- Vous savez bien qu'elle ne peut... sans que vous... »

Et, sans l'instruire précisément, il lui indiqua que... Et ses mains enserrèrent un vase coloré, le ramenèrent au bassin, « Vous savez, quand vous... », et son corps entier possédé par le geste contorsionnait des danses incompréhensibles, « et puis que... », se perdait en émoi, « Marcel, quand vous... », mimait l'éternel par jaillissements.

---

<sup>191</sup> Il nous apparaît que cette demande est tout à fait impossible à combler.

Cette fois-là, Thibodeau, les images de l'abbé Champagne en tête, entama de déterminer l'usage approprié de son membre. Il se rendit au milieu d'un champ, descendit son pantalon et se posa bien des questions. Suffisait-il que son excroissance se montre le bout, ou alors qu'elle le cache, et autant réfléchissait-il à cette question, autant il mimait les postures de sa pensée. Ainsi, après un certain temps, il n'eut aucune réponse, mais son foutre s'alla répandre sur un hectare de terre.

Jamais ce champ rocheux de La Corne ne donna-t-il de fruit. Thibodeau apprit alors sa leçon.

Non seulement ne savait-il posséder Aurore – et elle lui –, mais eût-t-il essayé, il était infertile. Quant à elle, néanmoins, le village s'entendait pour dire qu'elle disposait d'un appareil reproducteur adéquat, d'un utérus assez pur pour qu'on le compare à un sac de jute de bonne qualité<sup>192</sup>, dans lequel se logeraient aisément dix ou douze enfants forts nés, et d'un seul coup.

« Je lui dirai que tu es morte. »

Aurore, juvénile, ne dit pas un mot. Elle fit une valise dans laquelle s'éparpillaient plusieurs notes, quelques papiers<sup>193</sup> et ses vêtements. Elle la porta sur le pas de la porte, où tout se joua toujours, où elle étreignit une dernière fois Marcel et d'où elle commença de marcher, empruntant le rang 5, jusqu'à ce qu'on l'embarque définitivement dans la remorque d'un camion de marchandises.

---

<sup>192</sup> Nous estimons qu'un tel utérus devrait mesurer au moins 108 cm de diamètre.

<sup>193</sup> Ces textes ainsi rangés, qui composent principalement le journal de la jeune fille, feront l'objet d'un prochain ouvrage. Il ne nous a pas semblé pertinent de les insérer ici.

Le père Champagne revint finalement – et les autres, qui avaient pris l'habitude de l'accompagner.

Avant même qu'on lui demande à voir le nouveau-né, Marcel coupa court :

« Aurore est morte. Je l'ai tuée.

— Puisque c'est comme ça, nous ne reviendrons plus. »

Au lieu, ils enverraient les plus scrupuleux enquêteurs, animeraient les commérages, inciteraient les habitants à maudire l'homme, tant et si bien que, le jour même, Marcel partit, léguant à ses fils une terre infertile et une maison de sombres rumeurs.

**LETTRE DE L'ABBÉ CHAMPAGNE À COLOMBAN**

*La Corne, 10 juillet 1946*

Il n'est rien, sur cette terre, que je déteste plus que de devoir vous donner raison. Cet homme, ce Thibodeau, n'est digne d'aucune confiance. La perte qu'il m'a causée est impondérable. Dieu me soutient pour que l'odieux soit puni.

Elle est morte. La chose est sordide et vous pouviez la prévenir. Et comment avez-vous seulement envoyé ce drame se produire dans une contrée lointaine et si peu armée pour se défendre! Vous imaginez l'ampleur du drame pour la colonie? Si un tueur se cache parmi les autres, comment espérez-vous qu'il n'engage pas l'effort canadien-français dans son péril! Vous allez régler ce problème que vous avez causé.

La faute vous appartient terriblement. Vous n'êtes rien de moins que l'artisan du crime. Vous connaissiez le jeu auquel vous me soumettiez. D'abord, vous mariez ma fille à un meurtrier. Ensuite vous l'envoyez se faire tuer devant moi! Que vous ai-je fait pour mériter un tel sort? Êtes-vous à ce point cruel?

Mon Aurore, je l'ai vue venir, de votre paroisse à la mienne, le cœur ouvert à l'espérance. Puis je l'ai vue mourir sous la main vile de votre Thibodeau. Sous mes yeux mêmes, il lui extirpa d'un galbe l'organe de vie avec une lame de boucher. J'étais là, présent à tout instant, et je veillais sur elle, comme son véritable père. Seulement, votre manège me l'aura volée.

Punissez le meurtrier ou vous trouverez mes foudres.

**LETTRE DE COLOMBAN À L'ABBÉ CHAMPAGNE**

*Grosses-roches, le 25 de juillet 1946*

Cher Ami,

Il est bon de vous lire. Je retrouve dans vos mots la constance dont vous avez toujours fait preuve. Avec quel équilibre arrivez-vous en effet à vous fourvoyer!

Un détail de l'histoire vous échappe. Votre bien aimée Mademoiselle de Montmagny accoucha bien de votre enfant, seulement cet enfant n'était point feu Aurore Thibodeau. Mademoiselle de Montmagny mit au monde un homme, le plus terrible des démons : Marcel Thibodeau lui-même, des suites duquel elle trouva la mort.

Vous pouvez avoir confiance en moi, mon très cher Ami, je punirai Monsieur votre fils, et je le ferai avec tant de hardiesse que j'effacerai son nom de la face du monde.

C. D.

## **LA FUITE**



Il apparaît clair, rien n'est plus aveuglant, que Thibodeau ne peut rester par les abatis et giboyer à son œuvre. Les colonies qui le cernent n'en sont plus et le fil de vie prend dès à présent ses allures réglées, si bien qu'un matin, tandis qu'il se farfouille le quotidien, une réclame lui perce le sens.

# CATHOLIQUE

l'Action Sociale Catholique

"Instituto omnia in Christo"

os et faustissimos annos!



### Agenda spirituel

JOUR-SAINTE MARGUERITE

Prière... Accomplir notre devoir, voilà le but et l'occupation nécessaire de notre vie; il faut que nous y persistons sans cesse, que nous y consacrons toutes nos forces, que rien au monde ne nous en détourne, car de là dépend notre destinée éternelle. Ainsi ni fortune, ni plaisir, ni bonheur, ne peuvent être mis en balance avec le devoir.

Fouquet-Duparc.

### Lettre de Sa Sainteté Benoit XV

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs le texte de la lettre que Sa Sainteté le pape Benoit XV a adressée le 20 août 1914 à l'occasion de la fête de la Transfiguration.

A Notre cher Fils Louis-Napoléon Bonaparte, Cardinal, Prince de la Sainte Église Romaine, digne des honneurs de la sainte Église, Archevêque de Paris, Archevêque de Québec.

BENOIT XV, Pape.

A Notre cher Fils, Cardinal et Archevêque d'Alger.

Nous nous réjouissons de la réception de votre lettre du 15 août, par laquelle vous nous exprimez la confiance que vous avez en nous, et la confiance que nous avons en vous.

### HOMME RECHERCHÉ



Marcel THIBODEAU. Voulu aux fins d'emprisonnement puis de pendaison Marcel Thibodeau, inculpé d'assassinat Thérèse dite la femme. Communiquez toute irrégularité à votre patron.

L'un des nombreux articles parus la semaine dernière dans les journaux catholiques s'opposant énergiquement à la nomination, comme l'honneur de l'Irlande, du cardinal qui s'est porté en avant et dont les sympathies trop accentuées pour l'Irlande ont été le sujet de la discussion.

On apprend, à l'Union des Catholiques, que le Cardinal cardinal en question, en venant à l'Irlande, Angl.

Le Major-général Sam Macdonald, ministre canadien de la Milice, annonce qu'il sera, prochainement, en France, et portera au total de 10,000 hommes l'effectif de l'armée canadienne sur le pied de guerre.

Les Américains sont des préparés.

194 Nous reproduisons ici le texte de la notice : « Marcel THIBODEAU. Voulu aux fins d'emprisonnement puis de pendaison Marcel Thibodeau,

Ainsi parcourt-il sa gazette, tant se mâchurant les ongles, tant passant d'une page à une autre, par bonds quittant cette chose pour celle-là, tournoyant le papier d'un sens comme de l'autre et sens dessus dessous, revenant par les mots jusqu'à... ma foi, jusqu'à lui-même! Lui-même dont la face, ce jour-là, ne figure non plus dans sa face, mais dans la gazette, à l'extrémité même de son bras.

Thibodeau n'incline pas plus d'un temps à la réflexion, car c'est bien l'instant où tout homme se retire, lorsqu'il se voit pourchassé par sa propre image. Pourtant d'agripper son capot et une mie de pain lui semblerait être le geste d'une vie.

Par le rang 5 où marcha autrefois Aurore, puis par le chemin principal, il trainerait sa silhouette renfrognée jusqu'à ce que se déploie en lui la vérité du vagabond. Alors surgirait-il d'un pas résolu, celui d'un survenant peut-être, traversant l'apparence des campagnes isolées. L'effort tendu dans un noroît transversal, il en viendrait fatigué de ses jambes, chercherait recours.

D'une porte l'autre, voici qu'il tâte la bonté d'un habitant sur sa galerie.

« La forêt se situe-t-elle très à l'écart d'où nous sommes deboutte en ce moment, cher Monsieur?

---

meurtrier d'Aurore Thériault dite sa femme. Communiquez toute irrégularité à votre paroisse. »

- Pour vous le dire franc, jeune ami, cela fait longtemps que j'ai mis le pied par là-bas. Mais elle doit être à une bonne demi-huitaine de miles<sup>195</sup>.
- C'est que, comprendrez-vous, je n'aime pas plus qu'un autre de traîner par le bois quand il fait nuit. Et il commence d'être tard.
- Si je comprends! Bonne misère, venez! »

Les deux s'ambitionnent donc d'entrer du même coup au travers d'une porte exigüe qui les culbute jusqu'au dehors. Thibodeau, vaillant de vaincre l'obstacle, vite s'achemine par le trou par devant l'homme qui, dans le dénouement, se sent semé. Or cela n'est rien; ils aboutissent tous deux dans une cuisine plus étouffante qu'un utérus, où sont assises dans l'encoignure et l'une sur l'autre onze fillettes du même âge.

Étouffante, certes, la pièce revient tout de même bien dans l'œil. L'homme honnête le dirait, autant transpire-t-il une chaleur d'âne, ce lieu de cuisine est coquet. Chaque chose reste bien mise, fidèle à sa place, une lavure boucane sur le poêle. Assurément, il y réside quelque quiétude.

Bien, Thibodeau se désâme en histoires. Il respire tout aise car il fait ce qu'il a à faire. Et les fillettes montrent leurs petites quenottes. Et elles hurlent d'extase. Et ce, malgré que Thibodeau juste avant ait marché

---

<sup>195</sup> Le Québec ne passa au système métrique que dans les années 1970, et cela très sommairement. Pour l'essentiel, le peuple québécois continue aujourd'hui de ne pas trop savoir comment dire les mesures; on le qualifie d'ailleurs souvent de peuple sans commune mesure.

seul sur la route, seul à côté de lui-même en proie. Juste après qu'avant Thibodeau ait été à côté de sa joie.

Peut-il alors réprimer l'envie qu'il a en bonne compagnie de folâtrer plus avant! Il réclame un poêlon qu'il salit vélocement de noir de fumée, qu'il pend au plafond et dans lequel il fixe un écu. Et voyez-le donc là, heureux comme un coq en pâte.

« Allez! Va la chercher avec ta grand' bouche! Et sans les mains! »

Tous applaudissent. Mais personne ne parvient à décrocher la pièce d'argent, ni personne n'échappe à se charbonner les joues, le nez, le front, la langue et les dents; et là, lorsqu'après quelques heures ils en ont assez de s'ébattre, comme des amants ils s'effondrent et finissent de rire, expirant.

Puis, tous treize, dans la malchance superstitieuse de leur table, ils sapent une soupe aux pois. Superstitieuse, dis-je, autant que depuis la nuit du temps l'on évite absolument d'être à table au nombre de treize. Tous le savent. Et malchance, dis-je, autant qu'à la troisième cuillerée l'on entend cogner.

« Toc! Toc! Toc! Dit un homme derrière la porte.

- Mes hommages, vieil ami, vous n'aviez pas besoin de faire avec votre bouche. Je serais venu de toutes les manières.
- C'est une vieille tendance. Écoutez bien, je cherche un homme pour ce qu'il a tué de sa femme.

— Ma maison n'est pas une cabane à sucre ni une hutte de sauvages, mais, dans un cas comme celui-là, ouvrez<sup>196</sup> toujours. »

Et l'homme, curé qui répond du nom de Colomban, entre et brandit sa gazette.

C'est bien lui celui qu'il cherche, Thibodeau, là devant, coupablement racoquillé sur son bol. Or au travers des suies qui lui obstruent les traits, sa face ne point point à celui qui la cherche. Goupil camouflé qu'il est assiégré, nul hasard ne trompe toutefois l'habitant ni ses filles qui l'ont vu sans ses suies, ainsi dévoilé. Mais personne ne veut le livrer, car tous préfèrent ne pas déplorer d'être né.

« Votre criminel, Monsieur, il n'est guère ici! » ment l'une.

Ainsi le curé s'en repart et Thibodeau se repent.

En simple, tout s'exprime dès lors par les yeux. Ceux, chassieux, de l'une se mettent à osciller, semblablement qu'un nerf fût coincé dans la glaise, ceux chiasseux de l'autre restent pris, encore une autre a de petits yeux gris qui se détachent du regard et partent dans tous les sens, le père s'exorbite, une fillette riposte avec fronde, échappant sur le sol son globe de verre, qu'elle ramasse et se réinsère, honteuse de l'esclandre.

Chacun avait entendu, directement et sans suspens, que l'homme en robe filtrait au fanon les chaumières afin de régler le compte de leur

---

<sup>196</sup> Les cultivateurs québécois ne disent jamais *entrez* mais *ouvrez*. Cet usage est fondé sur une vieille légende qui rapporte qu'une jeune femme ayant un jour répondu à quelqu'un qui frappait : « entrez », le Diable entra et s'empara d'elle.

invité. La justice se combinerait sans un mot et pour en tirer bon compte. Le silence grandit, car l'œil ne bruit pas autour d'une table de bois. Il suffit que l'une propose, incapable d'en subir davantage :

« Vous jouez au bluff, Monsieur l'étrange?

— Comme tout bon Canadien. Or, je n'ai comme gageure qu'un vieux chèque de colon.

— On vous fera les faveurs de le changer. »

Un coup son chèque monnayé, Thibodeau eût mieux fini de résumer sa fuite. Il s'était au moins rafraîchi. Au contraire, il prend une brassée. Et une autre. Ainsi de suite, il se prend à berlander.

Les humeurs ne portent plus que des ruses. Il agrippe ses cartes collées dans le vernis gommeux. A, A, A, D, D. Tout en cœur. Sa face se tord.

Persuadé de son sort, il mise tout.

Contre toute attente, il l'emporte. C'est bien ce qui se produit à ce point précis de l'histoire, mais je vous l'indique sans détour : sa chance s'arrête rigoureusement là.

On lui brasse un nouveau jeu. A, R, D, V, 10<sup>197</sup>. En pique.

---

<sup>197</sup> Certains messages codés ont pu jusqu'à maintenant nous échapper, seraient-il inscrits à même les textes que nous avons traduits et indiqueraient-ils l'emplacement d'autres manuscrits. Cependant, nous décelons ici un message évident, « A, R, D, V, 10 », que nous lisons ainsi : « Marcel Thibodeau a rendez-vous à 10 heures avec son sort. » Il s'agit d'un message que nous pouvons tout simplement réinsérer dans le récit, en tant qu'il est disposé dans ce texte. Or, nous croyons plutôt qu'il indique la véritable

Il se sait vulnérable. Voyez, l'homme est trop brave et se risque aux malheurs du bluff. La plus jeune des onze, c'est-à-dire celle qui sortit dernièrement de la mère, et qui ne se distingue pas, disons-le, par sa joliesse, sent le stratagème. Elle avance un sourcil, replie l'autre. Elle renifle, ronflant presque. Pour ainsi dire, elle s'émousse la suffisance.

La mise est énorme. L'hésitation, tranchante.  
On entend déjà Thibodeau maugréer dans la serge de ses haillons.

Elle fonce. Elle décide de foncer!  
Elle a les quatre as de trèfle et l'un des as de pique.  
C'est extraordinaire!

Thibodeau, lui, n'a qu'un seul as. Il est couvert de ruines, banquerouté sec.

Par toutes sortes de simagrées, il veut les convaincre de l'épargner. Tantôt il pleurniche, plus tard il fait des discours, la main au ciel et le verbe chancelant. Il dit : « Je ne suis pas un château de cartes! » Et il ne manque pas, dans l'ordre, de rognonner, de jouer le misérable, de se racheter en compliments, puis d'avoir l'air fier et de jurer vengeance.

« Si j'ai le dessous maintenant, c'est que je serai au-dessus tout à l'heure! Clame-t-il.

---

position de Thibodeau, dont la dépouille n'a jamais été retrouvée, pas plus que celle de sa mère. Nous avons entamé des recherches visant à déterminer l'orientation, en degrés et en lieux, indiquée par ces indices (et d'autres dont nous disposons et que nous ne pouvons pas révéler pour l'instant) afin de quadriller les alentours du Berceau de Kamouraska, un emplacement funéraire où nous croyons pouvoir retrouver les restes du prophète.

— Avec votre aplomb, vous ferez bien le quitte ou le double. Je propose une tournure toute simple, dit la médiane. Du pas de la porte, celui qui sautera le plus lointainement vers le dehors gardera le salaire de la veillée. »

Thibodeau a de bonnes jambes. Qu'elles soient fourbues ne le chicotte pas : elles sont d'habitudes efficaces. Et il n'a rien à reperdre; il a déjà donné jusqu'au tissu de ses poches. Il s'étire donc, s'échauffe un peu, produisant ainsi son accord. Il se replace les chausses, souffle, noue ses godasses, se ramène les cheveux par l'arrière avec une goutte de morve et il vise loin. On le voit s'installer sur la pointe de ses orteils, bien à égalité avec le seuil qui le repoussa plus tôt.

« Allez-y donc le premier, Monsieur le grillon. Vous avez l'air prêt à faire face à votre fortune. »

Il se concentre, se voit vaincre. Il se plie en deux, singeant un ressort. Et, hop! Il saute à sept pieds devant lui-même.

Il reçoit son capot par derrière la tête. La porte de la maison claque. Il s'est fait jouer.

Debout devant rien, trahi dans la gravelle entre la maison et la route, un soupir lui entrave la gorge.



PARTIE TROISIEME

COMMENT MOURUT HABILEMENT MARCEL  
THIBODEAU

*Celui qui n'a pas confiance aux  
livres est en danger de mauvaise  
fin.*

—LE ROMAN DE RENART

## SUITES<sup>198</sup>

---

<sup>198</sup> Ce segment sommaire renseigne la suite du récit de la fuite de Marcel Thibodeau. Bien qu'il soit rédigé à partir d'un autre système de signes (Thiboïque de type C contre Thiboïque de type A médian) et sur des feuillets différents, nous attribuons ce texte à l'auteur de « La fuite ».

Il est une croyance canadienne selon laquelle Marcel Thibodeau allait depuis douze jours vers l'est le long de la route de Senneterre lorsqu'il déboucha finalement près d'une gare. Le ciel avait été charbonneux, humide et sans indulgence. Le maigre-échine en gigotait encore d'effroi ou de maladie. À bien y penser, je me souviens qu'il divaguait de fièvre, ce qui n'enlève pas qu'il pouvait être effrayé. Mais il était si ardent qu'on avait voulu l'engager pour fondre le plomb, ce qu'il refusa.

Pour freiner la progression de ce mal sur son corps, il n'avait d'autre salut qu'une vache noire, et pour cette fin il chercha un champ. Il interpelait quiconque se trouvait par devant lui, gâtait l'équilibre de la conversation comme marchant sur des pierres au milieu d'un torrent. « Une pisse de vache! », tentait-il d'expliquer. Les charabias qui lui jaillissaient de la bouche eussent congédié jusqu'au plus pieux des chrétiens.

Une bonne âme<sup>199</sup> finit par apparaître qui lui dit :

« Vous êtes dans le champ, cher monsieur. »

Et là, il vit sa vache. Une vache éblouissante avec un halo de bonté, la queue en fanion et les oreilles haletantes. Malgré qu'elle était tachée de blanc, il lui considéra le pertuis, lequel paraissait d'assez bon présage. Hourra, hourra! Youpi! C'était la fête, vous voyez.

« Dites-moi, belle grosse vache, comment est-ce que vous faites pour ne pas passer de l'autre bord si vous êtes là à tout bout de champ, dehors comme je le suis? »

---

<sup>199</sup> Malheureusement, la terminologie ne nous permet pas de déterminer s'il est question d'une vision ou d'une personne véritable. L'expression « bonne âme » désigne plus souvent une personne généreuse, mais dans les circonstances il nous a semblé plus honnête de nommer le doute.

- Je rumine, qu'elle lui dit.
- Comment! Vous parlez! Ça parle au diable!
- Comment, je parle! Je suis pas pire que vous. »

Thibodeau n'en dit pas plus, stupéfaits qu'étaient ses traits. Il saisit la vache et s'en coula un grand verre de pisse. À double-dose, se disait-il, la pisse de cette vache à demi noire vaudrait bien celle d'une vache qui soit noire des pis jusqu'à la trompe. Son estimation était juste car, dès qu'il s'essuya l'avaloir du revers de la main, il était relevé de ses fatigues. Il put ainsi rejoindre la gare sans heurt et renouvelé.

Rien ne soigne les épaisses fièvres, se disait-il encore, comme une bonne pisse de vache noire.

Mais comment allait-il voyager par train, lui qui était le plus pauvre des hommes encore en vie? Vous vous le demandez bien. Il se faufila simplement par-delà le regard de l'officier en charge et se hissa par l'échelle de service au-dessus d'une voiture de marchandises. Le vertige lui prit quand il acheva de grimper. L'homme au champ lui réapparut<sup>200</sup> sur le pont d'embarquement.

« Merci de m'avoir montré le champ. Qui c'est que vous êtes, donc?

- Alexis. Mon nom, c'est Alexis Lapointe. Ça a marché, votre remède. Vous avez l'air d'un homme qu'a mangé de l'avoine. Où est-ce que vous allez de même?

---

<sup>200</sup> Comme Marcel Thibodeau est alors réputé soigné et que l'homme lui est encore visible, nous croyons juste d'affirmer qu'il s'agit d'une vraie personne. Nous souhaitons donc retirer notre précédente remarque.

- Nulle part. Je vous le dis franchement.
- Pour quelqu'un qui s'en va nulle part, vous avez l'air d'être embarqué pas mal. Combien vous gagez que je m'en vais courir là où c'est que vous allez et que je vais arriver avant vous?
- Pas mal. Je gage pas mal, c'est sûr. »

Sans plus d'explications l'homme partit à pleines jambes jusqu'à ce que l'horizon transparaisse au travers de lui. Avant longtemps, le train cria et s'engagea dans l'autre sens. Thibodeau, sur son wagon, filait à toute allure.

La bouche grand' ouverte, il mangeait de l'air, il s'éventait la lnette comme la couette, le cheveu frisant. Quand on le surprit enfin à finasser, debout, foudroyant la résistance du vent par le caractère aquilin de son nez, le train arrivait aux États. On le chassa sentencieusement.

Tant il cherchait bon conseil, la force de sa langue n'arrivait pas à gagner l'étranger. Les passants, autant qu'ils le pouvaient, l'évitaient, pensant qu'il était ivre ou, pire, qu'il mendiait comme tous les autres bâtards débarqués à la gare d'un ailleurs un peu flou.

« Escuse me, mister, where is me?<sup>201</sup> »

Et on le voyait encore s'y ingénieur.

---

<sup>201</sup> « Escusez-moi, monsieur, où est moi? »

« Miss. Please, where is here?<sup>202</sup> »

Et les bons passants passaient leur chemin. Puis, après plusieurs tentatives vaines, c'est un étranger qui l'apostropha.

« Vous êtes là pour le crâne qui dit l'avenir? »

Thibodeau avait essuyé quelques déconvenues les derniers jours, mais il savait enfourcher une taure lorsqu'elle se faisait voir. Ainsi il emboîta la cadence de l'homme, ce qui le mena devant un motel blanc et rouge, non loin de la gare, où une femme avec un crâne de cristal chargeait cinq piastres américaines la tête. Il y avait toute une grande file d'hommes et de femmes, des Canadiens-français venus d'à travers le monde pour connaître leur sort.

Quand ce fut finalement le tour de Thibodeau d'aller tapoter le crâne, il entra dans la chambre. Une femme, Anna, qui avait ses originalités, lui tendit la main pour toucher son dû.

« Me is not the money. Miss, please. Lost the cards<sup>203</sup>. »

— Je parle le français un petit. Vous avez perdu la carte, vous dire. Quoi c'est le belle lance que pend dans votre ceinture? »

Il est vrai qu'il avait une belle lance d'argent qui lui pendait aux brayes. On lui avait donnée pour l'occasion de son mariage de sorte qu'il protège sa femme.

« Vous pouvez bien me la prendre, dit-il, de toutes les manières, je n'ai plus ma femme. Et ce n'est pas toute, elle est supposée d'aider mon

---

<sup>202</sup> « Madame, s'il vous plaît, où est ici? »

<sup>203</sup> « Moi n'est pas l'argent. Madame, s'il vous plaît. Perdu les cartes. »

sort, mais je ne suis pas chanceux des temps qui courent. Elle ne doit plus marcher.

— Oh. Spear of destiny, I see<sup>204</sup>. »

De cette manière, elle lui prit sa belle grande lance d'argent et en retour il put zyeuter le trou d'œil du cristal qu'elle s'était posé sur un beau coussin de velours grenat au milieu d'une table de salon en mélamine. C'est là qu'il verrait son futur, lui promit-elle.

Thibodeau se pencha. C'était d'un noir visqueux et suintant. Puis dans le reflet profond d'une chiure de cristal, il vit que le curé arrivait.

Il partit à toute vitesse.

---

<sup>204</sup> « Ah! La lance du destin, je vois. »

## JOURNAL<sup>205</sup> [extraits]

---

<sup>205</sup> Dans son journal, Colomban fait référence aux testaments et à divers autres ouvrages liturgiques. Nous avons référencé les reprises qu'il nous a été possible d'identifier.



19 août

J'arrive ici dans la trace de ce qui n'a de cesse de me fuir, trahi par ces doutes qu'on me dit habilité de ressentir. On me verra désespéré devant les créations de nos colons, dans le silence et le lointain de ces artisans dont l'œuvre n'a d'égal que la vie qui jaillit. Saurais-je ne pas sombrer au fond de ce qui achève de commencer?

Nos colons ont éveillé dans la vertu le sens de ce que nous sommes, ils ont fait de la terre une expérience vivifiante selon le commandement de l'Église. Ils ont proposé à la jeunesse canadienne le salut de sa durée. Et la jeunesse, avare et sans piété, a dit non. Par la violence d'un revers de paume, elle a dédaigné des anciens la richesse.

Cela fait deux décennies que Monseigneur Savard, dans sa lucidité et sa clairvoyance, nous l'annonce : « Notre paysannerie déchoit, à vue d'œil, pas vers l'industrie, mais, le prolétariat. » J'arrive à peine en ce lieu et il est une évidence. Notre jeunesse a rendu les armes, tourné la page sur des siècles d'acharnement et de survivance. Aujourd'hui la jeunesse remet à l'étranger le sort de notre peuple.

Nous sommes d'une race qui ne sait pas mourir. Hémon l'a vu, Savard l'a cru et moi je le sais. Entendez-le, maintenant. Entendez-le!

26 août

Douze heures ont passé depuis que je ne peux plus dormir. Aucune n'a laissé de peindre l'image d'Aurore. Chaque jour sans vengeance est un jour en vain. Mon Père enseignez-moi le pardon que je ne peux offrir. Apaisez-moi par ces mots que je vous adresse. Enseignez-moi l'envers et l'endroit, et

*si d'une haine totale je bais mon ennemi, comprenez mon cœur. Si je prends le chemin de l'idole, conduisez-moi sur le chemin de toujours*<sup>206</sup>.

Je ne saurai me pardonner la mort d'Aurore tant ce qui lui est arrivé et que j'ai vu de mes yeux est horrible. Jugez notre peuple qui ne veut traduire Marcel Thibodeau pour ses actes.

*Levez-vous, jugez la terre. Jusqu'à quand les criminels triompheront-ils? Ils se répandent et parlent avec arrogance. Ils se gonflent d'orgueil les faiseurs de faux*<sup>207</sup>.

Mon Père, exaucez-moi et vous saurez mon service. Par le jour et par la nuit, Seigneur illuminez-moi, éveillez en moi votre main, confondez-la si bien que je sois Vous et Vous moi, dans l'union parfaite du royaume à faire.

28 août

Il ne courra pas davantage le pays celui qui reste impuni. La loi des hommes n'est rien. C'est elle qui cent fois porterait notre Sauveur Jésus Christ à la croix. Dieu veut que justice soit faite. Il m'a pris trop de temps pour l'apprendre.

Seigneur, Vous m'habitez avant que je parcoure le silence. Ô Seigneur, ma force et mon équilibre.

*Justice et jugement socle de votre trône*

*De votre face un feu avance  
il brûle tout autour les oppresseurs*

---

<sup>206</sup> Ps 139, 21-24.

<sup>207</sup> Ps 94, 2-4.

*Les montagnes fondent  
comme de la cire devant votre face<sup>208</sup>.*

Louons ce qui fait le juste. Louons votre parole. *Talitha koum.*  
Ô Seigneur, vous n'avez jamais si bien dit.

30 août

Le vent, dans les arbres de La Corne, souffle la sueur des bâtisseurs, celle des brasiers qui défrichèrent pour l'homme de nouvelles raisons de faire de la terre. Le vent racle le sol et ouvre un passage aux chansons des colons qui s'affairent. Tantôt c'est le mélancolique, tantôt c'est l'heureux. Et parfois leur voix s'unissent dans la distance mélodieuse de l'envolée.

Voilà ce qui anime nos hommes. Les chansons qui, Savard, comme vous le dites, vivifient l'histoire que tant de livres ont tuée! Et ces voix, qui les portent? Ce sont encore les anciens qui, inlassablement, se lèvent de bon matin et ne s'adonnent pas au labeur, mais au devoir que nous avons de persister.

4 septembre

*L'artisan est le maître de la  
chose qu'il a faite : il pourrait la  
détruire comme il a pu la  
construire.*

—MGR EVRARD

---

<sup>208</sup> Ps 96, 2-5.

Ceux qui n'aiment personne n'aiment pas le bon Dieu davantage. Comment Thibodeau, ce sous-homme, ce moins que chien, peut-il aimer qui que ce soit, lui qui d'un geste brutal a estompé sa femme, lui écroît qui sans remords m'humilie autant qu'il le peut, moi qui l'ai tiré des entrailles de sa mère mourante. Moi qui plus d'une fois l'ai béni.

Je suis altéré.

Je revois Anne de Montmagny, la pauvre enfant ensorcelée. Elle qui me faisait confiance, qui s'est approchée de moi en songes. Et lui je lui ai donné vie en sa place, l'expiant de ses maux. Et qu'a-t-il fait? Il a tué sa propre mère!

Traître, il se trahira lui-même, n'écoulant jamais les commandements du Père : « Celui qui maudira son père sera puni de mort<sup>209</sup>. » Le vent approche de tourner.

*12 septembre*

C'est un petit monde à part que je quitte. La Corne est si loin de tout, si loin dans le temps qu'elle me paraît comme un Canada ancien. Les habitants m'ont fait un accueil des plus chrétiens, et leur réconfort m'a apporté l'espoir d'achever ma quête. C'est une chaleur et une fraternité qu'on ne retrouve plus dans nos grandes villes.

La réclame que j'ai fait placer dans l'Action<sup>210</sup> a eu son lot de réussites. Plusieurs indices m'ont été acheminés par des gens de confiance. Je

---

<sup>209</sup> Ex 21:17

suis assuré, grâce à eux, de retrouver Thibodeau vers le sud. Ensuite, ce sera à l'abbé Champagne de me faire réparation.

Je m'embarque sur le train d'aujourd'hui malgré qu'il me coûte de laisser ces habitants. Peu de temps aura suffi à m'en faire des alliés. Or, j'ai des ambitions plus viscérales, plus primordiales. C'est une communauté déchirée par ce drame que j'ai trouvée ici. Je leur dois de répondre à l'odieux. Puisse Dieu être le ciment nécessaire à ce qu'ils se ressoudent.

*13 septembre*

L'avenir se dessine à présent que je suis en direction du repaire vermineux de Thibodeau. Le contrôleur du train m'a assuré que nous arriverions « à la bonne heure ». Rien ne peut être laissé au hasard. Un rat se fauilera toujours sous le poêle. Cela ne doit pas arriver. Cela ne peut arriver.

Je ne peux plus bohémer loisiblement. L'heure est à prévoir. D'ici trois jours, à l'heure qu'il faudra, je le mettrai en cage comme la marmotte qu'il est et selon le dessein que je lui ai dessiné.

*14 septembre*

Tout est en place. Tout ce qu'il faut pour qu'il s'empêtre lui-même dans le sort qui lui est réservé. Il est temps que je le présente au théâtre de sa vérité. Voilà comment se déroulera la scène.

---

<sup>210</sup> Il s'agit de l'Action sociale catholique.

## LE PLAN<sup>211</sup>

*Au marché public, Rodolphe compte ses fruits un par un. Des témoins sont placés tout autour. Thibodeau arrive côté jardin.*

THIBODEAU, *avec arrogance*

Salutations à vous, bonnes gens qui faites votre marché. Quel beau jour il fait!

LES BRAVES GENS, *comme d'habitude*

Bonjour, ô bon Marcel Thibodeau. Vous avez bien raison de le dire! Il fait un temps à ravir.

*Un homme habillé de noir feint de s'enfarger et tombe face à face avec Thibodeau. Habile comme Arsène Lupin, il glisse une orange dans la poche du mécréant. Corenthin, que Thibodeau n'a pas revu depuis qu'il s'est marié, va se faire voir.*

CORENTHIN

Comment va, vieille branche! Je suis heureux de te revoir depuis tout ce temps!

THIBODEAU, *heureux et ému pour  
la dernière fois de sa vie*

Corenthin, mon malin! Viens que je t'embrasse.

*Ils se mettent à jour. Thibodeau ne se doute pas que c'est le signe.*

---

<sup>211</sup> Cette pièce de théâtre du père Colomban a été reprise en chanson par Gilbert Bécaud plusieurs années plus tard sous le nom de « L'orange du marchand ». Cela nous amène à croire qu'un réseau de disciples a œuvré dans l'ombre, tentant à sa manière de rétablir les faits et de restaurer la mémoire de Marcel Thibodeau.

RODOLPHE, *voyant le signe*  
On m'a volé une orange!

CORENTIN, *révélant son jeu*  
Tu as volé l'orange! Thibodeau, je le sais, tu l'as volée!

THIBODEAU  
Vous êtes fous! C'est pas moi! J'ai pas volé l'orange!

LE CHŒUR  
Tu as volé l'orange!

*Thibodeau, hanté, entend ces mots résonner en lui comme une condamnation : « tu as volé, as volé, as volé... ».*

THIBODEAU  
J'ai trop peur des voleurs! J'ai pas pris l'orange du marchand!  
*Et il se démène, enfant pris au piège, diable dans l'eau bénite.*

UNE FEMME, *s'avance*  
Ça ne peut être que toi! Tu es méchant et laid!

UN HOMME, *pointe*  
Y avait comme du sang sur tes doigts quand l'orange coulait!

ET UNE AUTRE FEMME  
Oui, c'est bien toi qui l'as volée! Avec tes mains crochues!

ET UN AUTRE HOMME  
Oui, c'est bien toi qui l'as volée! Y a quelqu'un qui t'a vu!

*Thibodeau tente alors un alibi étrange, sachant que, devant ce crime, il est déjà condamné, lui qui est là en lui-même, sur les entrefaites du vol.*

THIBODEAU, *sur la défensive*

Vous vous trompez! Je courais dans la montagne, regardant tout le temps, des étoiles dans les yeux! Vous vous trompez, je cherchais dans la montagne l'oiseau bleu!

MOI-MEME, *sans appel*

Y a longtemps qu'on te guettait. T'auras la corde au cou!

*Il sera mien. Je l'emmènerai à la cour des hommes sous les règles de Dieu. Et j'en disposerai selon ce qu'il mérite.*

*Rideau.*



## COMMENT L'ON JUEA RIMOUSKOISEMENT<sup>212</sup> LE THIBODEAU (TEXTE ENGAGÉ)<sup>213</sup>

---

<sup>212</sup> L'adverbe « rimouskoisement » fait référence, entre autres, à l'origine du magistrat, mais il est également d'usage fréquent dans le domaine juridique pour désigner un procès ayant manqué d'impartialité. L'origine de l'expression demeure incertaine, bien que plusieurs s'entendent pour dire qu'elle est née lors du procès de François Moreau, en 1881, qu'on pendit par le cou sans pour autant chercher à élucider l'histoire du crime commis, notamment la participation d'un complice qu'on ne traduisit jamais en justice.

<sup>213</sup> Ce titre provient d'un texte dont certaines parties seulement ont été reproduites ici. Nous l'utilisons néanmoins pour nommer l'ensemble.

## SYNOPSIS<sup>214</sup>

### i. In media res

« Sont présents Marcel Thibodeau, le prédicateur, le tortueux, un roturier, six murs avec comptés parmi plafond comme sol terreux.

L'armature sombre, clarté vaine; d'un côté le bon, de l'autre le mauvais, argente sa lame, le tortueux, front vif à l'avant, regard baissé entre sa main et la fin.

Marcel Thibodeau, dit le Thibodeau, parle :

“Est vif qui veut, n'aura ce qu'il cherche celui vengeur de vérités.”

Lame prête, s'avance le tortueux par l'âme du torturé, commence de chercher.

Au travers longuement.

— Ainsi se termine-t-elle votre prédication, ô prédicateur?  
demanda le juge.

— Oui, dit-il simplement.

— Vous êtes sans confiance ni voyance, car le Thibodeau par le cou court et haut sera pendu. »

---

<sup>214</sup> Nous procédons à nouveau à la mise en commun de quelques témoignages, toujours dans le but de vous donner un portrait global et représentatif.

## ii. Ab ovo

*T'es toujours pris pour un autre.  
Puis deuxième t'es toujours à  
t'excuser d'être ce que t'es pas.*

Le décor : des bancs de bois riches et vernis à l'intérieur, aux ornements sculptés au ciseau hollandais sur les côtés, semblables à ceux dont on pare les églises qu'on pare de beaux bancs de bois riches et vernis, aux ornements sculptés au ciseau hollandais sur les côtés, avec un jet de lumière blanche qui perce la fenêtre, cerne l'accusé, comment dire, l'illumine semblable à Jeanne d'Arc quand elle exista et reçut en pleine face un jet de blanche vérité. Les fenêtres sont de chaque côté de la salle et symétriques en tous points, carrelés et sales indistinctement sur Kamouraska<sup>215</sup>, où le fleuve plonge, là où les joncs bordent l'eau, là où le palais de justice ressemble à un château.

Les personnages ainsi : cité à procès et malgré son droit de contenir en sa chair son dire qui, par la citation, s'en défait, Marcel Thibodeau, et pour témoins ceux que l'on appellera plus tard, bardés par derrière et à travers une foule comme toujours très vaste et instrumentale, mais qui ne se distingue plus alors dans l'épuisement du verbe – Marcel Thibodeau tire alors sur sa fin qu'il file depuis un bout. Debout – entre le juge perruqué, tricorné et ganté<sup>216</sup> –, puis s'assoient tout le

---

<sup>215</sup> Le palais de justice de Kamouraska a été au centre des affaires judiciaires de la région du même nom jusqu'en 1883, année à laquelle la cour supérieure fut déménagée à Rivière-du-Loup. Cet élément présente un anachronisme important. Les archives du procès, par ailleurs, sont entreposées à Rimouski.

<sup>216</sup> Pour condamner l'accusé à la pendaison, le juge devait obligatoirement porter son tricorne et ses gants. Cependant, il ne devait pas les porter durant le procès, ce qui semble montrer quelque parti pris.

monde et les autres, n'en parlons davantage que si nous en avons envie, ce qui n'est pas mon cas dans le moment.

Le juge d'un demande et je cite :

« Qui ce que c'est que vous êtes, donc, vous? »

Marcel Thibodeau répond :

« Le Thibodeau.

— Le Thibodeau?

— Le Thibodeau.

— Mais lequel?

— Celui que je suis.

— Celui que vous êtes?

— Celui-là même. »

Les parties arrivent à s'entendre.

De deux, demande le juge :

« De quelle nationalité c'est que vous êtes?

— J'suis canadien.

- How are you sir<sup>217</sup>? que demande sitôt alors le juge.
- S'cusez s'cusez, j'suis pas canadien comme ça. J'suis canadien-français.
- [...] »

Cela dure le temps que ça dure.

### iii. Sacramentum ou la fable du libre arbitre

« Monsieur le Thibodeau, prêtez donc serment en bonne cour et par ce fait jurez-nous donc, je vous en prie, là, d'indiquer les choses comme c'est que vous les croyez vraies et sans mensonge, pour une fois. Promettez-nous donc que vous le ferez en posant votre main de criminel sur le livre que vous voudrez ben choisir.

- Les livres sont faux, mon cher Monsieur, et de les crêre je ne le peux point.
- Cessez, cessez, je vous en prie, vos effronteries. Allez donc à la bibliothèque et vous verrez qu'il y en a tout un tas et qu'ils sont bien vrais et bien là. Montez dans la grande échelle de bois franc et choisissez de croire en un livre, pour l'amour du ciel, et n'en parlons plus. »

Le Thibodeau voulut faire plaisir à l'honorable juge qui jusque-là ne lui déplaisait point. Il alla et vint, puis il présenta son choix imprudemment :

---

<sup>217</sup> « Comment allez-vous monsieur? »

« Celui que je crée dedans, Monsieur le bon juge, se nomme *Le livre de Mormon*.

— Voyez-le donc, celui-là. Et disant cela, il s'adressait à la foule, les mains battant l'air d'impatience. Vous savez bien que Joseph Smith n'a jamais été visité et qu'il ne dit là que des invraisemblances. Revoyez votre jugement, je vous prie. Autrement c'est vous qu'on ne visitera pas, en prison! »

Alors, tous rirent bien, car c'était très drôle.

Un gardien baquet le rejoignit tout près, prit sa face dans ses mains et la brassa un brin.

L'accusé, amusé, retourna à l'échelle et revint avec un nouveau livre. Il fit avec sa bouche un bruit de tambour, et plongea de même les spectateurs dans le suspens :

« *L'étranger*.

— Soignez vos mœurs, le Thibodeau, vous vous incriminez toujours davantage. Allez donc. »

Malade, il était malade et c'est bien là qu'il s'en aperçut. Chaque fois qu'il en avait eu l'occasion, il avait choisi grossièrement. Cela l'avait mené à la cour, et bientôt cela lui passerait la corde au cou. Il refit son manège, seulement cette fois il ferma les yeux afin de se soumettre à son destin plutôt qu'à lui-même.

« Mon honneur, j'ai nommé *Le procès*. »

Le juge mit sa main gantée sur sa face déçue.

« Trouvez au moins une histoire véritable, non l'œuvre d'un fictionniste. Pour l'amour de Dieu, faites donc un effort. »

Comme il vint pour repartir vers l'échelle, Jacob, le gardien de plus tôt, l'interrompt :

« Faites-lui le même forfait que dans l'habitude et n'en parlons plus. »

On lui présenta le livre que les gens choisissent normalement pour ces choses-là. Il posa, candide, sa main sur la couverture et fit son serment :

« Merci de m'indiquer ce qui est le vrai du faux. Je ne vous le cache pas, mon juge, je ne sais pas grand-chose dans ces matières-là. Vous pouvez être ben certain que ce que c'est que j'irai dire sera vrai. C'est une promesse Monsieur l'honorable, que je fais dessus mon nom. »

#### **iv. Témoignages<sup>218</sup>**

« Venez donc nous jaser vous dont on dit que vous avez été témoin de la geste thiboïque<sup>219</sup> et qu'on nomme pour ainsi dire Aiglefin. »

S'avance un chien laid, non beau, dont la vie aussi s'en va.

On renonça finalement à faire témoigner un chien.

Corenthin s'appelait en fait Camil et vint dire :

---

<sup>218</sup> Ces témoignages proviennent de la transcription originale du procès.

<sup>219</sup> Nous nommons d'après ce texte le dialecte dans lequel sont écrits les divers témoignages.

« Cet homme que vous avez là, il a volé l'orange. Je l'ai vu.

— En êtes-vous bien sûr?

— Oui.

— Vraiment?

— Oui. »

Puis, ce fut Carrie :

« Depuis son mariage, je ne l'ai jamais revu. »

Puis le père Colomban s'amena à la barre et témoigna sans bon sens de ce qu'il savait et que les autres ignoraient. Il témoigna autant qu'il en vint à expliquer :

« La femme avait le bassin enflé, va sans dire, et la panse, comme si elle eut mangé six rognons de veau dans une heure, et elle n'avait pas de nom — à ce que je sache sinon celui qu'on lui prêta de convenance pour entrevoir la venue de celui qui s'y était logé.

Douze ans en-dedans, le yâbe fut fort né comme trois bœufs — et vivait par millénaires, on le sut *a posteriori* — vite cumula plus de deux-mille ans d'âge.

Vous trouvez ça normal, vous? »

Il alla se rasseoir et l'on permit au procureur de poser une question éclair.



« Détenu Thibodeau, avez-vous planté pour la victoire? »

Thibodeau plia l'échine, lui dont le jardin par sa faute n'avait jamais donné un fruit<sup>220</sup>.

« Que le juge note que le coupable n'est pas innocent. »

#### **v. Entracte démocratique**

*Deux hommes s'expriment librement au sujet du juge et de la justice. Ils se répondent du tac au tac, s'engagent dans un débat effréné.*

« Il est juste, regarde comme il a partagé le bien du mal.

— Donnons l'heure juste, il est admirable.

— Admirable? Il est incroyable! il a le compas dans l'œil.

— Tout à fait. Il est aveugle<sup>221</sup>, mais il est juste.

---

<sup>220</sup> Il s'agit bien sûr d'une manière de parler. Il va sans dire qu'on plantait généralement des légumes, à cette époque au Québec.

<sup>221</sup> Le juge était aveugle, ce qui n'a rien à voir, disons-le, avec le compas, qui n'est que partie d'une expression courante. Selon les registres, le juge aurait perdu la vue au cours d'un accident de chasse quelques mois avant la tenue du procès. Ce n'est que longtemps après l'affaire Thibodeau qu'on l'aurait promu à des fonctions honorifiques, stratégie visant vraisemblablement à le retirer de la magistrature. C'est sans doute pour cette raison qu'il faillit appeler un chien à témoigner. Pour des raisons légales, nous ne pouvons ici divulguer son identité.

- Juste, il va sans dire.
- Or, disons-le : il l'est.
- Vous avez vu, lorsqu'il a su que le chien en était un?
- Il a refusé son témoignage, je sais!
- Vous tombez à point, disons-le.
- Encore heureux que nous tombions d'accord sur ce fait.
- Et d'accord, nous le sommes.
- Vous ne pourriez pas dire plus justement. »

#### vi. Témoignages (suite)

On appela à la barre un homme que nul n'avait jamais vu.

Il témoigna ainsi :

« On arriva à La Corne sans grande messe. L'aurore était calme et l'on s'y vautrait volontiers comme de fougueux adolescents, et l'on s'adonnait à de longues prises de consciences, de vastes logorrhées romantiques avachies sur les flancs d'une terre vierge et mystérieuse.

Couchés dans les belles années d'une herbe florissante, je me souviens, en pleine accalmie, nous commençons à peine de saisir le sens des mots. Paul enlaçait Carmen,  
qui enlaçait Luc, qui,  
épris de Line, caressait Hélène,

qui demeurait coite,  
songeuse, violemment lucide. »

Le procureur lui demanda simplement :

« Cet homme a-t-il volé l'orange ? »

— J'en suis persuadé. »

### **vii. Verdict**

Le juge eut alors en main tout ce dont il avait besoin pour juger. Il prit son marteau, demanda à l'assistance de lui donner un clou et le planta dans le cercueil du Thibodeau.

En d'autres mots, il dit :

« Le Thibodeau, pour le vol d'une orange, vous êtes condamné à être pendu par le cou, haut et court, jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

### **viii. Réjouissances**

Quand se termine le procès crient les foules alors libérées, vengées et réparées du criminel : « Hourra! Hourra! » Et tous ils font l'amour, car à jamais en sécurité, et tous ils renouvellent la grande communauté humaine, et toutes elles mettent au monde de nouveaux enfants purs : et un, et un autre, et des jumeaux même!

Alors le prisonnier s'en va filant sur le chemin, dans le fourgon qu'il mérite et qui le mène à sa mort. Il crie en point de fuite : « Amissa libertas, nulla libertas! » Et les foules répondent : « Hourra! »

## LAMENTATIONS

On n'avait pas trop de mal à s'entendre avant que nous en arrive un autre. À trois, les choses sont plus simples. Les cellules sont petites pour quatre hommes. C'était mieux, quand même, de ne pas essayer de défendre notre point. Les gardes ne sont pas reconnus pour être sensibles aux demandes<sup>222</sup>.

Il nous en est arrivé un autre. Détenu Thibodeau. D'habitude, quand les nouveaux arrivent, ils ont une tête d'enterrement. Mais lui, c'était différent. On aurait dit qu'il était déjà enterré. Il avait de l'air dans l'outremonde, en plein délire et avec seulement le corps qui reste.

On l'a reconnu. Mais comment, je ne sais pas. Un sentiment. C'était Marcel Thibodeau. La légende disait que c'était un homme bon, qu'au plus il avait tenté de s'enlever la vie par trois reprises, chaque fois pour des histoires de mœurs. Il ne se trouvait pas grand-chose d'autre à mettre dans la liste de ses torts, sinon qu'une fois il se serait esquivé maladroitement d'une conversation et aurait froissé son interlocutrice.

Chose étrange parmi les autres, les histoires nous le disaient beau, grand, plus fort qu'un tronc de chêne. Il nous arrivait hideux, rabougri, affaîssé. Les racontars nous le disaient éternellement libre. On nous l'amenait menotté et mourant. Contagieux, même.

Il a pris sa couchette. Il ruminait sans fin, il gémissait au travers d'un sifflement baveux, comme si ses poumons étaient chargés d'alimenter un filet de bulles. Il se retournait d'un bord, de l'autre, suant plus qu'une truite. Au matin, ses yeux perlaient de souvenirs; sa gorge, son ventre incubaient le pus. Sa main pendait au bout d'un bras sans vigueur.

---

<sup>222</sup> Selon notre expérience, il s'agit là d'une lapalissade.

Quand ça a été le temps, il s'est mis à crier. Sans cesser pendant trois jours il crie. Il hurle. Sans prendre son souffle non plus. Et à la fin, au même moment qu'il crie, une voix sort de lui qui fait dans l'harmonie de son cri la description d'une vision fiévreuse et allant exactement comme suit, dans les mots que je rapporte ici<sup>223</sup> :

« L'oiseau bleu guette sur sa montagne couleur de fer, sur sa montagne où, blancs, nous courons cheval et moi, cheval blanc sous moi où nous courons derrière la bête; où le buffle saute devant et s'envole, volant dans la parole, prenant la forme d'une créature rouge garnie de yeux, trop pour les compter, de songes, de mains. Puis tout s'inverse et c'est moi qui suis le buffle, et sur ma tête une peau de buffle camouffle ce qu'on entend. Sur mon dos cette même peau couvre un nid de moqueurs, et sur lui sur mon dos fait une pression telle qu'il me perce et m'incarne : c'est un ongle incarné, un ongle protecteur qui va vers l'intérieur, une sorte de visière avec des allures d'armure de tôle bossée. Je suis cette créature avec une cape tôle qui lui permet de voler, et cette créature, moi, et je me vois plein de yeux, mais sans la garniture de mains, sans les mains garnies de ronds poings dont la foudre se perd dans la chair de l'oreille, se perd qui s'achemine et qui vole de haut en bas en lignes brisées. Je suis cette créature libre de mains.

Près, une petite gardeuse d'oies aux joues tachées de suie fait siffler une flûte, et en bas d'un ravin où l'on pousse le buffle sont des chiens qui hurlent des sons de cor. Un orchestre. Tout alentour tourne qui ne vole pas, tout par terre garde et regarde ce qui seul chante et se pavane; des paons aux couleurs vives braillent comme des pleureuses en pause. Je l'ai vu voler haut l'oiseau bleu, et se poser, et guetter; je

---

<sup>223</sup> Nous avons consulté trois témoins de l'événement, trois détenus qui étaient présents au moment de ce discours. Tous nous disent qu'il s'agit d'une transcription juste et exacte.

l'ai vu, je l'entends qui revient, découpé dans le ciel qui revient, loin dans la montagne, l'oiseau bleu qui a volé, a volé, a volé, a volé; à tire-d'aile et je vole, perdu dans sa rencontre et transposé d'un coup.

Le coup de minuit! c'est le coup de minuit! Rentrez vite chez vous! Cendrillon, grosse citrouille! rentre chez vous! Chacun et chaque chose à sa place, rentrez, je vous le dis, il n'y a plus rien à voir, le spectacle est parachevé, l'accusé jugé, la justice faite, l'ouvrage ouvré. C'est le coup de minuit qui tombe sur nous! Au loin une cloche sonne, entendez-la! Une cloche de pus jaunâtre sonne dans mon dos nu; c'est le coup de grisou qui perle sur ma peau dévoilée par l'absence d'une peau de buffle.

Attendez!

Attendez, je vois encore; nu dans ma cage d'os où sombrent la terre et l'eau, je vois : l'air fracassé sous les ailes d'un oiseau de feu qui s'élève, par grands éclats orangés comme un vitrail sali, c'est une lumière qui surgit dans la forme d'un oiseau, une lumière oiselée qui chasse le regard en le rendant aveugle. C'est mon espoir, là! cap sur mon espoir qui surgit!

Quand je le dis, l'oiseau qui agit dans le surgissement s'en va faire ce que je lui ai dit. Il cape, il fonce, on le voit bien, il fulmine et la fumée lui va derrière.

Non! Il se retourne, indomptable, et s'échappe, il s'échappe sur la gauche, me contourne, passe sur la droite, revient dans un coin, où il fait le fort, puis derrière moi, et virevolte, et me déchire sur deux pans que je vois, deux pans déchirés qui ouvrent mon corps d'un bout à l'autre sur le sens du long comme on le ferait à une poire; mon corps ouvert avec lequel il fabrique une belle armoire en pin blanc, une belle armoire brillante, grisonnante avec le temps.

Tout à coup, l'oiseau redevient visible pour ce qu'il m'avait trompé, cesse d'être devenu un menuisier, puis il s'éveille et bondit, redevient celui qui mange la laine sur le buffle de mon dos, repu qui m'arrache la cloche et me boit le pus.

Là, je vois des jours plonger spectaculairement dans le ravin d'où ressortent de puissants brasiers, des brasiers ressortis d'où périssent les buffles qui sautent pour leur vie. Les jours sont joués par des lumières vives engagées pour les incarner. C'est un jeu que je vois. Je suis tout en hauteur sur le bout d'une crête où voir est trop clair : les jours s'exécutent à côté de moi, du moi d'à côté que je vois. Je vois des jours à côté de moi sauter qui ne volent pas. L'obscur point ses billes de Christ dans la brunante, et j'avance délivré de petite lueur douce jusqu'au point où se profile un homme, sur son cheval blanc courant un homme debout derrière moi en buffle aussi courant; il court jusqu'à me rejoindre comme s'il était lui-même le cheval, et lorsqu'il me rattrape finalement, il me cravache la poitrine, me cravache d'une telle force qu'il fait de moi une grosse roche sculptée, qu'il fait de moi une chose qui ne bouge pas.

Tout en bas de sur la montagne où je suis, arrivent par foules des forcenés marchant depuis d'abstraites banlieues dessinées à la plume, des forcenés dont l'âme ne peut prendre feu car les brasiers ardent encore, viennent s'agglutinant des badauds pour me voir outrepasser la limite du sol à l'aide d'une corde, la tenaille à l'air et les genoux ramollis. Quelque chose se profile qui n'a plus nulle figure. La fortune anime ma moelle comme les vers, la chair morte; la fuite que j'entamais volant s'achève en grande panacée. »

Lorsqu'il finit de dire ce qu'il a à dire, tout a changé. Le temps et les siècles, ce qu'on en sait en tout cas, se mélangent dans lui. Entre le début et la fin de sa tirade, des Canadiens-français foulent la côte de la



Normandie, d'autres sont conscrits, certains crient, la deuxième grande guerre s'achève, la ville de Dresde est détruite, quelques hommes rencontrent leur sort; Adolf Hitler, Eva Braun se suicident, Heinrich Himmler et sa femme tuent leurs enfants, Mussolini est pendu par les pieds et Franklin D. Roosevelt meurt au combat. Le Japon reconnaît qu'il a par avant connu des jours meilleurs. On compartimente, crée Israël, sépare le blanc du noir. La Chine en prend pour son rhume. Mackenzie King, parlant à Pasteur et à Da Vinci, décide qu'il vaut mieux mourir, Godbout décède, Maurice Duplessis s'éteint en funérailles nationales. L'Amérique grandit. L'Antarctique et l'Arctique gèlent. Borduas refuse tout puis s'affaisse sur Paris qui toujours niera son rôle. La révolution cubaine triomphe, un mur est construit, des missiles passent près d'être lancés, l'égo d'André Breton s'évanouit et l'on continue de combattre la mauvaise herbe au Vietnam après qu'Albert Guay ait manqué son plan.

Thibodeau, après tout cela, s'approche le front d'un barreau. Il irradie de fièvre. Il le fait fondre, le tord en direction de sa poitrine, bien vers le centre, en affûte le bout avec sa dent et, toujours, criant. Puis il s'empale. Avec toute la force qu'il lui est possible de déployer, il s'empale, saignant d'abord doucement, et giclant ensuite un grand déluge dans lequel se noieront trois gardes, cinq prisonniers et deux curieux. Il prend encore un souffle, tente davantage mais en vain, crispe ses membres et meurt.

## **ÉQUIPE DE TRAVAIL**

Je remercie les personnes dont le nom suit, intervenants grâce auxquels ce travail a pu s'effectuer avec enthousiasme, bonheur et efficacité.

### **Aide à la fouille**

Dany Leblanc, logistique et communications  
Marianne Saint-Cyr Lebel, coordination  
Luc Michaud, préposé à la pioche  
Éloi Tremblay, préposé à la pioche  
Amélie Sicard, préposée à la pelle  
Élise-Anne Dumoulin, préposée à la pelle  
Liam-Alexandre Lavoie, préposé à la brouette

### **Aide à la traduction et à la conservation**

Louise Brosseau, cryptologue  
Marc-Olivier Tremblay, opérateur Enigma  
Jérôme Longpré, historien  
Michel Dubé, conseiller à la traduction  
Isabelle Taillefer, archiviste

## PLAGIAT

*Ô homme, poussière insaisissable de la poussière  
de la terre, et cendre de la cendre, crie et parle sur  
l'origine de l'incorruptible salut, jusqu'à ce que  
soient édifiés ceux qui, connaissant la moelle des  
Écritures, ne veulent ni l'annoncer, ni la prêcher,  
parce qu'ils sont tièdes et languissants, pour la  
conservation de la justice de Dieu.*

—HILDEGARDE DE BINGEN

Cette rubrique indique les vols commis durant ce parcours. Les références données dans le texte ne sont pas répétées. Les passages bibliques peuvent provenir de trois versions du très saint Ouvrage :

- 1) la Bible des Gédéons (Nouveau Testament et Psaumes, dans l'édition courante bilingue, sans date);
- 2) la Nouvelle traduction de la Bible (Bayard et Médiaspaul, 2001);
- 3) la sainte Bible commentée (Fillion, 1901).

Les vols révélés ici concernent les cas où ce sont des mots qui sont en cause. Les différentes trames narratives, quant à elles, ont sans doute toutes été volées.

« Salut, toi que [...] fils. Nomme-le [...]. » (p. 119)  
*Luc 1, 28, 31*

« Il répandit sur moi un souffle qui me couvrit d'ombre. » (p. 120)  
*Librement, Luc 1, 35*

« Qu'il m'arrive selon ce que l'esprit me dit. » (p. 120)  
*Luc 1, 38*

« Sors de cette [...] un souffle impur [...]. » (p. 121)  
*Librement, Matthieu 8, 18-34 et Marc 5, 1-13*

« Ventre saint-bleu! [...] de barbotte pourrite! » (p. 126)  
*Librement, Michel Duino, D'Artagnan : capitaine-lieutenant des  
mousquetaires du roy, Paris, Gérard & C<sup>o</sup>, 1961, p. 5.*

- « À l'année prochaine [...] pas l'cou c't'hiver. » (p. 127)  
*Marie Tremblay, dans le film de Pierre Perrault, Pour la suite du monde, Montréal, ONF, 1963.*
- « La vibration des harts, ça c'est un mur infranchissable. » (p. 127)  
*Abel Harvey, dans le même film.*
- « À boire! À boire! À boire! » (p. 128)  
*François Rabelais, La vie très horricque du grand Gargantua père de Pantagruel, Œuvres complètes, Tome I, Pierre Jourdas (éd.), Paris, Garnier, 1962, p. 31.*
- « [...] devant derrière, sens dessus dessous [...]. » (p. 136)  
*Avec un peu d'acharnement, on pourra lire quelques traits de la chanson folklorique « Marie Calumet » dont l'auteur est inconnu.*
- « Ils ont rêvé [...] la la la » (p. 163-164)  
*« Les aventuriers », chanson d'origine inconnue.*
- « VOUS, vous! Vous [...] La couverture seulement! » (p. 169)  
*Maurice Duplessis, dans la série documentaire Épopée en Amérique, épisode 12, « Le temps de Duplessis », Montréal, Imavision, 1997.*
- « [...] est robuste et capable [...] la quatrième année. » (p. 205-206)  
*Ministère de la colonisation, Le guide du colon, Lévis, Mercier, 1938, p. 11-12.*
- « Puisque c'est comme ça, nous ne reviendrons plus. » (p. 221)  
*« Lundi matin, le roi, sa femme et le petit prince... », comptine populaire qu'on nous chantait dans notre enfance.*
- « [...] par bonds quittant cette chose pour celle-là [...]. » (p. 228)  
*Librement, Hector de Saint-Denys Garneau, Regards et jeux dans l'espace, Montréal, Boréal, 1993, p. 9.*
- « Les cultivateurs québécois [...] s'empara d'elle. » (p. 231)  
*Philippe Aubert de Gaspé, L'influence d'un livre, Anjou, CEC, 2013, p. 53.*
- « Ma maison n'est [...] une hutte de sauvages [...]. » (p. 231)  
*Nous ne nous rappelons plus d'où ça vient, mais il nous semble que c'est volé en partie.*

« T'es toujours pris pour [...] J'suis canadien-français. » (p. 253)  
*Gaston Miron, en entrevue avec Wilfrid Lemoine, Montréal, 31 oct. 1975,*  
« Entrevue sur le français avec Gaston Miron », [en ligne]  
<<http://www.tagtele.com/videos/voir/39617/>>